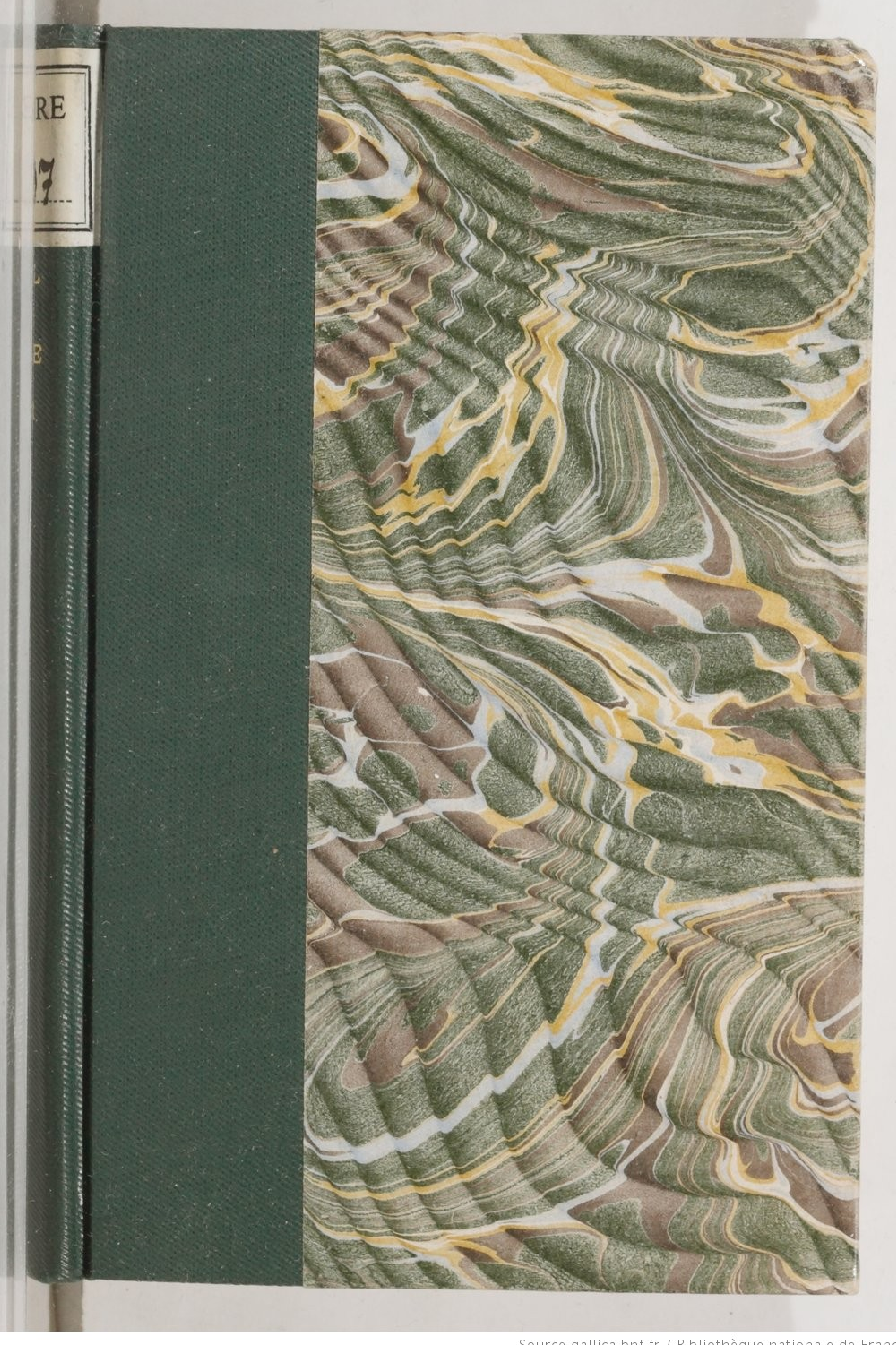


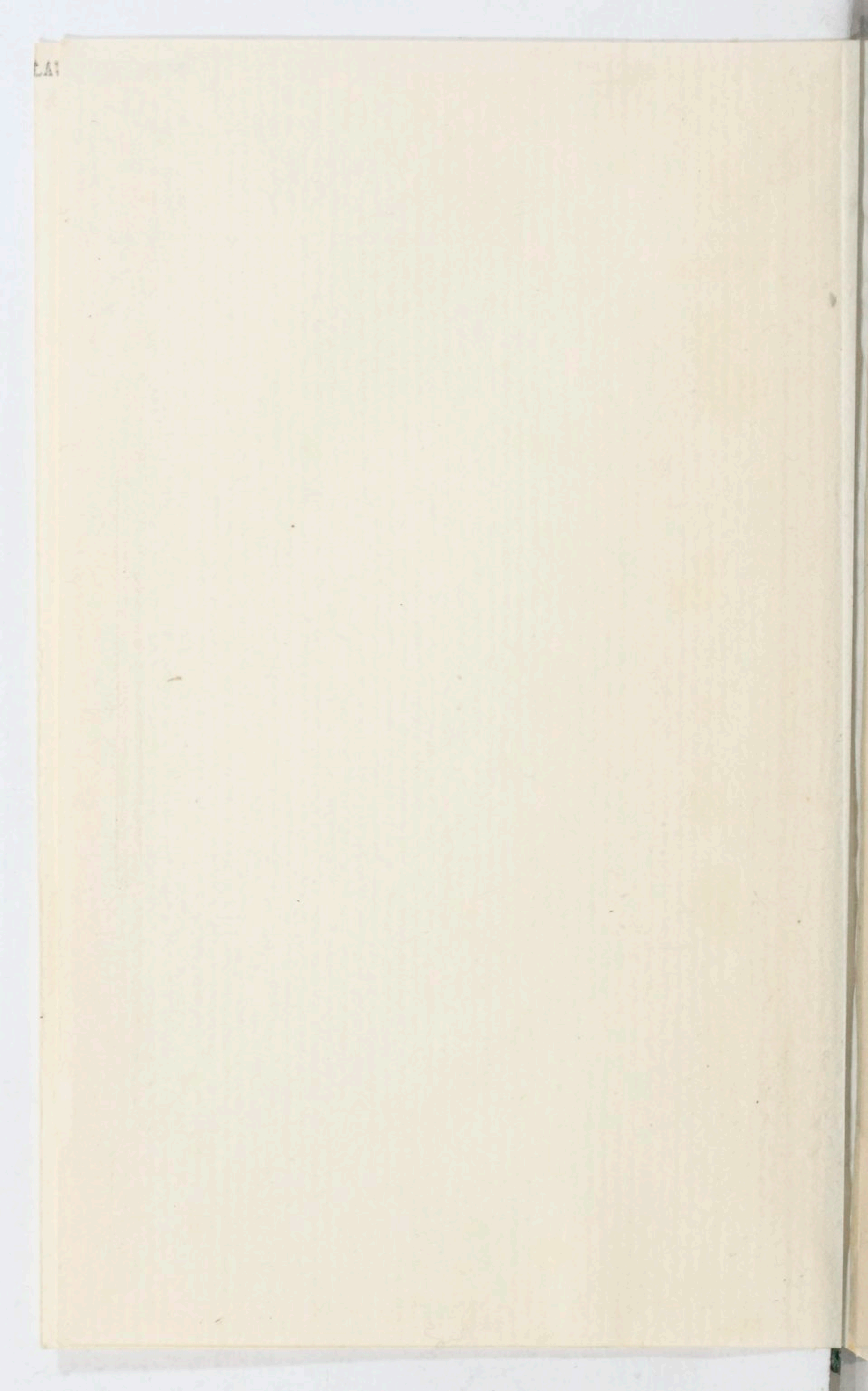
L'homme de fer. Tome 1 / par Paul Féval




RE
97



LAURENCRET 1973



ROMANS



COLLECTION HETZEL.

L'HOMME DE FER

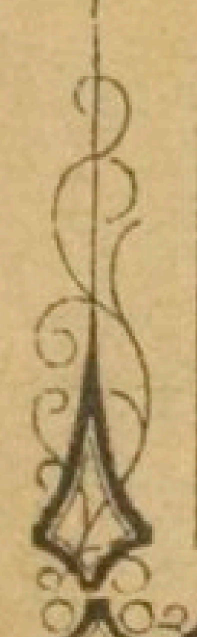
PAR

PAUL FÉVAL.

HISTOIRE



TOME I.



BRUXELLES,
ALPHONSE LEBÈGUE, ÉDITEUR,
1, rue des Jardins d'Idalie.

1856



POÉSIES

L'HOMME DE FER.

BRUXELLES. — TYP. DE J. VANBUGGENHOUDT.
Rue de Schaerbeek, 12.

COLLECTION HETZEL.

—

L'HOMME DE FER

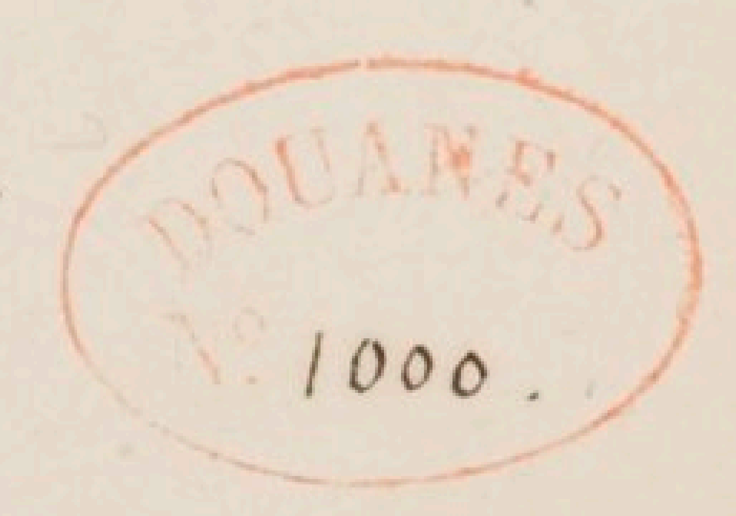
PAR

PAUL FÉVAL.

—



TOME PREMIER.



Édition autorisée pour la Belgique et l'Étranger,
interdite pour la France.

BRUXELLES,
ALPHONSE LEBÈGUE, ÉDITEUR,
1, rue du Jardin d'Idalie.

—

1856

I

— La Rance. —

J'avais un frère aîné qui était un saint ici-bas. Il marchait doux et ferme dans la vie. Dieu lui avait donné d'amères tristesses. Il adorait la volonté de Dieu. Que de fois pourtant je vis sa tête, chauve avant l'âge, s'incliner sous le poids des découragements mystérieux !

J'étais enfant alors qu'il pensait déjà, c'est-à-dire, hélas ! alors qu'il souffrait. Je m'étonnais de voir la gaieté vive succéder en lui brusquement à de longs silences où son regard distrait s'était bai-

gné dans le vide. Il riait de si grand cœur ! Un homme peut-il être triste et gai ? heureux et à la fois malheureux ? Pauvre frère ! ami si cher ! la mort l'a pris, et je ne l'ai pas vu à sa dernière heure.

Je vins, une nuit d'hiver, à Saint-Malo, la ville lugubre et parcimonieuse où pas une goutte d'huile n'est dépensée à éclairer le passant qui s'égare ; je vins, cherchant dans les ténèbres la maison de mon frère. Jadis, quand j'arrivais, savais-je si la ville avare et marchande était ou non éclairée ? Mon frère était là qui m'attendait et qui me conduisait au logîs.

Cette fois, personne !

Et je pense que j'étais complice du hasard qui m'égarait dans les rues. Je fuyais d'instinct la maison où il n'était plus.

Oh ! notre mère en larmes, mes sœurs pâles et les pauvres enfants habillés de deuil ! Dans le salon, quand on me vit, ce fut un grand gémissement.

Auguste, notre pauvre ami ! notre frère bien-aimé ! l'honneur et la joie de la famille !...

Sur ces bords de la Rance, la rivière enchantée, nous allions tous deux bien souvent. C'était un marcheur intrépide. Il aimait la grande route, et je ne le vis jamais si heureux que les matinées de voyage, quand nous tournions le dos à Saint-Malo,

ce lourd paquet de maisons marchandes où manquent l'eau douce et l'air libre.

La Rance et les rives de Saint-Michel, la route de Châteauneuf et la digue de Dol, c'étaient ses amours. Quand il était là, tête nue, les souliers poudreux, la sueur au front, il revivait. Sa gaieté revenait toute jeune.

Ces pages, inspirées par les lieux qu'il aimait, — les belles rives de la Rance, le splendide horizon des grèves, — ces pages, où passeront les impressions qui nous étaient communes, sont à lui plus qu'à moi.

C'est pour cela que son nom chéri est tombé malgré moi de ma plume sur la première de ces pages.

La rivière de Rance a sa source vers le bourg de Saint-Jacut en Terre, dans les Côtes-du-Nord. Au-dessus de Dinan, ce n'est guère qu'un ruisseau; au-dessous de Dinan, elle s'élargit brusquement. A la plaine de Saint-Suliac, elle devient si grande, que la Loire et la Seine passeraient ensemble dans son lit sans trop se coudoyer.

Il est vrai de dire que la plaine de Saint-Suliac est déjà plutôt une grève qu'une rivière, car la marée s'y fait sentir comme en rade.

A mer haute, c'est un beau lac entouré de collines harmonieuses et dont les vagues viennent baigner les haies blanches du rivage. Du côté de

l'Ille-et-Vilaine, la rive s'encaisse et se festonne, creusant au fleuve des réduits profonds que surplombent les falaises rocheuses.

Il n'est pas rare de trouver sous ces hautes murailles calcaires des habitations, grises comme la coquille d'une huître, qui se collent au roc, derrière l'abri d'une petite jetée en pierres sèches. On ne les aperçoit point des bords de la falaise, mais le feu de tourbe et de bois charrié qui brûle lentement dans l'âtre envoie sa noire fumée et révèle l'existence de ces amphibies humains.

Çà et là, un moulin, aménagé pour tourner au flux et retourner au reflux, chante ses trois notes plaintives. Dans le petit parc marneux qui l'entoure, des oies fouillent la fange et laissent leurs restes aux canards, ces parias de la race palmipède.

Au milieu de la rivière, il y a une île verte et moussue habitée par les courlis et les alouettes de mer. Cette île, jolie comme une jolie page de Bernardin de Saint-Pierre, donne raison à la poésie du XVIII[e] siècle. Néanmoins, il y manque les chers peupliers, la grotte et le tombeau d'un sage, ami de l'*Être suprême*.

De nos jours, cette belle et sereine rivière est sillonnée de mille embarcations. Les *gabares* des riverains, sortes de barges à quille non pontées, mettent leur voile brune au vent dès qu'il y a une corde de bois, trois douzaines d'œufs et une couple

de poulets à la ferme. Les bateaux de plaisance louvoient et jouent ; les barques de pêcheurs traînent le lourd chalut au fond de l'eau; enfin, par un gai soleil, le paquebot *le Dinannais* déroule les longs anneaux de sa fumée sombre et bleue, agite ses deux nageoires dans l'écume, et glisse, rapide comme une flèche, emportant pleine cargaison d'Anglais ennuyés. Là-bas, à l'arrière, voici miss Anna, la poétique enfant, qui trempe son quatorzième biscuit dans son huitième verre de madère. Encore préfère-t-elle le sherry, cette diaphane et frêle créature !

Au temps où va se passer notre récit, il n'y avait sur la Rance ni bateaux à vapeur ni Anglais. Quant à miss Anna, elle n'était pas encore poitrinaire. Miss Anna n'est poitrinaire que depuis l'époque où John Johnson de Johnson-House, son *daddy*, a cessé de labourer la terre ou de porter la balle, pour gagner une douzaine de millions à fabriquer des petits couteaux.

John Johnson, esq., sa fille Anna, son fils sir John Johnson, M. P., lady Bridget Johnson, femme de sir John, et l'honorable Johnnie Johnson, leur enfant de quatre ans, tout cela sent le Strand à plein nez, le Strand moderne, le gaz, la houille, la vapeur, l'apoplexie, le thé-panacée, le caoutchouc, le spleen, l'horrible odeur de Londres au XIXe siècle.

La Rance est la rivière des Anglais. Depuis Saint-Servan jusqu'à Dinan, vous ne voyez que blancs cottages où Johnson, esq., Davidson, esq., Stevenson, esq., Anderson, esq., etc., engraissent, rougissent et dorment auprès de miss Anna, qui maigrit et pâlit.

J'ai vu sur la porte d'un cabaret ce brutal insigne de la conquête : INGLICHE SPAUQ (*English spoken*) !

Miss Anna donne des bibles presbytériennes aux petits enfants. John Johnson, esq., a appris au postillon de Châteauneuf ces contorsions bizarres de l'écuyer anglais qui semble souffrir de la colique incurable. Lady Margaret Fitfullikankrie, du château de Schrew, auprès de Clackgmannan, trouvant ce nom de Châteauneuf trop difficile à prononcer, l'appelle *Thétiouniou*, et sourit comme savent sourire les Anglaises qui avaient toutes leurs dents lors de la jeunesse de Pitt.

La Rance est une rivière perdue.

En 1469, la Rance était une rivière bretonne de la source à l'embouchure. Elle était aussi belle qu'aujourd'hui, avec les grandes forêts de ses coteaux, les manoirs sombres, demi-cachés derrière les chênes et les flottilles qui glissaient au reflux pour approvisionner le marché de Saint-Malo.

Le manoir du Roz était situé à l'extrême som-

met de la montagne qui suit immédiatement Châteauneuf dans la petite chaîne formant comme l'arête des côtes bretonnes. Cette colline est plus haute que celle de Châteauneuf. Sa croupe méridionale descend à la Rance. Du côté du nord-est, son autre pente ondule au loin et va rejoindre le marais de Dol, au-dessus de la mare Saint-Coulman.

Au xv[e] siècle, depuis le sommet de la montagne jusqu'au pays plat, c'était comme une forêt, tant les arbres de haute venue abondaient alentour. Le manoir s'élevait, au centre d'une esplanade découverte, terrain de lande, formant une pelouse maigre et rase comme un tapis.

Le manoir était une grande maison de structure irrégulière, basse d'étage, avec des toits énormes. Le corps de logis se flanquait de deux ailes inégales, dont l'angle rentrant était armé de deux tourillons symétriques placés comme des gonds à l'articulation d'une porte. Trois autres petites tours, une à droite, deux à gauche, terminaient la saillie des ailes.

Cette disposition pittoresque et en quelque sorte fanfaronne exagérait, de loin, l'importance du manoir du Roz et lui donnait une physionomie de place forte. Mais, en réalité, à part les murs de la cour et les meurtrières de parade percées aux flancs des tourillons, il n'y avait aucun moyen de

défense. L'esplanade, presque circulaire, était fermée par une haie de houx taillés qui valait trois fois la meilleure des grilles. Elle s'étendait surtout vers le nord, où son plan fléchissait en une sorte de ravin pierreux et nu.

De ce côté, au delà des houx robustes qui formaient la haie centenaire, c'était un pêle-mêle d'arbres de toute taille et de toutes essences, venus là comme le hasard les avait semés. Le pin agitait ses branches poilues au vent vif de la rivière, entre les chênes tordus et les magnifiques châtaigniers. Le hêtre arrondissait ses attaches fermes, dont les contours réveillent l'idée de la beauté humaine, parmi les troncs flexibles des frênes. L'écorce blanche des bouleaux tranchait çà et là dans l'ombre. Le tremble frissonnait comme un veillard frileux dont les cheveux grisonnent. Le charme au feuillage opulent cachait ses branches cagneuses sous sa verdure et jetait un brillant manteau de feuillée sur ses pousses difformes. Tout cela était riche, vigoureux, prodigue.

En tournant vers l'est, on trouvait des guérets qui descendaient au vallon de Châteauneuf. Au sud, une autre forêt, coupée de champs et de prairies, étageait ses groupes d'arbres qui se détachaient vivement et semblaient bondir sur la pente. A l'ouest, enfin, s'étendait la lande montueuse où passe maintenant la route de Saint-Malo.

La vue était libre aux quatre aires de vent. Rien ne la bornait, sinon la ligne lointaine et parfaitement circulaire de l'horizon, ce qui est rare en Bretagne, où les aspects tendent partout à se concentrer. On voyait le cours de la Rance avec ses îles riantes et la dentelle capricieuse de ses rives; on voyait Dinan, la ville charmante, et Châteauneuf, le site qui n'a pas son pareil à dix lieues à la ronde. Saint-Jouan des Guérets montrait à l'opposite sa flèche lourde. Du côté du marais, on découvrait Saint-Méloir des Ondes, l'Islemer, Dol, Pleines-Fougères, vingt autres bourgs et villages, le profil de Cancale, et, à perte de vue, derrière les vapeurs légères, le fantôme voilé du mont Saint-Michel.

En cette année 1469, François II régnait en Bretagne; Louis XI gouvernait la France, Édouard IV tenait le trône d'Angleterre, et Charles le Téméraire avait succédé depuis deux ans à son père Philippe, duc de Bourgogne. Il y avait huit ans que Louis XI était roi; les premiers obstacles de son règne, glorieux à force d'être laborieux, étaient surmontés. Louis XI avait brisé la ligue du Bien public; Louis XI était sorti sain et sauf du château de Péronne, où la lourde main du Bourguignon avait pesé un instant sur son épaule; Louis XI avait réduit à l'obéissance le duc de Berry, le comte de Charolais et le duc de Bourbon; Dunois,

vieillard, cherchait un refuge à la cour de Bretagne; Édouard IV, payé, restait en paix; la Castille et l'Aragon envoyaient à Paris des gages d'alliance ; l'Allemagne, occupée à ses discordes intestines, restait neutre.

Louis XI respirait. Son repos n'était pas un sommeil. Louis XI, en reprenant haleine, taillait de la besogne à ses voisins. Il regardait à l'est la Bourgogne, à l'ouest la Bretagne : deux nobles contrées, et il se disait : « Tout cela est à moi, parce que tout cela est la France. »

Le duc de Bourgogne était un prince de méchante humeur, qui rendait trois coups de massue pour un coup de gaule : Louis XI le laissa de côté jusqu'à voir ; François de Bretagne , au contraire, avait un tempérament pacifique, Louis XI se tourna un matin vers le mont Saint-Michel , cette sainte forteresse qui domine la côte de Bretagne ; il se souvint d'une grande dévotion qu'il gardait depuis son enfance à l'archange vainqueur du dragon , et d'un vœu qu'il avait pu faire autrefois.

Il dit un soir à maître le Dain, son barbier, au château du Plessis, où il faisait sa résidence :

— Je partirai demain pour le pays normand. La renommée affirme qu'on voit chaque année cent mille pèlerins agenouillés devant l'image de saint Michel archange ; le roi de France en veut grossir le nombre.

Le roi de France voulait surtout regarder de plus près la Bretagne. Le roi de France avait aussi l'idée de placer sous l'invocation de saint Michel son nouvel ordre de chevalerie, une machine de guerre qu'il avait inventée pour serrer le mors aux grands vassaux trop fougueux.

Laissons le roi Louis XI quitter les bords enchantés de la Loire et chevaucher le long des guérets normands. Allons l'attendre en Bretagne, à ce bon manoir du Roz, qui avait une si belle vue et qui faisait face au mont Saint-Michel.

C'était au mois d'août. Le cadran solaire aux lignes presque effacées, qui présentait son triangle pointu au midi du manoir, marquait dix heures. Au beau milieu de l'esplanade se dressait une *quintaine* ou mannequin de bois, tournant sur un pivot. Cette quintaine figurait grossièrement un Anglais qui tenait à la main un fort bâton de cormier. Le bois du mannequin était lourd et massif; le pivot, fraîchement huilé, jouait le mieux du monde, en sorte que le moindre effort faisait tourner la quintaine, qui lançait à l'aveugle de beaux coups de bâton.

Deux cavaliers étaient là, qui s'escrimaient contre elle: un soldat qui avait atteint l'âge viril, et un adolescent dont la lèvre s'ombrageait à peine de ce duvet follet, précurseur de la moustache.

L'adolescent était gracieux de visage et de corps.

Sa taille souple et un peu frêle ondulait aux bonds du généreux cheval de guerre qu'il montait. Il portait déjà l'armure comme il faut ; des bords de son casque s'échappait une abondante chevelure brune à reflets châtains ; ses grands yeux bleus petillaient d'audace et de gaieté.

L'homme d'armes qui semblait diriger ses exercices était remarquablement beau ; il paraissait avoir trente et quelques années; son teint était brun; ses cheveux blonds, presque aussi épais que ceux de l'enfant, se frisaient en boucles plus courtes. Une moustache blonde aussi et fine comme de la soie rabattait ses deux longues mèches en passant par-dessus la mentonnière du casque.

Quand l'or efféminé de ces molles chevelures encadre un visage mâle bruni par le soleil des batailles, c'est un effet imprévu, un contraste étrange ; cela produit une beauté riche et fière qui fait rêver aux récits chevaleresques. Grave et un peu triste qu'elle était, la figure de l'homme d'armes exprimait une franchise naïve, une bonté sans bornes et cette simplicité loyale qui accompagne bien plutôt qu'elle n'exclut, la véritable intelligence.

Il était plus grand que l'adolescent. Sous l'armure, tous ses mouvements avaient une si merveilleuse aisance, que le fer de ses brassards semblait élastique et doux comme la moelleuse étoffe

du vêtement des châtelaines. Il s'asseyait d'aplomb sur son robuste cheval, trouvant la grâce sans la chercher, et offrant, à son insu peut-être, le plus admirable type de ces superbes combattants que le canon naissant et déjà vainqueur allait réduire à l'impuissance.

Les exercices de l'adolescent et de l'homme d'armes avaient deux spectateurs, quatre spectateurs, dirions-nous, s'il était permis d'appliquer ce substantif à de nobles animaux comme Ferragus et Dame-Loyse, lévriers de race.

Ferragus et Dame-Loyse gambadaient sur le tertre. Le lévrier était fauve, avec une croix blanche entre les deux oreilles : la levrette était noire, sans tache; elle avait un père illustre, maître Loys, lévrier noir du pays de Saint-Brieuc, qui avait fait autrefois l'admiration de la cour de Bretagne.

Les deux autres spectateurs, ou miéux spectatrices, n'étaient point sur l'esplanade. A la façade du château qui regardait cette partie du tertre et que le soleil ne frappait point encore, on voyait deux fenêtres ouvertes. A chacune de ces fenêtres une femme se tenait.

La posture d'une femme n'est jamais un détail indifférent. C'est en général quelque chose d'éloquent, à ce point que dix pages d'explications n'en pourraient dire si long qu'un simple croquis. La première et la plus âgée de ces femmes était

franchement accoudée sur le petit balcon de fer qui défendait la croisée principale : celle-là n'avait rien à cacher. Mais l'autre femme, femme tout au plus, enfant plutôt, et jolie ! reculait dans l'ombre de son embrasure et donnait toute son attention à une belle broderie de laine à fils d'or, qu'elle avait sur le métier.

La dame du balcon était jeune encore et charmante : un visage doux, fier et mélancolique; mais les cheveux abondants, qui tombaient en bandeaux renflés à la Berthe, le long de ses joues un peu amaigries, étaient tout blancs. On disait que les beaux cheveux de madame Reine avaient ainsi blanchi en une seule nuit, la nuit où elle reçut la nouvelle de la mort de messire Aubry de Kergariou, son chevalier.

La jeune fille à la broderie avait, au contraire, des cheveux de jais sur un front blanc comme le cou des cygnes.

Madame Reine contemplait l'adolescent de tous ses yeux et souriait de ce sourire à la fois triste et heureux des mères veuves.

Jeannine, la gentille brunette, s'occupait bien sagement de sa broderie, et c'était d'un œil sournois et malin qu'elle regardait le bel adolescent chevauchant sur la pelouse.

II

— La quintaine. —

L'homme d'armes et son élève avaient déjà fait nombre de passes, car les cheveux bruns de l'adolescent étaient baignés de sueur.

— Allons, messire Aubry, dit l'homme d'armes, voici madame Reine qui vous regarde ! N'avez-vous point de honte ? Vous n'avez touché l'Anglais que deux fois... encore l'Anglais vous a-t-il appliqué deux bons coups de gaule !

Messire Aubry rougit un peu. Il envoya de la main un baiser tendre et respectueux à sa mère,

qui lui souriait, et qui était trop loin pour entendre ce que l'homme d'armes disait à voix basse.

Jeannine la brunette rougit beaucoup.

Ne sais comment le baiser respectueux et tendre s'était divisé en chemin, et Jeannine la brunette en avait reçu pour le moins la moitié. Elle baissa vivement sa jolie tête. Ses yeux virent doubles les fils d'or de sa broderie.

— Mon ami Jeannin, répliqua Aubry d'un ton presque aussi obéissant que s'il eût parlé à son père, quand vous aviez dix-huit ans, vous valiez déjà mieux que moi, j'en ferais la gageure; mais vous ne portiez pas la lance comme aujourd'hui. J'ai idée, d'ailleurs, que, si ce coquin était un Anglais de chair et d'os, je serais moins maladroit de moitié !

Ils revenaient au pas, côte à côte, pour prendre du champ. Jeannin, l'homme d'armes, se prit à rire.

— Quand j'avais dix-huit ans, messire Aubry, dit-il, je ne portais point de lance. J'avais un long bâton avec une corne de bœuf au bout pour pêcher dans les sables du mont Saint-Michel. Au lieu de cuirasse, j'avais une peau de mouton pelée et un petit bissac : on disait que j'étais plus poltron que les poules !... et je ne devins brave que le jour où Simonne, ma femme, qui est une sainte au paradis maintenant, me dit : « Jeannin, je t'aimerai si tu deviens un homme de cœur !... »

A la dérobée, messire Aubry jeta un regard vers la fenêtre où était la brodeuse.

— Donc, ajouta Jeannin sérieusement, ne vous réglez pas sur moi qui suis un vassal, mon jeune sire : vous avez d'autres exemples à suivre. A dix-huit ans, le chevalier Aubry de Kergariou, votre cher et digne père, était déjà la meilleure lance de Porhoët : voilà ce qu'il ne faut point oublier.

La figure du jeune homme se rembrunit. Il fit volte-face brusquement au bout de la carrière et mit sa lance en arrêt.

— Gronde-moi, Jeannin, gronde-moi, murmura-t-il; je suis un homme par la taille et j'ai des bras d'enfant ! Il faudra bien pourtant que mon père soit vengé !

Ses talons s'écartèrent pour piquer. Jeannin l'arrêta.

— Messire, dit-il, vous avez le cœur et le bras d'un gentilhomme; mais Dieu vous a donné un pauvre instituteur...

— Qui? toi, Jeannin? s'écria Aubry en le regardant avec ses yeux brillants ; un pauvre instituteur! Sur mon Dieu! je t'ai vu à la besogne, ami, et je ne connais pas un chevalier, tu m'entends bien, un chevalier que je voulusse prendre pour maître à ta place!

Il parlait avec chaleur.

— Ta main, mon ami Jeannin ! reprit-il. Gronde-

moi, va, gronde-moi, mais ne me dis plus que j'ai en toi un pauvre instituteur, car je me fâcherais!

L'homme d'armes serra avec émotion la main qu'on lui tendait.

Aux fenêtres, madame Reine et la fillette aux cheveux noirs regardaient curieusement cette scène. Madame Reine agita son mouchoir.

— Ferme sur les étriers! commanda Jeannin; tenez la lance lâche jusqu'à ce qu'elle ait pris l'équilibre, et serrez au moment de l'attaque. Faites bien attention que le coup baisse toujours et tourne en dehors par le mouvement de la hanche. Visez au cou pour la poitrine et au sein gauche pour le creux de l'estomac... Allez, messire!

Aubry piqua des deux. Pendant que son cheval prenait le galop, madame Reine souriait et l'admirait, car il avait, en vérité, belle mine. Jeannine avait quitté sa broderie et se haussait un peu pour mieux voir.

Aubry avait la lance couchée, la tête inclinée sur la crinière de son cheval, la main gauche à la bride, les jambes roidies sur les étriers.

— Allez! allez! criait Jeannin, qui suivait au trot; préparez-vous à volter, car vous allez manquer votre coup!

— Et pourquoi manquerait-il son coup, le cher enfant! se disait madame Reine. Jeannin est trop sévère!

— L'Anglais va lui donner un maître coup de gaule ! pensait la brunette. Pauvre messire Aubry !

La quintaine renversait légèrement son pivot en arrière, afin de rendre possible ce beau coup de lance qui consistait à enlever le mannequin à la course et à le jeter hors des gonds comme un chevalier désarçonné. Cette inclinaison faisait que les coups de bâton portaient généralement à la tête du coureur; le casque, en ces occasions, n'était pas inutile.

Sur la peinture sombre du mannequin une ligne blanche était tracée qui partait du front, suivait le nez, et descendait jusqu'au bas du torse en coupant partout le centre de gravité. Si la lance du coureur touchait cette ligne blanche, le mannequin restait immobile. Mais, si la lance portait à droite ou à gauche de la ligne, le mannequin virait tout naturellement avec d'autant plus de force que le coup s'écartait davantage de la ligne et pesait sur un levier plus long.

Au dernier commandement de Jeannin, Aubry retint la bride d'instinct et trop tôt. Son cheval obéit au mors et dévia. La lance d'Aubry vint frapper la quintaine en dedans. La quintaine vira, et la gaule sonna sur l'acier de son casque.

Aubry chancela, tout étourdi, tant le coup était bien appliqué.

— Es-tu blessé ? cria madame Reine, qui trembla.

La brunette reprit sa broderie en haussant les épaules. Aubry la vit, et ce fut un grand crève-cœur, car il devint tout pâle.

— Non, non, ma mère, répondit-il, je ne suis pas blessé. Ce n'est pas le coup de bâton de l'Anglais qui m'a fait le plus de mal !

— Qu'est-ce donc, enfant? demanda madame Reine.

Aubry ne répondit point cette fois. Son regard rencontra l'œil noir de Jeannine, qui se levait sur lui furtif et repentant.

— Allons ! messire ! s'écria l'homme d'armes ; prenez du champ et fournissez une autre course !

Aubry était piqué vivement. Il lui fallait sa revanche. Certes, son grand désir de toucher juste lui venait en partie de la présence de sa mère. Mais une bonne moitié de ce désir, soyons franc, les trois quarts et peut-être un peu plus, se rapportaient à la gentille brodeuse.

Une moqueuse pourtant, qui avait haussé les épaules sans pitié !

Une sournoise, qui se cachait, pour rire, derrière l'épais rideau de laine drapé au coin de la croisée !

Oh ! que messire Aubry la détestait ! — Et qu'il l'aimait !

— Jeannin, mon ami, dit madame Reine à sa fenêtre, songez, je vous prie, que mon fils relève des fièvres, et ne le fatiguez pas.

— Je suis à vos ordres, noble dame, répliqua l'homme d'armes en saluant; quand vous me direz : « Assez! » nous finirons.

— Eh! Jeannin, mon ami! s'écria la châtelaine avec un mouvement d'impatience. Dieu! maître Jeannin, nous savons bien que vous ne donnez point ces leçons à messire Aubry pour votre plaisir!

Jeannin la regarda étonné.

— Vous vous trompez, noble dame, dit-il avec respect; c'est pour mon plaisir que je suis à cheval auprès du fils de mon maître.

Il salua une seconde fois et rejoignit l'adolescent, qui était déjà loin.

Madame Reine était toute pensive.

Reine de Maurever, veuve de messire Aubry de Kergariou, chevalier, seigneur du Roz, de l'Aumône et de Saint-Jean des Grèves, n'était point une tête légère, tournant à tout vent et ne pouvant donner aux petits mystères de sa conduite d'autre explication que sa fantaisie. C'était un excellent et digne cœur. Elle avait été le modèle des épouses; elle était la meilleure des mères.

Dix-huit ans auparavant, au temps où le duc François de Bretagne expiait par la mort le meurtre de son frère Gilles, Reine de Maurever avait au front tout ce que la poésie et la beauté peuvent mettre de couronnes. La jeunesse de Reine avait

été un roman hardi et pieux ; son père et son fiancé, proscrits tous deux, lui avaient dû tous deux leur salut. Elle allait, en ce temps, amoureuse et bien-aimée, du cachot où pâlissait son amant au rocher désert où le vieux chevalier Hue de Maurever avait faim. Les bonnes gens du mont, la voyant seule contre tous braver la mer, les sables mouvants des tangues et les hommes d'armes qui faisaient la chasse humaine avec des lévriers cruels, les bonnes gens disaient qu'elle glissait, la nuit, sur un rayon de lune comme la fée des grèves, dont ils lui avaient donné le nom.

Reine avait alors seize ans. Elle était plus vaillante encore que jolie.

Plus tard, elle devint dame de Kergariou, et quel charme nouveau ! le sourire des jeunes mères !...

Maintenant, le fils de Reine porte la lance. Reine est jeune encore ; elle est toujours jolie, et cette neige légère qui couronne son front sans rides adoucit l'azur foncé de ses yeux. Est-ce bien cependant la Reine d'autrefois ?...

Quand elle eut suivi un instant de l'œil la retraite de Jeannin, le beau et vaillant soldat, son regard se tourna rapide, presque méchant, vers la partie de la façade où s'ouvrait cette seconde croisée, la croisée de la brodeuse aux yeux noirs.

On ne la voyait nullement, la gentille Jeannine.

Elle était bien cachée pour madame Reine. Mais madame Reine la devinait à travers l'épaisse saillie de pierre. Madame Reine devinait encore autre chose, et ses sourcils délicats se fronçaient malgré elle.

Le fils unique du chevalier Aubry ne pouvait pas épouser une vassale!

Voilà pourquoi madame Reine avait parfois des mouvements d'impatience lorsqu'elle parlait à ce bon, à ce loyal, à ce brave Jeannin.

Jeannin, qui s'appelait en ce temps le petit Jeannin, pêcheur de coques dans les sables, Jeannin avait été le bras droit de la *fée des grèves*. Jeannin avait aidé messire Aubry de Kergariou le père à vivre et à mourir. Depuis lors, Jeannin veillait sur l'orphelin comme une seconde providence. Madame Reine savait tout cela; elle n'était point ingrate. Elle aimait Jeannin; elle aimait aussi Jeannine, la gentille fillette. Mais elle était mère; mais vous ne trouverez point de femme qui garde ce facile cœur de seize ans après sa trentième année.

Saurait-on, cependant, assez excuser et chérir ces femmes, sanctifiées par le mariage fécond, qui sont mères jusqu'au bout des ongles et qui s'isolent dans l'abnégation égoïste du sentiment maternel? Nous suivons tous dans la vie, d'un regard attendri, ces femmes qui ont en effet tout oublié, excepté la

grande passion de la famille, ces humbles et bourgeoises héroïnes qui s'effacent, qui meurent au *moi* humain, pour s'incarner en autrui, et qui veillent, s'exagérant le zèle, prenant tout caillou pour une montagne, toute fondrière pour un abîme, au-devant des pas de l'enfant idolâtré.

Ne sont-elles pas, ces femmes, ces mères, l'expression la plus touchante de la providence de Dieu ?

Seulement, la pauvre Jeannine n'en pouvait mais. Il faut être juste envers chacun. Avoir seize ans n'est pas non plus un crime.

Ces mères veuves, à qui la mort a imposé la plus sérieuse de toutes les responsabilités, dépassent le but parfois. Jeannine n'était pas cause d'être belle.

Ce que madame Reine avait deviné par la puissance de sa seconde vue maternelle, Jeannine n'en savait trop rien. Jeannine ne savait pas que messire Aubry l'aimât. Messire Aubry, lui, ne s'en doutait guère non plus.

Et Jeannin, ce bon Jeannin, le plus innocent de tous et le plus malmené par madame Reine, Jeannin fût tombé de son haut si on lui en avait dit seulement le premier mot !

Voyez la subtilité ! les mères ne veulent point se souvenir de leurs seize ans, et c'est parce qu'elles s'en souviennent qu'elles voient à travers les mu-

railles de granit, qu'elles devinent, en un mot qu'elles sont sorcières !

Cette fois, messire Aubry, notre jeune gentilhomme, se disait en prenant du champ :

— Scélérat d'Anglais! tu vas voir si je te manque!

Le sourire moqueur de Jeannine ! chose terrible ! et l'effroi humiliant de madame Reine ! Le traitait-on assez comme un enfant ! On avait peur pour lui du bâton du mannequin !

— C'est la main gauche qui a fait des siennes, messire Aubry, dit Jeannin avec douceur; il ne faut jamais serrer la bride au dernier moment... Si mademoiselle Berthe de Maurever, votre noble cousine, vient au manoir, comme on le dit, elle voudra voir votre adresse...

— Pardieu ! s'écria Aubry, je m'embarrasse bien de mademoiselle Berthe de Maurever !

Jeannin sourit malignement.

— C'était donc le soleil qui vous faisait rougir l'autre matin, quand nous passions sous ses balcons, en la ville de Dol, messire Aubry?

— Bon Jeannin ! ce n'était pas le soleil, non. Mais vis-à-vis de l'hôtel habité par messire Morin de Maurever et sa fille Berthe, il y avait une boutique de mercière, tenue par dame Fanchon de Priol Dame Fanchon de Priol était la grand'mère de Jeannine, qui allait la voir de temps en temps. Ce

jour-là, Jeannine avait été voir dame Fanchon de Priol, et Aubry avait aperçu la gentille brunette à travers les carreaux de la boutique.

Madame Reine savait bien, elle, que, si son fils Aubry pâlissait ou rougissait parfois à l'improviste, Berthe de Maurever ni le soleil n'avaient rien à faire là-dedans. Elle eût donné beaucoup pour qu'il n'en fût point ainsi.

— J'ai fait bien des lieues à pied et à cheval dans notre Bretagne, reprenait Jeannin, mais je n'ai vu nulle part une demoiselle qui soit plus noble et plus avenante que Berthe de Maurever. A votre âge, il est permis de choisir sa dame. Ne vous défendez point : personne ne songe à vous blâmer.

Aubry fit présent d'un double coup d'éperon à son beau cheval. Le cheval, piqué à l'improviste, bondit sur place, puis se lança. Ferragus et Dame-Loyse, éveillés tout à coup par ce mouvement, au milieu de leurs ébats paresseux, détalèrent à la suite du cheval. On eût dit, à voir cette course soudainement précipitée, que le jeu s'était changé en furieuse bataille.

Par le fait, le choc fut rude, mais la victoire demeura encore au scélérat d'Anglais. Messire Aubry, qui, sans doute, était un peu distrait par la réflexion inopportune du bon Jeannin, donna de sa lance à tour de bras dans l'épaule gauche de la quintaine, qui vira et lui rendit par derrière un coup de bâton

généreux. Si généreux, qu'Aubry passa par-dessus la tête de son cheval et mordit la poussière.

Madame Reine joignit les mains ; sa voix s'arrêta dans son gosier. Jeannine laissa tomber sa broderie et poussa un grand cri de terreur.

Derrière la haie de houx, un éclat de rire aigre se fit entendre, et une voix qui n'avait rien d'humain lança joyeusement ces mots :

— Voilà messire Aubry qui s'est cassé le cou !... ah ! ah ! ah !

En même temps, parmi le vert sombre du feuillage, une figure étrange se montra presque au ras de terre.

III

— Fier-à-Bras l'Araignoire. —

Le bizarre personnage qui avait semblé applaudir à la chute de messire Aubry ne montrait encore que sa tête. Sa tête seule était assez remarquable pour mériter une description particulière.

Il faut se figurer une boule parfaitement ronde dans laquelle on aurait sculpté mollement un visage, suivant les règles élémentaires et naïves qui servent aux enfants pour dessiner sur leurs cerfs-volants monsieur le Soleil ou madame la Lune. Le nez ne saillait point. La bouche était une fente

droite. Les yeux, à fleur de crâne, ressemblaient aux deux moitiés d'une fève. Les sourcils, fauves et très-touffus, étaient plantés sur le front.

De nos jours, quand une maison se bâtit et que les murailles vierges étalent au soleil la splendeur sans tache de leur plâtre tout neuf, Colignon, soldat du centre, ou Panotet, gamin de Paris, vient avec un charbon. La blanche robe de l'édifice adolescent a une tache. Panotet et Colignon, amis des arts tous deux, tracent le même profil fantastique et s'en vont, légers de cœur, à leurs affaires.

Cet étrange visage qui se montrait dans la haie de houx ressemblait aux œuvres de Colignon et de Panotet. Seulement, le personnage à qui appartenaient ces rudiments de traits n'avait pas de pipe. On n'avait encore inventé que la poudre.

Sa chevelure était la partie la plus importante de son individu. A cette chevelure il devait probablement ce sobriquet de l'*Araignoire*, qui s'ajoutait à son surnom de Fier-à-Bras.

Le mot *araignoire* ne se trouve point dans le dictionnaire de l'Académie. Il désigne la brosse hémisphérique et emmanchée de long, à l'aide de laquelle on détruit les toiles d'araignée. Fier-à-Bras était une araignoire emmanchée de court.

Le poil qui couvrait sa tête ronde était dru, roidi, crépu, rouge comme du feu. Cette nuance ardente faisait ressortir la pâleur bouffie de sa face, qu'on

aurait prise pour une ébauche mal réussie et abandonnée.

Et pourtant, sur cette pauvre face, oubli du Créateur ou raillerie du hasard, il y avait de l'intelligence, bien plus, de la volonté. Dans quel trait résidait l'éclair latent qui donnait la lumière à ces difformités? on ne savait; mais la lumière était là.

La tête rouge de Fier-à-Bras s'agita comme si son torse, embarrassé dans la haie, eût fait effort pour en sortir. Ce torse devait être celui d'un géant, si on en jugeait d'après le volume de la tête chevelue. Mais Fier-à-Bras était véritablement un être fantastique. Sa tête, que nous avons montrée au ras de terre, se trouvait là dans sa position naturelle et normale. Fier-à-Bras était un nain de l'espèce la plus exiguë. Il n'avait que trois pieds de haut.

Son costume était celui d'un gentilhomme. Il portait les couleurs de Coëtquen, son seigneur, et un petit écusson, brodé sur son pourpoint, donnait ses propres armoiries, qui étaient *d'or au dindon de gueules*.

Comme on voit, Fier-à-Bras était dans les idées de Louis XI, roi de France. Il se moquait volontiers de la noblesse.

Et vraiment on le laissait faire, en ce pays de Bretagne, où la noblesse fut toujours si grande et si respectée. Pourquoi empêcher les nains de rire?

En quel siècle voulut-on comprendre que le rire des nains est justement la chose qui tue?

Si toute grandeur a sa décadence en ce monde, si tout est menacé tour à tour, c'est que les nains rient. Chaque fois que les nains rient, quelque grande chose tombe.

Fier-à-Bras l'Araignoire sortit de la haie au moment où le jeune Aubry de Kergariou touchait rudement le sol. Il se secoua et rajusta son costume, dérangé par les piquants du houx.

— Eh! eh! dit-il, j'arrive bien. Ce gentilhomme de bois vaut mieux qu'un fils de preux en chair et en os, à ce qu'il paraît. Bonjour, Ferragus! bonjour, Dame-Loyse !... bonjour, les autres!

Les autres, c'étaient madame Reine de Kergariou, Aubry, Jeannin et Jeannine. Fier-à-Bras ne daignait nommer que les chiens.

Jeannin lui fit un signe de tête amical. Madame Reine, rassurée sur le sort d'Aubry, lui envoya gaiement le bonjour, et Aubry lui-même inclina sa lance en cérémonie.

S'il restait quelque inquiétude à madame Reine, cette inquiétude n'avait plus trait à la chute de son fils. Une petite voix, bien douce pourtant, lui demeurait dans l'oreille comme la piqûre importune d'un insecte. Quand elle avait crié, un autre cri de frayeur avait répondu au sien. Jeannine était là; Reine le savait.

Soit malice, soit étourderie, le nain se chargea d'envenimer la piqûre.

— Comme vous voilà pâlotte ce matin, derrière votre rideau, ma belle demoiselle Jeannine! s'écria-t-il. Messire Aubry, dites-lui donc que vous n'avez point eu de mal!

Le jeune homme rougit; Jeannine détourna la tête. Reine se mordit la lèvre.

Jeannin eut un bon rire franc et naïf.

— Tiens! tiens! dit-il; tu étais là, toi, fillette?

— Eh bien, ajouta-t-il en se tournant vers Aubry; représentez-vous à la place de Jeannine votre belle cousine, Berthe de Maurever, et voyez quelle figure vous auriez faite, messire! »

Cette fois, Jeannine pâlit et Aubry regarda son ami Jeannin de travers.

Madame Reine se disait, l'excellente mère et la femme injuste :

— Voyez comme ce Jeannin cache son jeu!

Le brave homme d'armes ne cachait assurément rien du tout.

— Qu'avons-nous donc? reprit Fier-à-Bras jouissant de l'embarras qu'il avait fait; sommes-nous à l'enterrement? Il n'y a de gaillard ici que moi et messire l'Anglais... Soyez tranquille, Kergariou : avant qu'il soit un mois, vous coucherez votre lance devant des quintaines de chair et d'os, car le roi de France est en colère!

— Tu sais des nouvelles, enfant? demanda vivement madame Reine.

Il faut vous dire que Fier-à-Bras avait bien une quarantaine d'années. Mais, ceci est encore un trait de caractère, madame Reine, la charmante femme, ne riait jamais et s'entourait d'un haut rempart de dignité un peu empesée. Appeler le nain *Fier-à-Bras* ou l'*Araignoire*, c'eût été déroger à sa gravité, c'eût été presque rire.

Madame Reine avait si grande frayeur de tomber dans le péché de frivolité, que l'ennui suintait autour d'elle comme l'humidité glacée aux parois d'une cave. Elle appelait cela tenir son rang.

La chose terrible, il faudra bien vous le dire une fois ou l'autre, la chose terrible, c'est que Jeannin, le pauvre bon Jeannin, était beau comme Apollon. Madame Reine avait des yeux, des yeux charmants, même sous ses cheveux blanchis en une nuit de torture.

Des yeux perçants surtout, des yeux jaloux! Elle regardait sans cesse autour d'elle pour voir si quelqu'un le pouvait disputer à son fils Aubry.

Or, Jeannin était trop beau. Il faisait tort à messire Aubry : auprès de Jeannine, messire Aubry ne brillait pas assez. Qui ne connaît la coquetterie des mères?

D'un autre côté, ce Jeannin avait une fille qui était aussi trop belle pour le repos et l'intérêt du

même messire Aubry; vous sentez que cela devenait intolérable!

Encore, si on avait pu se débarrasser de ce Jeannin et de sa fille! Mais ce Jeannin, derrière sa douce modestie, était un homme important dans le pays. Plus d'un chevalier eût envié l'estime où le tenait François II, duc de Bretagne. D'ailleurs, c'était un si vieil ami! Jeannin avait vu naître l'héritier de Kergariou; Jeannin avait eu le dernier soupir de feu messire Aubry, qui avait laissé à sa garde madame Reine et son enfant.

Jeannin aimait madame Reine à la fois comme sa suzeraine et comme sa sœur. Pour elle et pour l'héritier de Kergariou, il eût donné mille fois sa vie. S'il avait su que sa fille et Aubry s'aimassent, il eût pris sa fille en croupe et se fût enfui avec elle au bout du monde.

Madame Reine ne voulait pas voir cela. Elle se défiait. Elle était mécontente d'elle-même et mécontente d'autrui. Il lui fallait des victimes.

— Oh! oh! dit le nain, vous me demandez des nouvelles, noble dame? Il est bientôt onze heures et j'aimerais mieux dîner... Des nouvelles! saint Jésus! Il en manque bien, des nouvelles! Ne savez-vous pas que le mangeur d'enfants a volé les deux filles d'Haynet Beaulieu, du bourg de la Rive?

— Est-il possible! s'écria madame Reine; deux pauvres anges qui n'avaient pas dix ans!

Jeannine avait quitté sa broderie pour écouter. Le nain s'était avancé jusque sous le balcon où s'accoudait la châtelaine.

— Dix ans, onze ans, ça va jusqu'à douze ans, reprit-il; mais il enlève aussi les demoiselles de dix-huit ans, ajouta-t-il tout à coup en se tournant vers la fenêtre de Jeannine; c'est un ogre galant!

— L'as-tu vu, toi, enfant, ce monstre abominable? demanda madame Reine.

— Oui, oui, répliqua le nain; c'est un beau cavalier... grand et fort, qui est noble comme vous et moi. Il a nom le comte Otto Béringhem; il est venu d'Allemagne avec les pèlerins du mont... Si je connais l'Homme de Fer! Dieu merci! je connais tout le monde! Holà! s'interrompit-il, voilà maître Jeannin qui va montrer à messire Aubry comment on pique un Anglais de droit fil! Voyez, voyez, noble dame, quel homme d'armes fait ce Jeannin! Vous iriez à Paris, la grand'ville, avant de trouver son pareil!

Madame Reine fronça le sourcil et détourna la tête.

Jeannin avait pris, en effet, du champ et venait au galop sur la quintaine. Il était incliné sur le garrot de son cheval, et tenait sa lance de manière à frapper le mannequin de bas en haut, afin de faire ce beau coup qui consistait à enlever l'Anglais,

le Sarrasin ou tout autre coquin de son pivot et à le lancer sur le sable.

Messire Aubry suivait, attentif.

Fier-à-Bras avait raison. Il était impossible de voir un cavalier plus parfait que Jeannin : force, grâce, adresse, tout était en lui. Son corps souple suivait les mouvements du cheval comme si les quatre jambes du vigoureux destrier eussent été la base naturelle de ce torse harmonieux et robuste.

Le vent de la course prenait ses cheveux blonds, dont les anneaux se jouaient sur l'acier étincelant du casque.

Madame Reine avait la tête tournée en sens inverse; mais, néanmoins, elle voyait tout cela. Personne n'ignore que le regard des femmes se moque de toutes les lois de l'optique. Madame Reine haussa les épaules.

En ce moment, la lance de Jeannin toucha la quintaine sous le menton, juste au centre de gravité, l'enleva à dix pieds du sol et la jeta au loin.

— Bravo! cria Fier-à-Bras.

— Bravo! cria Aubry.

Jeannine frappa ses deux petites mains blanches l'une contre l'autre.

— Merci-Dieu! dit madame Reine avec impatience; voici un bel exploit, maître Jeannin! Vous sied-il bien, à votre âge, de faire montre de votre force pour humilier mon pauvre fils Aubry!

Jeannin ne répliqua point, mais il devint pâle.

Fier-à-Bras leva sa houssine et se prit à fustiger d'importance l'Anglais renversé.

— Tiens, scélérat, tiens! s'écria-t-il; tiens! tiens! tiens!... tiens encore!...

Il frappait à tour de bras et de si grand cœur, qu'il en perdait haleine. Il s'arrêta quand le souffle lui manqua tout à fait, et dit en essuyant son front baigné de sueur :

— Maugrebleu! voilà comme nous sommes, moi et madame Reine! Nous frappons sur les gens qui ne nous le rendent point.

IV

— Le dîner. —

Fier-à-Bras l'Araignoire était un nabot de beaucoup d'esprit. En frappant l'Anglais à terre, il faisait la critique sanglante des colères folles de madame Reine. Mais Jeannin ne l'entendait point; le pauvre Jeannin! il se désolait de tout son cœur et se disait comme toujours :

— Qu'ai-je donc fait à madame Reine pour qu'elle me déteste ainsi?

Et il ne se révoltait pas plus que l'Anglais de

bois contre les coups de houssine de Fier-à-Bras.

Le cadran solaire marquait onze heures. Dans la campagne, derrière les futaies et parmi les clairières qui descendaient à la Rance, on entendit des *huchées*. Les routes montant au manoir s'emplirent de bestiaux et de pastours. C'était une belle et bonne terre que le Roz. A l'heure du dîner, il y avait bien trente gars et servantes autour de la table de la cuisine.

La cloche tinta.

Le nain fit une jolie pirouette à cet appel de bon augure.

Au nord, au sud, à l'orient, au couchant, ces refrains monotones et mélancoliques qui se ressemblent tous et qui sont comme l'éternelle chanson de la campagne bretonne, se répondaient et alternaient. C'était un concert bizarre. Tantôt le vent mêlait tous les couplets ; tantôt une voix rauque et gémissante s'élevait en solo parmi le mugissement des vaches grasses et le bêlement des brebis qui faisaient orchestre.

Pelo le bouvier chantait à tue-tête :

« Perrine, ma Perrine,
Lon li lan la,
La deri deri dera !
Perrine, ma Perrine,

Où sont tes veaux allés ? (*bis.*)
Y sont dans la grand'prée,
Lon li lan la,
La deri deri dera.... »

Et la petite Jouanne, qui gardait les oies, lui répondait en fausset suraigu :

« L'mien en bel équipaige
Venait me voir au jour,
O'tous ses biaux atours.
Si les chiens du villaige
Ne l'auriont point connu,
L'auriont, ma fà, mordu !

Qu'il a d'un' chemisette
Marquetée d'au pougnais,
D'un vestaquin d'drouguais,
Des gamaches grisettes,
Gilet o' des ribans,
Li pendant par devant [1]. »

1 *Premier couplet.* — Le mien (mon fiancé) en belle toilette venait me voir au jour, avec tous ses beaux atours. Si les chiens du village ne l'avaient pas connu, ils l'auraient, ma foi, mordu.

Deuxième couplet. — Il a une chemisette brodée au poignet, un habit de droguet et des guêtres grises, un gilet avec des rubans qui lui pendent par devant.

A quoi Mathelin, le pasteur des gorets, répliquait, racontant ses premières amours :

« Da, mâ, d'auprès ed'ma cocotte
J'tâs point bâlant
Je li faisâs de toute sorte
De quimplimens,
Sapergouenne !
Je li faisàs de toute sorte
De quimplimens !

Je li parlâs de nos chairrettes
Et de nos bœufs,
Et j'li jurâs que nos poulettes
Faisâ'nt des œufs,
Sapergouenne[1] ! » etc.

Tous ces chants, dont les paroles sont si moqueuses, si gaies, si naïvement spirituelles, se disent sur des airs modulés en mineur, rhythmés selon la coupe lente et triste particulière à la Bretagne, et finissent sur une cadence pleurarde, toujours la même.

Peu à peu bestiaux et valets envahirent la plateforme. Les valets venaient prendre leur repas ; les

1 Dame, moi, auprès de ma promise, je n'étais pas embarrassé ; je lui faisais toutes sortes de compliments.— Je lui parlais de nos charrettes et de nos bœufs ; je lui jurais que nos poules faisaient des œufs.

bestiaux allaient passer les heures du grand soleil à l'étable.

Les maîtres étaient déjà dans la salle à manger.

La salle à manger du Roz était une grande pièce très-haute d'étage, pavée en ardoises plates, froide malgré l'ardent soleil du dehors, et montrant à ses murailles nues l'humidité qui incessamment perlait. Un énorme buffet de chêne noir ouvré, formé de deux bahuts superposés, tenait tout le fond de la salle, dans le sens de sa longueur. Vis-à-vis du buffet, un dressoir où les assiettes de terre brune se mêlaient fraternellement aux plats d'argent, allait du sol à trois pieds du plafond.

Au-dessus de la porte d'entrée, un artiste indigène avait peint des pommes horriblement rouges et des raisins dont le renard se serait privé avec plaisir. Au beau milieu de cette œuvre d'art, les écussons de Maurever et de Kergariou, accolés sous le même cimier de chevalier, unissaient leurs émaux amis. Çà et là aux murailles pendaient des andouillers de cerf.

C'était tout.

Ajoutez une énorme table, pliant sous le poids du bœuf, du porc et de la venaison ; des chaises de bois sculptées et un paillasson, épais de quatre doigts, pour la châtelaine, vous aurez une idée parfaitement exacte de la salle à manger du Roz.

Il y avait eu là de nobles festins, du temps de M. Hue de Maurever, et encore du temps de feu messire Aubry de Kergariou. Mais ils étaient morts tous les deux, et les festins ne sont pas bien sous le toit d'une veuve.

Madame Reine n'était, croyez-le, ni avare ni insociable; seulement, elle se tenait à sa place.

Personne dans le pays n'était plus honoré qu'elle. A tous égards, elle le méritait, la bonne dame. Les défauts qu'elle avait ne nuisent point aux étrangers indifférents. Ses jolis ongles griffus n'écorchaient que les proches et les dévoués.

Longtemps, la Bretagne avait gardé ces belles mœurs des aïeux insulaires que Walter Scott a si souvent et si magnifiquement décrites; longtemps, maîtres et serviteurs s'étaient assis à la même table, dans la commune hospitalité du manoir.

Au XVe siècle, il n'en était plus ainsi. La table des maîtres n'appartenait qu'aux hôtes nobles et à ces pensionnaires privilégiés qui s'appelaient *la maison*.

Chez les grands seigneurs, la maison était composée de gentilshommes.

Chez les simples nobles, la maison formait une classe intermédiaire qui prenait au dehors le pas sur la bourgeoisie, et qui, en réalité, empruntait quelque importance aux armes qu'elle portait.

C'était l'écuyer, le page ou les pages, les hom-

mes d'armes ; c'était encore l'intendant, l'aumônier, parfois le maître veneur.

Au manoir du Roz, il n'y avait point d'hommes d'armes à demeure. Toute la maison, fors dom Sidoine, le chapelain, prenait, à l'occasion, l'épieu ou l'épée. Jeannin faisait office d'écuyer. Il y avait un petit farfadet nommé Marcou de Saint-Laurent, qui était page. L'intendant avait nom maître Bellamy ; il cumulait cet office avec celui de majordome.

Ces divers officiers, avec Jeannine, fille de l'écuyer qui était en même temps chargé de l'éducation militaire du jeune Aubry, avaient seuls le droit de s'asseoir à table.

Dom Sidoine servait de précepteur à Aubry.

Fier-à-Bras avait sa petite table particulière auprès de madame Reine, qui conciliait ainsi sa gravité un peu vaniteuse et le faible qu'elle avait pour le nain.

On prit place.

Marcou de Saint-Laurent, le page, laid petit coquin, fort peu semblable à ces enfants ennuyeux et langoureux qui lèvent leurs yeux blancs vers le ciel sur la couverture de nos romances, Marcou trouva moyen de tirer les cheveux rouges de Fier-à-Bras. Il avait quinze ans, ce Marcou ; il montrait la langue à Jeannine et ne se doutait pas que le XIX[e] siècle ferait sur lui soixante mille couplets

idiots mais romantiques, avec accompagnement de guitare.

Il n'aimait guère que le brelan, le vin nantais, qui n'est pourtant pas nectar, et le noble jeu de la grenouille.

Fier-à-Bras lui rendit sa politesse en lui pinçant le mollet, qu'il avait maigre, jusqu'au sang.

Sur ces entrefaites, chacun se recueillit, et dom Sidoine prononça le *Bénédicité*.

— *Amen!* dit Fier-à-Bras, qui pinça le mollet du page Marcou de Saint-Laurent.

Le page voulut lui rendre son espièglerie.

Madame Reine toussa sec et dit à Jeannine :

— Je vous prie de tenir votre croisée close le matin, ma fille... le soleil d'août est malfaisant.

— Il suffit, madame, répondit Jeannine.

— Non, ma fille, cela ne suffit pas! à votre croisée close, vous voudrez bien attacher des rideaux et les tenir fermés.

— Je le ferai, madame.

— Oh! oh! se dit Marcou, messire Aubry ne courra plus si souvent la quintaine!

Aubry regardait Jeannin à la dérobée pour voir s'il manifesterait de la surprise ou du mécontentement, mais Jeannin était à cent lieues de deviner les motifs de madame Reine; il prenait à la lettre ces paroles : « Le soleil d'août est malfaisant, » et l'idée des rideaux lui sembla une attention délicate.

D'ailleurs, le bon Jeannin avait gagné grand appétit en courant la quintaine. Il mangeait sérieusement une honnête tranche de bœuf entrelardée, et ne cherchait point malice en ce qui se disait alentour.

— Je le connais, le soleil d'août! s'écria le nain; tout à l'heure je chevauchais sur les grèves, et le soleil d'août s'amusait à me gâter le teint...

— Tu chevauchais, toi, l'Araignoire? interrompit Marcou.

— Pourquoi non, sire fainéant?

— M'est avis que, pour chevaucher, il faut des jambes.

— Ou des pattes, maître fallot, puisque, les singes et toi, vous enfourchez la selle! Moi, il ne me faut ni jambes ni pattes; Huguet, l'homme d'armes, m'assied sur le pommeau de sa selle... ou bien Catiolle, la mareyeuse, me met dans un des paniers de sa bourrique... Ah! maître Marcou, voilà une bête encore plus paresseuse que toi, la bourrique de Catiolle!

Le page chercha en vain une réplique, fit la grimace et regarda son assiette. Chacun avait envie de rire, mais personne ne riait, à cause de la jolie madame Reine, qui faisait à elle seule un effet plus dolent que cinquante aunes de serge noire semée de larmes d'argent.

Fier-à-Bras, vainqueur, but une rasade d'un air satisfait.

— Donc, noble dame, reprit-il, puisque votre page veut bien donner la paix aux hommes raisonnables, je vais vous dire ce que j'ai appris là-bas de l'autre côté du Couesnon... Le sire de Coëtquen, mon seigneur, auprès de qui je tiens charge noble, étant à la cour de François II de Bretagne, j'ai du bon temps que j'occupe à mes affaires et à mes amours...

Cette fois, Marcou éclata, et tout le monde l'imita, sauf madame Reine et la pauvre belle Jeannine, qui était rose, depuis le front jusqu'aux épaules, de la semonce détournée qu'on lui avait faite.

— Et quelles sont tes amours, Fier-à-Bras, mon mignon? demanda messire Aubry.

— S'il vous plaît, mon cher sire, répliqua le nain, ce sont les tourtes d'Ardevon, au bord de la grève normande. Dame Lequien, la boulangère y met des raisins de Gascogne, des fleurs d'oranger, du miel et bien d'autres douceurs. Je suis fidèle de cœur et constant comme un vrai chevalier doit l'être. Depuis que je porte l'épée, j'aime les tourtes d'Ardevon. Quoi qu'il arrive, je fais serment sur mon blason de les adorer toujours!

— La gourmandise est péché mortel, fit observer dom Sidoine.

— Et je te prie, enfant, ajouta madame Reine,

choisis ailleurs tes sujets de plaisanterie. A ma table, tout ce qui regarde la noblesse et l'honneur des chevaliers doit être respecté.

Fier-à-Bras s'inclina d'un air confus, et répondit :

— Il sera fait suivant votre volonté, noble dame. Je vais vous parler sans rire de l'Homme de Fer, le comte Otto Béringhem, qui ouvre le ventre des petits enfants par curiosité scientifique et sans songer à mal.

— Prends garde !... commença madame Reine.

— Vous ne voulez pas? répliqua encore le nain exagérant l'humilité de sa posture. Eh bien, je vais vous entretenir du premier chevalier qui soit en cet univers, du roi Louis de France, lequel fait dessein d'envoyer un mortel maléfice à son cher cousin François de Bretagne, notre seigneur.

Toutes les têtes se dressèrent attentives.

Le nain, cachant son sourire narquois, feignit de se méprendre.

— Vous ne voulez pas? ajouta-t-il pour la troisième fois; alors je vais boire, manger et me taire.

V

— Où Fier-à-Bras l'Araignoire tient le dé de la conversation. —

Fier-à-Bras s'emplit la bouche de venaison et fit mine de se donner tout entier à son appétit. Il avait éveillé l'attention, excité l'impatience ; il pouvait manger à son aise. Autour de la table on attendait. Jeannin surtout fixait sur le nain ses grands yeux, où la curiosité se montrait franchement.

Le nain tenait rigueur.

— Que parlais-tu du roi Louis de France, enfant ? demanda enfin madame Reine.

— Ah! répliqua l'Araignoire, on dit ceci et cela, vous savez bien, noble dame. Il y a tant de bavards ici-bas!... Je pense que le soleil d'aujourd'hui va hâter la moisson, pas vrai?

— Tu disais...

— Oui, oui!... Quant à dire, voyez-vous, il y en aurait pour jusqu'à demain! Tous ces pèlerins qui viennent on ne sait d'où, d'Italie, d'Allemagne, de Bohême, pour s'agenouiller dans la basilique de Saint-Michel, tous ces pèlerins ont chacun deux ou trois histoires... Et figurez-vous ce que c'est, les hôtelleries d'Avranches et de Pontorson n'y font rien! On voit des tentes le long de la côte depuis le Couesnon jusqu'à la Sée. Le vieux frère Bruno prétend que leur nombre s'élève à trente mille.

— Trente mille! répéta madame Reine; voilà une belle dévotion!

— Ce n'est pas trop pour la gloire de Mgr. saint Michel archange! dit le chapelain dom Sidoine.

— Certains assurent que c'est trop pour le pays, repartit Fier-à-Bras; car, sur trente mille pèlerins, il y a bien vingt milliers de taupins, égyptiens, zingares, baladins et autres, sans compter les chrétiens comme le chevalier comte Otto Béringhem, qui est venu, lui aussi, de bien loin.

— Mais le roi Louis onzième... insista encore madame Reine.

— Eh bien, c'est justement l'Homme de Fer qui

doit jeter le maléfice. Personne n'ignore que le comte Otto est initié aux sorts napolitains et versé dans les mystères de la magie noire. Les enfants qu'il enlève et qu'on ne revoit plus, servent à ses terribles pratiques. M. de Coëtquen, mon seigneur, m'a conté comme quoi on avait mis à mort jadis le maréchal Gilles de Laval, baron de Raiz, pour les enfants, jeunes garçons et jeunes filles qu'il avait poignardés dans son château de Tiffauges. Le Malin hurla pendant quinze jours dans les forêts de Pousauges et de Château-Morand, pleurant son fils, décapité par le glaive... Si on coupe la tête du noble comte Otto, vous verrez que le Malin hurlera pendant un mois !

— Et, demanda Jeannin, qui écoutaït tout cela fort attentivement, pourquoi le roi Louis onzième veut-il jeter un maléfice à notre seigneur le duc ?

— Voilà ! fit l'Araignoire avec emphase ; voilà ce que bien des clercs et même bien des gentilshommes ne sauraient pas vous dire. Mais moi, quand je voyage, ça me profite... Ne vous impatientez pas, ma noble dame !

Le nain venait de surprendre un vif mouvement d'impatience échappé à la dignité grave de madame Reine. Mais il se faisait trop d'honneur ; on ne songeait point à lui. Madame Reine avait intercepté un regard que messire Aubry lançait à certaine adresse ; elle avait vu en outre deux larmes

qui roulaient sur la joue de Jeannine. La jeune fille les avait bien vite essuyées, ces deux larmes. Mais l'œil de madame Reine était agile.

Il n'y eut, du reste, que madame Reine à voir le regard de messire Aubry et les larmes furtives de la fillette. Jeannin était tout entier à sa tranche de bœuf presque achevée, et à l'histoire du nain qui commençait. Marcou cherchait une espièglerie. Dom Sidoine épurait, en idée, un texte obscur de certain manuscrit du XIe siècle. Maître Bellamy se demandait combien Binic, le fermier du Moulin-Bernier, moudrait de sommes à un denier tournois la double, pour parfaire deux écus qu'il redevait sur son bail.

— Tant y a, reprit le nain, qu'après avoir mangé deux tourtes chez la mère Lequien, — et les deux tourtes étaient bonnes, — j'ai poussé jusqu'au mont Saint-Michel pour voir le roi.

— Le roi est donc au mont Saint-Michel? demanda encore Jeannin.

— Eh! s'écria madame Reine avec un peu d'aigreur, si vous ne laissez pas parler l'enfant, il n'achèvera jamais!

— Maître Jeannin, dit Fier-à-Bras, vous êtes un soldat vaillant, mais du diable si vous savez d'où vient le vent aujourd'hui!... Le roi est arrivé au mont Saint-Michel pour installer son nouvel ordre de chevalerie. Voilà qui sera beau, la fête de consécration!

Tubœuf! messire de Coëtquen me donnera un pourpoint neuf, ou je lui dirai le nom du loup-garou qui fait pleurer sa meute chaque nuit, quand madame Jeanne, sa femme, vient au château de Combourg!...

— Enfant! enfant! retiens ta langue! fit la châtelaine scandalisée.

— Oh! noble dame! je ne songe point à mal!... Quand je suis entré au monastère, la grève était pleine de soudards français qui chantaient vêpres d'enfer, de pèlerins étrangers avec leurs enfants et leurs femmes. Tout cela grouillait sur le sable; les soldats poussaient les pèlerins, qui maudissaient les soldats; les femmes faisaient semblant de frémir et regardaient en dessous les casques luisants; les enfants criaient comme un millier de pies! Moi, je mangeais le reste de ma deuxième tourte sans rien dire : un homme n'a que faire de se mêler à ces piailleries. Voilà donc qu'on m'ouvre la porte et que je dis au tourier, qui est de mes amis:

« — Bonjour, frère Étienne, je viens voir un peu » le roi.

» — Eh bien, Tranche-Montagne, » me répondit frère Étienne (il a l'habitude de m'appeler Tranche-Montagne), « tu n'as qu'à attendre au bas de l'esca- » lier de la salle des gardes, le roi va passer. »

» J'avais fini ma seconde tourte, qui était bien la meilleure des deux. J'allai m'asseoir sur la dernière marche de l'escalier. Les soudards me regardaient.

Vous savez que tout le monde me regarde. Pourquoi? Demandez aux innocents pourquoi ils regardent la lune! J'entendis des pas derrière moi sur le pavé de la salle des gardes. Je me retournai. Je vis un bonhomme à l'air malade, habillé de drap brun, avec un bonnet à visière comme les coquetiers montois. A son bonnet pendaient des amulettes d'étain. Il portait, attaché à une chaîne de fer, au beau milieu de la poitrine, un Saint-Michel en argent, gros comme la moitié de ma tête. Il était tout seul avec le prieur claustral. Mais à ce moment-là des trompettes cornèrent au dehors, et il se fit un grand remue-ménage. La porte du couvent s'ouvrit à deux battants. Un seigneur doré, empanaché, un beau seigneur, entra dans la courtine avec une escorte superbe.

« — Ah! ah! » me dis-je, « voici, bien sûr, le roi!

» — Non, non, » me répondit frère Étienne, qui était à côté de moi; « c'est Jean, bâtard d'Armagnac, comte de Comminges, qui a été envoyé en » mission auprès du duc de Bretagne. »

» La courtine s'emplissait de gentilshommes et de soldats. Je cherchais toujours le roi. Quand le comte de Comminges aperçut le bonhomme habillé de drap brun, il s'avança et lui baisa la main. Après quoi, il lui parla en l'appelant : *Sire* et *Votre Majesté*. Le bonhomme était bel et bien le roi Louis onzième! »

Quelle que soit l'opinion du lecteur sur la façon

de conter de Fier-à-Bras l'Araignoire, il est certain qu'il obtenait un énorme succès d'attention.

Il poursuivit :

— Le roi dit :

« — Eh bien, monsieur de Comminges, notre
» beau cousin de Bretagne est-il content de nous ? »

» Il paraît que ce Comminges s'était rendu auprès du duc François pour lui offrir, de la part du roi, le cordon du nouvel ordre de Saint-Michel... »

— Par mon patron ! s'écria Jeannin, j'ai entendu parler des statuts de ce nouvel ordre et du serment des chevaliers. Si notre seigneur le duc a accepté, autant valait faire hommage lige pour le duché de Bretagne et se reconnaître sujet du roi.

— C'était bien ce que le roi voulait ! dit le chapelain Sidoine.

Il y avait, à cette époque, en Bretagne, dans toutes les classes sociales, une si profonde horreur de la domination française, que chacun, autour de la table, se sentit le cœur serré comme à la dernière passe d'une partie décisive.

— Si le roi voulait cela, continua Fier-à-Bras, le roi avait compté sans son beau cousin, car voici ce que Comminges lui a répondu :

« — Sire, le duc François rend grâces à Votre
» Majesté. Il ne peut accepter l'honneur que votre
» bonne affection lui destinait. »

» A cette nouvelle, le roi est devenu vert, mais

vert! Puis il a souri tout doucement. Puis encore il a baisé avec bien de la dévotion sa grosse image de Saint-Michel.

» Frère Étienne m'a glissé à l'oreille :

« — J'aime mieux être dans mes chausses que » dans celles du duc François, Tranche-Montagne! »

» Je vous ai dit qu'il avait l'habitude de m'appeler Tranche-Montagne; comme je descendais la rampe pour m'en retourner, j'ai entendu les hommes d'armes qui disaient qu'on donnerait mille écus d'or à l'Homme de Fer pour qu'il jette un maléfice à François de Bretagne. »

Le nain se tut. Un silence assez long se fit.

— Nous vivons dans un temps de malheur, dit madame Reine; que peut faire une pauvre femme qui n'a plus d'époux?

Il y avait une larme dans ses yeux. C'était le souvenir de l'homme véritablement aimé qu'elle avait perdu.

Et ce souvenir la fit tout à coup ce qu'elle était autrefois : tendre et bonne.

— Serrons-nous les uns contre les autres, mes amis, reprit-elle; Jeannin, veille sur l'enfant de ton seigneur; fais-en bien vite un homme fort et redoutable aux méchants, comme tu l'es toi-même. Jeannine, chère petite, ne soyez plus triste. Parfois, ce que je crains et ce que je souffre conduisent

ma parole au delà de ma pensée. Venez me baiser, ma fille.

Jeannine courut à madame Reine et lui baisa les mains avec une ardeur passionnée. Madame Reine l'attira sur son cœur.

Aubry se cachait pour sourire et ses yeux étaient humides.

Jeannin ne comprenait point trop ce qu'il y avait au fond de cet attendrissement subit, mais il en était bien heureux.

— Dom Sidoine, dit madame Reine, veuillez nous réciter les *Grâces*.

Tout le monde se leva. Le chapelain prononça l'oraison latine à haute voix.

— Je vous prie, dom Sidoine, reprit la châtelaine, ajoutez un verset à notre prière du soir pour le salut de notre seigneur le duc en ce monde et dans l'autre.

— Noble dame, dit maître Bellamy, l'intendant, vous plaît-il recevoir aujourd'hui mes comptes?

Madame Reine s'appuya sur le bras maigre de maître Bellamy et sortit de la chambre. De même qu'une odeur d'ambroisie restait sur le passage de Vénus, de même une douce musique de clefs vibra encore dans l'air un instant après le départ de la jolie châtelaine.

Quand la porte fut retombée derrière elle, dom

Sidoine regagna sa retraite, afin de donner un coup d'œil à son manuscrit du XIe siècle.

Marcou de Saint-Laurent prit sa volée, sans songer à tirer les cheveux de Fier-à-Bras.

Aubry fit de loin un signe à Jeannine, qui baissa les yeux.

Fier-à-Bras s'approcha du bon écuyer.

— Maître Jeannin, lui dit-il, si vous voulez, votre fille sera la femme d'un chevalier!

Jeannin tressaillit et regarda le nain en face.

Il eût mieux fait de regarder du côté de messire Aubry, qui disait tout bas à la fillette :

— Jeanne, je vous en prie, ne me refusez pas ; il faut que je vous parle!

Le nain riait à la barbe du bon Jeannin.

— Oui, oui, ajouta-t-il en songeant tout haut, et cette fois sans railler, et si tu avais autant de finesse que tu as de vaillance et de loyauté, mon ami Jeannin, ce ne serait pas une mésalliance pour le chevalier qui épouserait ta fille!

Jeannin étendit la main pour le saisir.

— M'expliqueras-tu les billevesées que tu viens me chanter depuis un mois, méchant lutin?... commença-t-il.

Mais Fier-à-Bras, se retournant soudain, lui glissa entre les jambes comme une couleuvre, passa sous la table et s'enfuit en riant.

VI

— Où Fier-à-Bras continue d'être un nain d'importance. —

Dans la cuisine, on n'avait pas encore fini de dîner. La cuisine était, sans contredit, beaucoup plus gaie que la salle à manger. D'abord, il y avait le cuivre brillant des chaudrons et bassins qui reluisait allégrement à gauche de l'énorme cheminée. Ensuite, le soleil de midi jetait deux larges rayons par les fenêtres à barreaux de bois, et mettait en lumière des myriades d'atomes qui joyeusement tourbillonnaient. Sous la cendre du foyer quelques

tisons fumaient. Le soleil se glissait oblique, détachait la grande crémaillère de son fond de suie diamantée, et donnait à la spirale de fumée qui montait avec lenteur des tons de perle et d'azur.

Ferragus et Dame-Loyse, placés symétriquement aux deux coins du foyer et dormant du même sommeil dans une posture semblable, eussent révélé au plus naïf des grammairiens l'étymologie frappante et authentique du mot *chenet*.

D'autres chiens de races mêlées gagnaient leur vie sous la table, entre les jambes des convives, ou bien se disputaient un fond d'écuelle sur la terre battue et montueuse qui faisait office de plancher.

A la tête des serviteurs du Roz se plaçait un vieux couple : Mathurin et Goton, le mari et la femme. Mathurin était pour les bœufs de labour et les chevaux de trait; Goton tenait la lingerie. On les regardait comme deux époux modèles : il y avait quarante ans qu'ils s'aimaient et qu'ils se battaient avec fidélité.

Venaient ensuite Pelo le bouvier engraisseur, Mathelin le pasteur des gorets, et la petite Jouanne, qui gardait les oies à la mare.

Puis Josille le bûcheron, puis Bertrade la grosse trayeuse, puis maître Andoux le reboutoux (*rebouteur*, chirurgien villageois).

Maître Andoux soignait d'un zèle pareil les chrétiens et les bêtes.

— A tout coup [1] ! dit Josille, si c'est qu'on l'a vu, v'là qu'est drôle, ma foi jurée ! Quoique ça que tout ce qu'on dit ne sont point, ah ! dame, non ! paroles d'Évangile !...

— Boute-mâ un p'tit d'galette, Mathelin, cria Bertrade : et quant à c'qu'est d'ça qu'on l'a vu, qui qui l'a vu ?

— Qui qui l'a vu ? répéta Josille de cet air qu'on prend pour faire une réponse péremptoire et foudroyer l'incrédulité ; à tout coup, la Bertrade, ah ! dame, je ne sais point qui l'a vu... Quoique ça que l'on l'a vu, aussi vrai que t'as un petit-z-yeu et un grand-z-yeu... que ton petit ergarde à Dol, et que ton grand, mais dame ! ergarde à Plédihen !

Cette plaisanterie était du calibre voulu pour faire rire l'assistance. Bertrade, qui louchait, répliqua rondement :

— Oh ! la, la, mon Dieu donc, Josê, mon pauv' gars ! Quand c'est que j'ergardais dret devant mâ, ej' veyais toujou ta goule [2]... Et tout doucettement, pour en' point la voir, ta goule, qu'est d'travers, j' mai habituée à ergarder gauchâ : v'là qu'est sûr !

1 *A tout coup* est une rédondance bretonne, une sorte de *verumenimvero* armoricain. Un vrai bon gars de la haute Bretagne ne dit pas trois paroles sans lâcher : à tout coup, qui se prononce : *at' coup !*

2 Ta gueule, ta figure.

— Mon doux Jésus sauveur ! s'écria la vieille Goton ; v'là comme les filles parlent més'hui ! hayen ! hayen ! Que t'es t'une effrontée, la Bertrade !

— Qu'a n'a pourtant point commencé ! fit observer Mathurin, mari de la préopinante.

Goton secoua sa tête grise.

— Tu vas la soutenir, est-ce pas vrai, bonhomme ? demanda-t-elle avec menace.

— Tu m'en empêcherais-ti, la bonne femme ?

On avait vu des querelles, entamées moins vivement, aboutir à d'affreux combats entre Baucis-Goton et Philémon-Mathurin. Heureusement que le paysan breton est tenace de sa nature et ne se laisse pas distraire volontiers de l'objet qui occupe sa pensée. Personne n'avait envie de voir les deux vieux époux se livrer bataille. On voulait savoir !

Qui qui l'a vu? voilà quelle était la grande question.

Car il s'agissait d'un être étrange et terrible, de l'Homme de Fer, du comte Otto Béringhem, le tueur d'enfants, l'ogre, le mécréant, etc. Tous ces noms étaient à lui.

— Allons, allons, vieille Goton, dit Pelo le bouvier ; allons, Mathurin sans dents, la paix !

Suivant l'usage éternel, Mathurin et Goton allaient s'unir pour tomber à bras raccourcis sur le médiateur, lorsque la petite Jouanne, que sa langue

démangeait depuis une heure, remit sur le tapis la question brûlante.

— Y en a plus d'un qui l'a vu, dit-elle; sans compter Yvon, le pâtour du presbytère.

— Yvon l'a vu? s'écrièrent à la fois cinq ou six voix.

Et personne ne s'occupa plus du vieux couple batailleur.

Jouanne rougit d'orgueil et de plaisir devant l'attention excitée par elle.

— Oui! oui! répondit-elle; je ne fréquente pas Yvon, mais dame! on se rencontre par les chemins... Il a ses brebis... j'ai mes oies... Mais l'ogre! l'ogre!

— On y vient... Y a donc qu'Yvon m'a trouvée hier au carrefour de la Croix-Marion... Et comme je lui disais: « Bonjour à vous, Vonic! » j'ai vu qu'il était blanc comme un linge. « Quoi donc vous avez, Vonic? » j'ai fait... Il m'a dit, dit-il avec une voix cassée:

« — Jouanne, ma fillette, j'ai les fièvres aussi dur qu'on les a pour aller en terre.

» — Et depuis quand, mon Vonic?

» — Depuis avant-z-hier ménuit, ma fillette Jouanne, que j'ai vu le démon dans les bois de la Gouesnière... qui courait, qui courait!... avec des chiens gares [1] qui soufflaient du feu par les na-

1 Blancs et noirs.

silles... et des hommes rouges sur des chevaux noirs...

» — Oh!... j'ai fait disant : Mon Vonic, t'avais ben les fièvres d'avant ça... Et c'est les fièvres qui t'ont bouté el' mauvais rêve !

» — Non fait, non fait, qui m'a fait disant : j'étais en bon état, par ma fâ dame oui ! Que j'avais été voir ma bonne femme de mère à Saint-Méloir... Et que j'avais mangé de la cœurée de veau fricassée dans du saindoux... oh ! là ! là ! En tournant o'l'va [1] de la Gouesnière, j'ai ouï les pas des chevaux... Et tout à coup, j'ai pas tant seulement pu me détourner, qu'ils sont passés roquant la montée au galop !... »

» V'là ce qu'il m'a dit, disant. Pour un clos tout paré et semé je ne voudrais pas menter, mes amis ! Et qu'il a ajouté, faisant :

« — Ma Jouanne, le maître à tous avait une plume noire à son chaperon... et un pauvre petit enfant couché en travers sur le pommeau de sa selle !... »

Jouanne se tut.

Pendant le silence qui eut lieu, le petit éclat de

1 *O'l'va*, en dessous; *o'l'pé*, tout droit; *o'l'mont*, au-dessus. O est l'abréviation de *avec*, comme on prononce en haute Bretagne. *O'l'va*, avec le val; *o'l'pé*, avec le pays, etc.

rire sec et strident que nous avons entendu déjà derrière la haie de houx, sur la plate-forme, se fit ouïr du côté de la porte. Tout le monde tressaillit. La porte s'ouvrit brusquement, et la tête rouge du nain Fier-à-Bras se montra au ras du seuil.

Il s'élança, fit une gambade, sauta sur les genoux de dame Goton scandalisée, et de là sur la table, où il s'accroupit dans un plat vide.

— Oh ! qu'on apprend de bonnes histoires, petite Jouanne, ma mignonnette, dit-il, quand on court le guilledou la nuit avec Yvon, le pâtour du presbytère !

— Je ne cours pas le guilledou la nuit !... se récria Jouanne en colère.

Mais les rieurs étaient déjà du côté du nain. On ne songeait plus à trembler. Fier-à-Bras reprit :

— Jouanne, ma mignonnette, ne te fâche pas... et quand tu rencontreras Vonic au carrefour de la Croix-Marion, ou ailleurs, dis-lui qu'il a eu grand tort de prendre les fièvres. Ce n'est pas l'Homme de Fer qu'il a vu sous le bourg de la Gouesnière, c'est Huguet, le vieil homme d'armes de Châteauneuf, avec ses quatre archers qui allaient boire du cidre doux à Saint-Benoît des Ondes. Et Vonic a vu trouble, ma petite Jouanne, car Huguet, le pauvre bonhomme, n'a ni chaperon ni plume noire. Il porte une salade rouillée qui n'a pas été fourbie depuis le temps du duc Jean... Quant à la malheureuse créa-

ture qui était couchée en travers devant la selle, ce n'était pas un enfant, c'était un homme!

— Et qu'en sais-tu, quart de damné? dit Jouanne.

— Oh! mignonnette, te voilà bien marrie! Ce que j'en sais? Par ma foi, c'était moi qui allais aussi boire du cidre doux à Saint-Benoît des Ondes et qui étais en travers de la selle du bonhomme Huguet... J'ai vu ton Vonic, qui s'enfuyait en brayant comme un âne.

Un éclat de rire général accueillit cette conclusion. Jouanne se mit à pleurer de rage, la pauvre enfant. Fier-à-Bras triomphait. Non pas que ce fût un méchant nain; au contraire, c'était un bon nain. Mais c'était un nain.

Il sortit de son plat et fit deux ou trois tours sur la table, les mains derrière le dos, marchant à pas comptés avec beaucoup d'importance. Son caprice était de changer maintenant en frayeur la gaieté revenue, comme il avait changé naguère la frayeur en gaieté.

Il glissa un coup d'œil vers la fenêtre et vit qu'un gros nuage allait passer sur le soleil.

Fort de cette observation, il tourna le dos à la lumière, attendit un instant, et s'écria tout à coup :

— Ce soleil me gêne! je le chasse!

L'ombre se fit comme par enchantement. Le nuage était sur le soleil. Les gens du Roz se regardèrent ébahis.

Le nain, apaisé par l'obéissance du roi des astres, reprit avec bonhomie :

— A la bonne heure ! je le laisserai revenir bientôt.

Le nuage était épais et les petits carreaux de la cuisine avaient une honnête couche de poussière. Tous les objets éclairés naguère si vivement se plongeaient dans un demi-jour obscur. Le feu rougissait sous la cendre. On ne riait déjà plus.

— Si Vonic le pâtour avait vu le Maudit en personne, reprit encore le nain d'une voix sombre, ce n'est pas les fièvres qu'il aurait eues, c'est le mal dont on ne guérit point les gars et les filles... le mal d'enfer qui brûle et qui tue !

Dame Goton fit le signe de la croix. En ce moment, Mathurin, son époux, aurait pu l'appeler vieille sorcière sans qu'elle lui jetât son écuelle au visage, tant elle était réduite par la terreur !

Personne ne souffla mot.

— Il passe, de nuit, sur la grève, continua Fier-à-Bras en scandant chacune de ses paroles, tout seul... Son cheval est noir comme un charbon éteint, noir avec un triangle blanc entre les deux yeux. Il est grand. On voit sa tête au-dessus du brouillard comme la cime du mont Saint-Michel. Il est muet. Dans la forêt d'Andaine, j'ai vu les feuilles des arbres se tordre en petillant et tomber desséchées parce qu'il avait respiré !...

Vous eussiez trouvé autour de la table toutes les figures pâles, tous les yeux agrandis ou baissés. Les hommes cherchaient dans leur pochette la croix bénite de leur chapelet. Le nain poursuivait, debout au milieu de la table, les bras croisés sur sa poitrine :

— Entre Pontorson et Avranches, le sol est couvert de cabanes et de tentes. Les étrangers sont venus de tous les pays chrétiens pour honorer Mgr. saint Michel dans sa basilique.

» Chaque jour la grève ouvre et referme ses sables sur bien des cadavres.

» Car les étrangers ne savent pas les dangers des grèves.

» Mais tous les cadavres qui se cachent sous le sable ne sont pas les victimes des tangues mouvantes.

» L'Homme de Fer, le mécréant, l'ogre d'Allemagne, le comte Otto Béringhem, vient en aide aux lises et à la mer.

» On sait bien cela, les gars et les filles, mais qui oserait s'attaquer au comte Otto Béringhem, l'Homme de Fer ?

» Souvent la pauvre étrangère, qui a traversé tant de contrées pour arriver au terme du pèlerinage, s'endort sous sa tente avec son enfant à ses côtés. Quand l'aube vient, elle s'éveille. Son enfant n'est plus là, son enfant chéri !

» C'est le comte Otto qui a glissé sa main damnée sous la toile de la tente.

» Le fiancé a dit à sa fiancée : « A demain ! »

» Et les beaux rêves qu'il fait en attendant le jour !

» Le jour se lève. Où est la fiancée?

» Le comte Otto l'a trouvée belle !...

» Voici un jeune garçon qui aura quatorze ans viennent Pâques fleuries. On lui apprend le catéchisme, afin qu'il fasse sa première communion comme le fils d'un chrétien. Son père et sa mère ont épargné sur le nécessaire de chaque jour pour lui donner un beau vestaquin de toile grise, feutrée de laine, et des bottines pointues en bon cuir tanné.

» Oh ! l'enfant heureux !

» Les cloches sonnent à la paroisse. On sent les feuilles de roses et le buis coupé menu, comme un jour de Fête-Dieu! Qu'il vienne, l'enfant, avec ses habits neufs et ses cheveux blonds peignés par sa mère attendrie. Mais qu'il vienne !

» Hélas ! Seigneur ! l'enfant ne viendra pas ! Le comte Otto avait marqué d'une croix la pauvre porte de son père !... »

On eût dit que le nain s'était transfiguré au feu d'une inspiration étrange et soudaine. Son visage pâle ressortait sous ses cheveux sanglants. Ses yeux brillaient. Sa voix avait de l'harmonie. Les gens du Roz étaient sous le coup d'un charme.

— S'il marche seul, le comte Otto, la nuit, sur son cheval noir, poursuivit encore le nain en changeant de ton, ce n'est pas qu'il manque de serviteurs.

» Il a cinquante hommes d'armes mieux équipés que les gardes écossais du roi de France.

» Il a un chapelain qui est évêque.

» Il a douze chanoines pour sa chapelle, qui est une cathédrale.

» Il a douze pages et douze damoiselles plus belles que des fées.

» Il a de l'or, de l'or et des rubis, et des diamants et des perles !

» Trois sorciers : un Sarrasin, un Napolitain et un Juif cherchent pour lui, le jour et la nuit, dans les grimoires, la science de l'immortalité.

» Où dort-il ?...

» Écoutez ! quand le ciel est clair, avez-vous vu, du rivage, ces points sombres qui tachent la mer embrasée ?

» Loin, bien loin, si loin, que l'œil se fatigue à deviner ce qu'il voit.

» Ce sont des îles.

» Dans la plus grande de ces îles, le comte Otto a son palais, dont les colonnes sont d'or et de porphyre.

» C'est là qu'il verse le sang des enfants et des femmes dans des vases de jaspe et de cristal.

» C'est là !

» Pour se défendre, il a la grande mer et l'aide du démon.

» Il a ses hommes d'armes, sa lance et ses maléfices.... Et cependant il sera tué !...

» Allons ! soleil ! reviens si tu veux ! »

Fier-à-Bras avait guetté de l'œil le passage de la nuée. Le soleil, docile, inonda la vaste cuisine et fit danser la poussière dans ses rais larges et dorés.

Fier-à-Bras n'était plus un nain, c'était un géant.

Les bonnes gens du Roz avaient envie de s'agenouiller autour de lui et de baiser la poussière de ses sandales usées.

VII

— L'église et le cimetière. —

Fier-à-Bras l'Araignoire était évidemment satisfait de l'effet produit par son éloquence. Il avait grand'peine à garder sa gravité. Des gens moins complétement subjugués que les braves paysans assis dans la cuisine du Roz auraient découvert, à des symptômes infaillibles, que la nature espiègle du nain allait bientôt prendre le dessus, et que tout ce lyrisme devait finir en comédie.

Par le fait, Fier-à-Bras était en équilibre entre deux fantaisies.

La première le poussait à prolonger cette solennelle épouvante qui serrait le cœur de son auditoire. La seconde l'excitait à faire jaillir brusquement le rire du beau milieu de cette terreur.

La chose était malaisée. Mais le nain n'était point modeste.

Eût-il été nain sans cela ?

La première fantaisie cependant l'emporta. Il préféra le drame à la comédie. Seulement, il changea encore une fois de ton et abaissa un peu le vol de son Pégase.

— Mes amis, poursuivit-il en prenant cette voix de conteur sans emphase qui n'exclut point le mystère et appelle l'intérêt, l'Homme de Fer sera tué, devinez par qui? Voyons, devinez ! Personne ne répond? Je vous ai fait peur avec ce soleil? Oh! oh! je sais bien d'autres rubriques ! Mais il ne s'agit ni du soleil, ni de moi, ni des relations que nous pouvons avoir ensemble. Parlons du Maudit.

» Le comte Otto Béringhem sera tué, non point par un tribunal de hauts barons et d'archevêques, comme Gilles de Laval, baron de Raiz;

» Non point par les soldats du roi Louis de France ;

» Non point par les hommes d'armes de François de Bretagne ;

» Non point par la lance d'un chevalier ;

» Non point par la foudre de Dieu tout-puissant :

Le comte Otto Béringhem, l'Homme de Fer, périra par la main d'une femme !... »

— D'une femme ! répéta tout d'une voix l'assistance, réveillée à ce coup.

— D'une jeune fille, reprit Fier-à-Bras; et ce n'est pas moi qui le dis. Je ne suis pas sorcier, quoique vous en ayez, mes braves gens. Je ne suis pas non plus assez saint pour que Jésus ou la Vierge me révèle l'avenir... Avez-vous entendu parler d'Enguerrand le Blanc, l'ermite du mont Dol ?

— Si nous avons entendu parler du bienheureux Enguerrand ! s'écria dame Goton.

— Femme, retiens ta langue ! fit Mathurin.

— De quoi ! tu m'empêcheras peut-être de dire que c'est le bienheureux Enguerrand qui a béni mon rosaire ?

— Je dis que tu ferais mieux d'écouter.

— Et toi, tu ferais mieux de te taire.

— Patience des anges ! s'écria Mathurin sans dents en serrant les poings. J'ai envie...

— De quoi ? de quoi as-tu envie, l'homme ? riposta la bonne femme en prenant sa posture de combat.

— La Goton, prononça Fier-à-Bras d'un ton

sévère, les chapelets que bénit le saint ermite du mont Dol se changent en couleuvres dans la poche des méchantes femmes !

— Oh ! gronda Mathurin, la femme doit avoir une couleuvre sous son tablier, alors, pour sûr !

— La paix !... Le matin de la Noël dernière, le bienheureux Enguerrand était sur le pas de son ermitage avec sa vache blanche, qui s'appelle Alba. L'Homme de Fer chassait à courre dans le marais. L'ermite faisait ses oraisons devant sa croix de pierre. La chasse était au pied du mont Dol. Une belle petite chevrette grimpa la bruyère et vint se cacher derrière la vache, qui broutait à côté du saint homme. L'ermite étendit la main. Les chiens courants passèrent au loin, sans plus flairer la trace de la chevrette.

» Mais un chevalier monta tout droit à l'ermitage.

« — Je suis le comte Otto Béringhem, » dit-il ; « fais retirer ta vache, vieillard, afin que je mette » l'épieu dans le ventre de mon gibier.

» — Tans pis pour toi, si tu es le comte Otto » Béringhem, » répondit l'ermite ; « ton gibier est » à moi, puisqu'il est à l'ombre de ma croix de » pierre. Passe ton chemin, et je prierai Dieu qu'il » t'envoie des pensées de pénitence. »

» L'ogre se prit à rire.

« — Moi, cagot, » s'écria-t-il, « je prierai le diable

» qu'il t'envoie de bonnes pensées d'amusette....
» Fais retirer ta vache ! »

» Comme l'ermite ne répondait point, Otto leva l'épieu, qui s'enfonça jusqu'au manche dans les flancs d'Alba, la vache blanche. L'ermite étendit encore la main. L'épieu sortit de la blessure et tomba à terre. Il n'y avait pas une seule goutte de sang au fer. La vache blanche continuait de brouter ; la chevrette s'était couchée et soufflait.

» Le comte blasphéma et tira son épée.

» Le saint ouvrit son livre d'évangiles.

» L'épée du comte se courba au vent et se balança. Elle s'était changée en glaïeul.... »

— Oh ! la , la ! fit Josille. Ah ! mon Dieu donc !

— Ah ! dame ! ah ! dame ! s'écria Pelo ;, c'est-il possible !

Et tout le monde d'ouvrir les yeux, la bouche, les oreilles !

Voilà une histoire qui les émerveillait !

Mathurin et Goton s'étaient mutuellement oubliés, ce qui était le *nec plus ultra* de l'allégresse dans leur ménage.

— En glaïeul ! répéta le nain; et qui fut penaud ? je vous le demande ! Le comte Otto jeta son épée et voulut s'élancer sur la chevrette. Le saint étendit la main pour la troisième fois. Otto recula en chancelant, comme si sa tête eût rebondi contre un mur de granit.

» Il n'y avait pourtant rien, les gars et les filles, rien que la volonté du saint homme, qui était la volonté du Seigneur.

» Le comte Otto voulut alors lever la main sur l'ermite lui-même. Son bras retomba, inerte et paralysé, le long de sa hanche.

« — Allons! « dit-il, » tu es plus avancé que moi » dans la science magique, vieillard! je te salue » comme mon maître et je te fais hommage. » Si tu veux venir avec moi, dans mon palais » des Iles, » ajouta-t-il, « tu seras honoré, choyé, » adoré! Tu boiras les vins d'Italie, de Grèce et » d'Espagne dans des coupes d'or ciselé. De belles » jeunes filles, blanches comme la fleur des lis ou » dorées comme la topaze de Salomon qui dort au » fond de la mer Persique, dénoueront les cordons » de tes sandales... A un signe de ta main, cent » hommes d'armes se lèveront. La musique » d'Orient bercera ton sommeil. Quand tes yeux » s'ouvriront, ce sera pour admirer la danse molle » des filles de Ptolémaïs ou d'Ardée... Tu seras » mon seigneur, si tu veux !... »

» L'ermite lui répondit :

« — Va-t'en ! »

» Et, comme l'Homme de Fer insistait, énumérant les voluptés païennes de son palais des Iles, l'ermite lui dit encore :

« — Ne me tente pas, réprouvé!... »

» Le comte Otto mit un genou en terre.

« — Vieillard, » dit-il, « saint vieillard ! je confesse » ma faiblesse devant-toi.... oublie mes menaces : » exauce ma prière.... dis-moi quelles seront ma » vie et ma mort. »

» Le bienheureux Enguerrand ferma ses paupières et se recueillit, afin de demander conseil à Dieu.

» Pendant cela, l'Homme de Fer restait à genoux sur la terre mouillée.

« — Tu le veux, » répliqua le saint ; « je te dirai » ta vie et ta mort.... »

» Or, c'est ici qu'il faut écouter, mes amis, s'interrompit Fier-à-Bras l'Araignoire, ouvrez l'oreille toute grande et ne soufflez ! »

Dieu sait que les bonnes gens du Roz n'avaient pas besoin de ce stimulant nouveau. Le nain reprit :

— Voici ce que le saint Enguerrand, ermite du mont Dol, dit au comte Otto Béringhem : « Tu » t'appelles Othon, du nom de ton grand-père, » qui est aux pieds de Dieu et n'ose plus prier » pour toi ; tu es réprouvé trois fois, puisque » ton aïeul est un juste. Ta vie a été, est et » sera de blasphémer le fort, écraser le faible. » Tu es Satan sur la terre. Quand la vierge » Marie regarde Satan du haut des cieux, Satan » foudroyé retombe au plus profond de l'abîme...

» Homme de Fer! tu mourras de la main d'une
» jeune fille ! »

. . . .

C'était une pauvre petite église au clocher gris et pointu, levant son coq au-dessus des ifs du cimetière. A l'heure où le nain éblouissait les bonnes gens du Roz en leur faisant accroire qu'il commandait au soleil, la porte latérale de l'église s'ouvrit. Une femme entra.

Elle traversa la nef à pas lents et vint s'agenouiller devant l'autel.

A part cette femme, l'église était complétement déserte.

Le nuage opaque et noir qui couvrait le soleil jetait dans la nef modeste de mystérieuses obscurités. L'air humide rendait ces austères senteurs des humbles églises : parfums perdus d'encens, sueurs des dalles, haleine des vieux saints dans leurs niches poudreuses.

Reine de Kergariou resta un instant prosternée, puis elle fit le tour de l'autel et gagna le chœur.

Au milieu du chœur, il y avait deux pierres tombales. Sur la première se lisait le nom de messire Hugues de Maurever; sur la seconde le nom d'Aubry de Kergariou.

Entre les deux tombes, il y avait un coussin, affaissé par le fréquent usage.

C'est que Reine venait là tous les jours depuis cette nuit où vint le messager de deuil qui dit : « Messire Aubry est mort ! »

Mort, l'épée à la main, comme un noble homme, avec un coup de lance à travers la poitrine.

Oh ! c'est que ç'avait été un bel amour entre Aubry et Reine, enfants tous deux ; un de ces amours que le danger relève et qui grandissent devant l'idée de la mort !

Reine se souvenait ici. Une nuit, Aubry, prisonnier, était dans la cage de pierre, sous les fondements du couvent de Saint-Michel : Reine vint, malgré la mer et les sentinelles, pour lui tendre la lime qui devait couper ses chaînes, et le bout de ses doigts à baiser.

Que de souffrances, mais que d'espoirs !

Et l'enfant que Dieu leur avait donné plus tard ! autour de son berceau que de larmes douces et que de chers sourires ! Il avait les beaux yeux de Reine et les beaux cheveux d'Aubry. C'était le fils de l'amour heureux, béni, chrétien; c'était l'héritier ; c'était le trésor !

Hugues de Maurever, lui, était mort dans son lit, le crucifix sur la bouche. En mourant, il avait dit :

— Dieu sauve la Bretagne !

Et parmi les amertumes de son agonie, le voile de l'avenir s'était soulevé. Il avait pleuré d'avance

la Bretagne morte, lui, le vieux Breton, à l'heure de mourir...

Reine était agenouillée sur le coussin entre les deux tombes. Le temps s'écoulait; l'église restait déserte. Reine priait et songeait tour à tour...

Au dehors, parmi les tombes vassales du cimetière, il y avait une croix en granit noir de Fréhel.

Sur la croix on lisait :

Priez pour Simonnette le Priol, femme de Jeannin, écuyer.

Et des fleurs, et une couronne toute fraîche, pieux ouvrage de Jeannine, qui ne laissait point passer une seule matinée sans visiter le tombeau de sa mère.

Comme l'église, le cimetière avait un hôte, un seul :

Jeannin, le mari veuf de Simonnette.

Elle s'en était allée toute jeune et toute belle, la pauvre Simonnette, un soir de printemps, exhalant son dernier soupir avec les premiers parfums des fleurs de mai. Elle avait été femme dévouée et mère tendre.

Jeannin se tenait debout, sous le feuillage sombre de l'if. Sa tête était découverte; ses cheveux blonds, que le casque ne comprimait plus, enflaient leurs boucles lustrées autour de son front pur et ferme, où pas une ride ne se montrait. La beauté singulière de Jeannin n'avait rien d'efféminé; sa

chevelure, il est vrai, eût paré même un front de femme, mais le bronze de son mâle visage dessinait fièrement les grandes lignes de ses traits.

Franchise, force, vaillance, douceur, simplicité par trop naïve, peut-être, telle était l'expression de sa figure.

Lui aussi jeta un long et mélancolique regard vers le passé heureux.

Les mille bruits de la campagne venaient à lui sans troubler sa méditation. Il était immobile : une larme se balançait aux cils baissés de sa paupière.

Le soleil s'inclinait à l'horizon lorsqu'il s'éveilla de ce rêve triste et bien-aimé. Il baisa le pauvre nom de Simonnette sur la croix de granit.

A ce moment, madame Reine sortait de l'église. Elle venait de baiser le nom d'Aubry sur la pierre tombale. Elle s'avança et tendit la main au bon écuyer.

— C'était une belle et digne créature ! murmura-t-elle.

— Et qui vous aimait, noble dame, ajouta Jeannin d'une voix tremblante, du meilleur de son cœur !

Reine regarda la croix; elle retira sa main, où l'écuyer mettait respectueusement ses lèvres.

— Jeannin, dit-elle avec une émotion soudaine et sans cause, ne crois pas que je déteste ta fille...

— Oh ! noble dame ! qui pourrait penser cela ?

— Ne me juge pas, poursuivit madame Reine comme si elle ne l'eût point entendu, n'essaye pas de me juger !... Ils sont heureux, ceux qui sont là, bien heureux !

Elle montrait du doigt la terre du cimetière. Sa tête s'inclina sur sa poitrine : quand elle se redressa, l'expression de sa figure avait changé complétement.

— Écoutez, ami Jeannin, reprit-elle avec sécheresse, il faut marier Jeannine à quelque honnête homme de sa condition. Il est temps. Je le veux !

VIII

— Compère Gillot. —

Le mont Saint-Michel était comme un géant sombre au milieu des grèves inondées de lumière. Sur le rocher noir, les hautes et fortes murailles se dressaient, surmontées par les édifices du monastère, au-dessus desquels l'église s'élançait hardiment. Au-dessus de l'église, la Merveille tenait en équilibre son campanile fier, couronné par la statue d'or de l'Archange.

Les vitraux de l'église brillaient comme autant

d'étincelles au milieu de cette masse d'ombre, et la statue ailée de saint Michel s'enflammait de tous les rayons de midi.

Il y avait, au dernier étage des bâtiments qui servaient de retraite aux religieux, une petite cellule dont la fenêtre étroite s'ouvrait sur la baie. On voyait de là Cancale, la Houle, les côtes de Cherrueix, Tombelène et les îles, quand le jour était clair. Cette cellule était si haut montée, qu'elle atteignait presque la base du campanile. Un pauvre vieux moine convers l'habitait..

Un moine qui avait été soldat dans sa jeunesse, car il contait de bonnes histoires de guerre et aussi d'amour. Ses jambes de soixante ans devaient peiner grandement quand il montait les centaines de marches qui conduisaient à son réduit. Mais il était encore vert et il avait du courage. On l'appelait frère Bruno. Ses ennemis (qui n'a pas d'ennemis dans un monde si méchant?) l'avaient surnommé Bruno la Bavette.

Ce sobriquet faisait allusion au flux de paroles qui était la maladie chronique et incurable de l'excellent moine convers.

C'était à peu près l'heure où s'achevait le dîner des maîtres au manoir du Roz. Frère Bruno était seul dans sa cellule, ce qui ne l'empêchait point de causer très-activement.

— Oui, oui, oui, bien! disait-il en arrangeant les

draps de sa dure couchette; oui, oui, oui... oui, oui... oui! C'est moi qui me trompais, j'en conviens; c'est tout ce que peut faire un homme!... Et en voilà assez, n'est-ce pas? Puisque j'avoue que je me suis trompé, c'est fini! *Errare humanum,* comme dit le prieur; *perseverare autem diabolicum!...* Quoiqu'on se trompe souvent de bonne foi! Et alors... mais voilà! Je croyais que c'était en l'an vingt-huit, et je me rappelle bien à présent que c'était avant ma querelle avec Benoît de Gévezé, qui me donna un coup de cisaille à couper les haies, pour ce que j'avais crié à sa ménagère en sortant du salut des Rogations : « Dieu vous garde! ma jolie Catiche!... » Et ça me fait souvenir de son frère... le frère de Catiche, qui était pour lors le beau-frère de Benoît et qui s'appelait... qui s'appelait...

— Bernard, quoi donc, mon vieux!

— Non, mon fils, ce n'était pas Bernard...

— Mais si...

— Que nenni! que nenni! Je n'ai pas la berlue!

— Est-il entêté, ce vieux baudet!

— Bon! le voilà parti! Il se met en colère pour rien! on discute et on ne se fâche pas! C'est ma manière à moi... si tu veux te fâcher, je n'en suis plus!

L'interlocuteur à qui frère Bruno avait avoué loyalement qu'il se trompait était frère Bruno la

Bavette. L'homme à qui frère Bruno reprochait avec modération ses emportements était pareillement frère Bruno.

Le bonhomme était arrivé à cette suprême perfection de la science bavarde, qui se passe de réplique ou plutôt qui se la donne. Narcisse s'aimait dans le miroir des fontaines. Le bavard, parvenu au *summum* de son art, n'a même pas besoin d'un écho pour prolonger son ingénieuse et solitaire causerie.

Il cause, il discute, il prouve, il réfute. On a vu des bavards, dédaignant le duo monotone, se lancer dans le trio et aborder même les difficultés de la partie carrée. Entre tous les mortels, ces bavards sont heureux!

La chaleur que frère Bruno mettait dans sa discussion avec lui-même l'empêcha d'entendre un bruit provenant de la marche d'un homme qui s'avançait avec précaution dans le corridor. Cet homme n'était ni un moine ni un habitué du couvent, car il semblait aller un peu à l'aventure.

Ce pouvait être un des nombreux pèlerins qui affluaient au mont depuis quelques années. Ce pouvait être aussi un vassal de la suite du roi de France.

En admettant cette dernière hypothèse, le costume de notre homme ne faisait, en vérité, point

d'honneur à la magnificence du plus puissant monarque de ce siècle. Il portait des chausses étroites en futaine grise qui accusaient un long usage et se pelaient aux jointures de ses jambes maigres. Son surcot de drap brun affectait, au contraire, une certaine ampleur. Sa coiffure était un bonnet à bateau, dont les bords repliés carrément formaient cette visière tombante qui caractérise encore de nos jours les devantières des pêcheurs montois.

Sur sa poitrine, entre les plis de son surcot, on apercevait les deux bouts d'une chaîne de fer qui devait soutenir un objet caché dans son sein.

Ce personnage avait dans son allure quelque chose de véritablement étrange et mystérieux.

Quinze ou vingt cellules donnaient sur le corridor. Notre homme au surcot brun marcha de porte en porte, lisant les noms de religion écrits sur chacune d'elles.

« Frère Pacôme... frère André... frère Hilaire, » etc.

Il passait ; ce n'était ni à frère Pacôme, ni à frère André, ni à frère Hilaire qu'il voulait présentement parler.

Enfin, il lut sur une des dernières portes : « Frère Bruno. »

Il s'arrêta, et sa main sortit des larges manches de son surcot pour tirer la petite corde qui pen-

dait au dehors et qui communiquait avec la targette intérieure. Mais sa main hésita au moment d'ouvrir, et il se prit à écouter.

— Allons! grommela-t-il, voilà je ne sais combien de centaines de marches roides montées en pure perte... le bonhomme n'était pas seul!

— Non, disait-on dans la cellule: non, moi, je ne comprends pas ça! Entre amis, pourquoi se disputer?

— Mais qui songe à disputer avec toi, mon cher ami?

— Toi! c'est clair!

— Pas du tout! c'est toi! Ton caractère est insupportable!

— Ah çà! se dit notre homme au surcot brun, qui avait déjà fait deux ou trois pas pour se retirer; c'est toujours la même voix!

Il revint et mit son œil au trou de la ficelle. Quand il se redressa, son visage bilieux et jaune, où brillait une remarquable intelligence, était éclairé par un rire silencieux. Il tira la ficelle sans plus hésiter et entra dans la cellule.

— Oh! oh! s'écria frère Bruno en interrompant brusquement la dispute commencée; bonjour, l'homme! Vous auriez pu frapper avant d'entrer.

— Mon digne frère... commença l'étranger.

— Bon! bon! l'ami! vous paraissez avoir la

langue assez bien pendue. Mais je n'aime pas beaucoup les bavards...

— C'est ce qu'on dit, mon frère.

— Pour ça, je suis bien connu! Donc, réglez-vous là-dessus, je vous prie. Soyez bref, concis et précis.

— Je tâcherai, mon frère.

— Comment vous appelez-vous? qui êtes-vous? que voulez-vous?

— Mon frère, répondit doucement l'étranger, que ce ton important du moine servant ne semblait offenser en aucune manière, je m'appelle Gillot, du nom de mon père, taillandier de fer à Tours en Touraine, et Pierre sur les fonts du saint baptême... Je suis valet de maître Olivier le Dain, barbier juré du roi... Et je viens de la part dudit maître Olivier pour vous demander des renseignements...

— Maître Olivier le Dain et maître Tristan l'Ermite! murmura le moine : le rasoir et la corde! Et pourquoi maître le Dain n'est-il pas venu lui-même?

— Le service de Sa Majesté...

— Bien! bien! l'homme! Vous devriez dire à votre honoré maître de vous faire un peu le poil, car vous l'avez long et rude.

Pierre Gillot eut un humble et honnête sourire.

— Mon cher frère Bruno, dit-il, vous êtes d'un caractère joyeux et tout aimable. C'est le prieur claustral qui vous a indiqué à mon maître, lui disant que vous connaissiez par le menu toutes les familles des pays dolois, dinannais et malouin, sachant les chroniques...

— Ah! la langue! la langue que vous avez, notre ami! s'écria Bruno; mes oreilles en tintent! Quant à savoir de bonnes aventures, oui! oui! Et des chroniques, passablement! Pourquoi? Parce que j'ai porté l'épée avant d'égrener le rosaire...

— Vraiment? interrompit Pierre Gillot.

— Pour Dieu! laissez-moi souffler un pauvre mot! Vous me rappelez, pour la figure que vous avez citron et pour la voix que vous avez doucette, le pauvre Alary de Tréguier, qui fut écartelé en l'an trente-six pour le vol d'un ciboire à la chapelle de Saint-Gabin...

Pierre Gillot se signa précipitamment.

— Le vol d'un ciboire, mon frère! s'écria-t-il avec horreur.

— Oh! fit Bruno mécontent; croyez-vous être meilleur chrétien que moi, l'homme? Cela me fait, ma foi, souvenir...

Pierre Gillot lui prit la main d'une façon tout insinuante.

— Souffrez que je m'acquitte de mon message, dit-il; je ne suis qu'un pauvre serviteur, et, si je

tardais à revenir, on me gronderait. Parmi les familles de la frontière bretonne, j'entends les familles nobles, mon maître voudrait en trouver une qui fût en situation de tenter un coup hardi pour acquérir une fortune nouvelle ou pour reconquérir une fortune perdue...

— Oui-da!... Et c'est maître Olivier qui tient cette fortune-là dans sa main ?

— Maître Olivier... ou le roi de France.

— Oui-da ! répéta frère Bruno ; eh bien, Pierre Gillot, mon ami, toutes les familles bretonnes, de même que toutes les familles des autres pays, aiment assez à faire fortune quand elles sont pauvres. Quand elles sont riches, elles ne répugnent pas beaucoup à augmenter leurs domaines. C'est donc une question de hardiesse...

— Précisément.

— Ou d'honneur ! acheva le moine convers, qui regarda son interlocuteur en face.

Celui-ci baissa les yeux.

— Et peut-on savoir, mon ami Pierre Gillot, de Tours en Touraine, reprit Bruno, à quoi maître Olivier le Dain compte employer la susdite hardiesse?

— A une œuvre loyale, mon frère, qui rapprochera le roi de France et le duc de Bretagne.

— Ah! que tu parles bien pour un valet de barbier, mon ami Gillot ; que tu parles

bien ! Alors, c'est une famille honorable qu'il te faut ?

— Très-honorable.

— Et dont le chef soit un peu prêt à tout ? Car c'est un homme que tu demandes ?

— C'est un homme.

— Un chevalier ?

— S'il se peut... En tout cas, un gentilhomme qui ait ses entrées auprès du duc François.

— Ah ! que je vois bien ton affaire, mon Gillot. Un trop grand seigneur ne te vaudrait rien ?

— C'est vrai.

— Tais-toi, mon homme ! ta langue te perdra ! Un trop grand seigneur ne se risquerait pas assez, n'est-ce pas ? Mais un simple chevalier, brave comme un lion, ambitieux comme on l'est quand on a un fils de dix-huit ans qu'on voudrait mettre sur un trône, tant on l'adore follement, cet enfant-là !... Un chevalier connu personnellement du duc François... chéri de ses pairs, idolâtré par ses vassaux...

— Où est-il ce gentilhomme ? demanda Gillot vivement.

— Où il est, mon compère Gillot, de Tours en Touraine ? dit Bruno avec un rire sec. Il est là où nous irons tous, sur la semaine ou bien le dimanche, comme disait le greffier Rocher, qui était en même temps marguillier de l'église de Fou-

gères... Il est dans le *berlinguen* [1], là-bas, en la paroisse du Roz, qui était de son domaine.

Pierre Gillot avait froncé légèrement le sourcil.

— Ah! mais, s'écria le moine, voilà un chevalier, ce messire Aubry de Kergariou! Le petit Jeannin, du bourg des Quatre-Salines, que j'appelais autrefois Peau-de-Mouton (à cause qu'il en portait une trouée en guise de surcot, mon compère) et qui est aujourd'hui un homme d'armes aussi vert que Dunois ou Poton, je parle du temps passé, le petit Jeannin m'a conté la mort de messire Aubry... Ah! mon compère Gillot, de Tours en Touraine, sa mort fut celle d'un héros et d'un saint! Ce fut devant Montlhéry, cette nuit où le roi Louis abandonna son camp et son armée pour faire une promenade en Normandie...

Pierre Gillot se détourna et fit mine de regarder la mer par la petite croisée de la cellule.

— Messire Aubry, continua Bruno, avait été séparé de ses bonnes lances. Il était entouré par les Français, qui ne donnaient guère merci, vous le savez bien; messire Aubry était seul avec maître Loys, son grand lévrier noir, qui ne le quittait jamais et qui était déjà vieux... Il a laissé une chienne, Dame-Loyse, qui est au logis là-bas...

1 *Berlinguen*, nom familier du cimetière dans la haute Bretagne.

Donc, la lance de messire Aubry se brisa, son épée se rompit, sa hache d'armes tomba en morceaux avant qu'il eût une seule blessure. Mais, quand sa main fut désarmée, on le perça tout à loisir. Le petit Jeannin courait les champs à la recherche de son maître; il le trouva couché au milieu d'une demi-douzaine de Français morts. Maître Loys, éventré, baignait dans son sang et ne respirait plus... Messire Aubry leva la tête et dit :

« — Ma vie à mon seigneur le duc, mon âme à
» Dieu, ma dernière pensée à madame Reine et à
» mon cher enfant! »

— Ah! ah! fit Pierre Gillot, qui écoutait avec résignation, il y a un enfant?

— Un beau jeune gentilhomme.

— Quel âge a-t-il?

— Attendez, mon compère...

Frère Bruno se mit à compter sur ses doigts.

— C'était en l'an cinquante, murmura-t-il; cinquante, je dis bien; le vieux seigneur Hue de Maurever avait ajourné le duc François Ier à comparaître dans quarante jours devant le tribunal de Dieu pour répondre du meurtre de son frère, monsieur Gilles de Bretagne. Le duc François avait mis à prix la tête de monsieur Hue. Le coquin de Méloir était amoureux de Reine, fille du vieux chevalier; il se mit aux trousses du père pour avoir la fille. Comment trouvez-vous cela ? Les

soudards de Méloir incendièrent le village de Saint-Jean, et les vassaux de Maurever, quittant leurs maisons brûlées, vinrent se réfugier au rocher de Tombelène avec leur maître... Ah! ah! j'y étais aussi, car je m'étais échappé du couvent pour aller me battre!... De quoi, mon compère Gillot, de Tours en Touraine, j'ai dû faire amplement pénitence... Saint Michel archange! nous élevâmes un rempart en une nuit. C'est là que je vis bien que Jeannin, le petit coquetier, deviendrait un fier homme d'armes; je lui disais : « Peau-de-Mouton, mon ami... » Mais, s'il fallait répéter tout ce que je lui dis cette nuit-là, nous resterions ici jusqu'à demain matines... Il y eut de bons coups. Le chevalier Méloir mourut ensablé dans les lises, parce que Peau-de-Mouton, qui avait les cheveux blonds comme une fillette, s'était déguisé en fée des grèves pour tromper sa poursuite... Mon compère, entendîtes-vous parler quelquefois de la fée des grèves?

— Non, jamais, répondit Pierre Gillot sans défiance.

— Eh bien, reprit frère Bruno la Bavette, je vais vous conter par le menu dix ou douze bonnes aventures qui vont nous mener tout doucement jusqu'à l'heure du souper... Asseyez-vous là, mon compère.

— Mon bon frère, répliqua Gillot, je veux bien

m'asseoir, car je me plais singulièrement en votre compagnie... mais j'écouterai une autre fois vos aventures... aujourd'hui occupons-nous des ordres de mon maître.

— A votre volonté, mon ami; Dieu merci, je n'aime pas beaucoup raconter des histoires... L'enfant (pour en revenir), qui s'appelle Aubry, comme son père, peut avoir dix-sept ans et demi.

— C'est trop jeune.

— Il s'agit donc d'une bien importante besogne?

— Une affaire d'État.

— Aïe! mon compère! s'écria le moine; une affaire d'État menée par le Dain le barbier! ça doit être noir comme un sac à charbon! Je ne suis pas encore descendu plus bas que l'église depuis l'arrivée du roi de France au monastère, car mes pauvres jambes n'en veulent plus... mais j'ai ouï dire que cet Olivier le Dain était l'âme damnée de son maître.

— Si vous connaissez le roi, mon bon frère... commença Pierre Gillot.

— Je le connais de renommée, mon compère.

— Écoutez, interrompit Gillot; le prieur m'a affirmé que vous étiez un homme de grand sens et de bon conseil...

— C'est donc pour me tenir en humilité chrétienne que le prieur me dit toujours à moi que je suis un vieux fou?

— Le temps me presse et mon maître m'attend... avec vous je ne veux pas aller par quatre chemins; je suis venu parce que je sais que vous avez d'anciennes relations d'amitié avec ce Jeannin dont vous avez prononcé le nom...

— Jeannin des Quatre-Salines?

— Jeannin l'homme d'armes, qui sera chevalier demain, si vous voulez.

— Merci Dieu! s'écria le moine, si je le veux! Jeannin est la meilleure lance du monde entier, mon compère!... et son cœur vaut dix fois mieux que sa lance!... mais...

Il s'arrêta et regarda pour la seconde fois en face son mystérieux visiteur.

— Mais depuis quand, acheva-t-il, les valets de barbier, mon compère Gillot, de Tours en Touraine, peuvent-ils conférer le noble ordre de chevalerie?

IX

— Charles et Anne. —

C'est uniquement parce que Pierre Gillot, de Tours en Touraine, était valet de barbier que nous avons mis une sorte de négligence à peindre sa personne. Pourquoi faire un portrait en pied d'un si pauvre hère quand les pages de ce livre fourmillent de noms nobles? quand nous aurons sans doute à nous occuper de son illustre maître, Olivier le Dain, et même du maître d'Olivier le Dain, Louis de France?

Il est bien vrai que l'art ne tient pas compte des

grades. Callot, mis en face d'une armée, néglige le général pour dessiner l'humble goujat, dont les loques se drapent mieux sous le crayon.

Charlet, l'Apelles de notre Olympe soldatesque, ne quitte le caporal que pour la cantinière, et la cantinière que pour le conscrit.

Nonobstant ces exemples, nous sommes bien résolus à ne point vous dire combien de rides Pierre Gillot avait sous l'œil droit quand son sourire félin et un peu sournois éclairait son bilieux visage. Nous vous tairons cette circonstance qu'il croisait volontiers ses jambes l'une sur l'autre, alors qu'il était assis. Nous ne vous apprendrons même pas que, devançant les âges, il tournait ses pouces bellement comme nos oncles poudrés, amis de l'Encyclopédie et guillotinés par elle.

Et pourtant Pierre Gillot était un singulier camarade, allez! Mais nous aurons à vous reparler de lui.

A cette question du bon frère convers : « Depuis quand les valets de barbier confèrent-ils le noble ordre de chevalerie? » Pierre Gillot baissa les yeux et frotta du revers de sa manche une tache qu'il avait à ses chausses.

Avez-vous vu les chats lisser leurs poils quand va tomber la pluie?

Frère Bruno le regardait en homme qui vient de frapper un grand coup.

— Eh! eh! mon digne frère, murmura Gillot tout doucement, vous devez être un peu clerc, puisque vous portez le froc depuis longtemps. Voici une anecdote que vous avez pu lire dans l'historien Trogue Pompée, abrégé par Justin : Philippe, roi de Macédoine, père d'Alexandre le Grand, avait un ministre qui avait une maîtresse, qui avait un cousin, qui avait un joueur de flûte, qui avait un chien... Le chien devait avoir un philosophe, mais l'histoire garde le silence à cet égard... Un Illyrien qui s'appelait Philopator ou Philométor, suivant qu'il avait empoisonné son père ou sa mère, eut fantaisie de gouverner une ville de Cappadoce... A qui pensez-vous qu'il s'adressa ?

— Au roi? répondit frère Bruno.

— Non pas.

— Au ministre ?

— Du tout.

— A la maîtresse ?

— Point.

— Au cousin alors ?

— Eh non !

— J'entends... il alla au joueur de flûte.

— Vous n'y êtes pas, mon frère ! il détacha un grain d'or de son bandeau et en acheta une pleine corbeille de viande qu'il offrit avec respect au chien du joueur de flûte. Le joueur de flûte aimait son

chien, le cousin aimait le joueur de flûte, la maîtresse aimait le cousin, le ministre aimait la maîtresse, le roi détestait le ministre : l'Illyrien eut son gouvernement.

— Ah ! par exemple ! s'écria le frère Bruno, voilà une bonne aventure! Voulez-vous me la redire pour que je puisse la conter couramment ?

Pierre Gillot répéta son anecdote avec une parfaite obligeance.

— Et la date ? demanda le moine; car j'aime à dire : C'était en l'an...

— C'était en l'an 340 avant Jésus-Christ, mon frère.

— En l'an 340 avant Notre-Seigneur, grommela Bruno, qui faisait son travail mnémotechnique, Philopator d'Illyrie, qui achète de la viande au chien du joueur de flûte du cousin de la maîtresse du ministre de Philippe de Macédoine, père d'Alexandre le Grand... Allons! mon compère, ajouta-t-il tout haut, vous êtes un bonhomme de gaie conversation, et je suis bien aise de vous avoir vu... Comme cela, vous avez besoin de mon ami Jeannin?

— Pas moi, mais bien mon maître.

— Alors, que signifie l'histoire du chien ?

— Pasques-Dieu ! murmura Pierre Gillot, voici un vieux retors!... L'histoire du chien, mon frère,

vient comme il faut, en ce sens que Jeannin aura affaire à moi....

— Et que lui direz-vous ?

— Mon frère, il y a de riches et nobles héritières à la cour de France ; ce Jeannin est-il marié ?

— Il est veuf.

— Sans enfants ?

— Il a une fille belle comme les amours.

— A la cour du roi de France, mon frère, il y a de nobles et riches jouvenceaux.

— J'entends bien, mon compère... mais ce que je veux savoir...

— C'est le secret d'État, n'est-ce pas ?

— Juste.

Pierre Gillot rapprocha son siége. Il eût fallu être plus expert que le frère Bruno pour découvrir le travail soudain et rapide qui se faisait dans la tête de cet homme. Son visage ne changeait point. Sa parole restait douce et tranquille.

— Aimez-vous les Anglais ? demanda-t-il en fixant sur le moine ses regards subitement relevés.

Le moine crut le voir pour la première fois.

— A peu près comme le chaud mal, mon compère.

— Eh bien, ce qu'on veut faire a trait aux Anglais.

— Voyons un peu cela !

— C'est une négociation prise *ab ovo*... et qui se rapporte encore pour un peu à l'anecdote de Trogue

Pompée... Car enfin on pourrait aller tout droit à M. Tanneguy du Chastel, sinon au duc de Bretagne... Mais on a le temps, tout le temps, puisque madame la reine n'est encore enceinte que de trois mois...

— La reine de France? interrompit Bruno, qui ouvrit de grands yeux.

— Oui, mon bon frère, la reine de France, et cette fois, maître Coïctier, le médecin du roi, a dit que madame Anne de Beaujeu aurait un petit frère... un dauphin, par Notre-Dame du Plessis!... Et maître Coictier n'a jamais fait erreur en sa vie!

— Ça me rappelle, dit Bruno en riant, l'aventure de Michel Savon, le vétérinaire de Rohan. Il devinait, rien qu'à peser un œuf frais, s'il y avait dedans un cochet ou une poule. Michel Savon est mort en l'an quarante-deux, au lieu de la Grand'Lande, sous Miniac-Morvan. Sa veuve est borgne d'un œil, et sa fille aînée a épousé le messager du vieux bourg de Miniac, qui avait trois enfants de sa première, Yvonne le Seiche, de Janzé, d'où viennent les poulardes... Ce fut Joson Pillioux, le premier de cette Yvonne-là, qui mit le feu au clocher de Bécherel en revenant ivre de la noce de son frère, Hervé Pillioux, corroyeur de son état, maintenant trépassé... Mais dites-moi vos secrets d'État, mon compère Gillot, de Tours en Touraine : vous voyez bien que je ne suis pas bavard! On me hacherait menu comme

chair à pâté avant de m'en arracher une parole !

Pendant que Bruno parlait, l'homme au surcot brun souriait d'un air bien honnête, ce qui ne l'empêchait point de réfléchir.

— Vous devez être discret comme un saint de bois, mon bon frère, dit-il, cela se voit de reste ! Et je n'hésite pas un seul instant à vous confier les destinées de la France.

Frère Bruno se redressa et prit l'attitude qui convient à un homme dont les oreilles vont entendre un oracle.

— Entre la Bretagne et l'Anglais, reprit Pierre Gillot, Dieu a mis la grande mer ; entre la France et la Bretagne, Dieu n'a mis qu'un ruisseau : qui oserait prétendre que Dieu fait les choses à l'aveugle ou à la légère ? La Bretagne est à la France comme le fleuve est à l'Océan, comme le bras est au corps. Cela doit être ; cela sera !...

— Mon compère, interrompit Bruno, vous m'avez ouï parler tout à l'heure de M. Hue de Maurever, seigneur du Roz, de l'Aumône et de Saint-Jean des Grèves ?

— Celui qui ajourna le duc François Ier au tribunal céleste ?

— Précisément... Si j'en reviens à lui, c'est que Jeannin, mon ami, était son serviteur, et que M. Hue songeait bien souvent à ce que vous dites...

— Il était de mon sentiment? demanda Gillot avec vivacité.

— Comme le patient est de l'avis du bourreau qui lui crie: « Il faut mourir! » Non, non, mon compère! Celui-là était un Breton du vieux sang! Mais ce que vous désirez, il le redoutait, et cela me frappe. Vous plaît-il que je vous récite la manière de prophétie que M. Hue nous fit à son lit de mort?

— Cela me plaît! répondit Gillot sans hésiter.

Frère Bruno n'était point habitué à pareil empressement. Il se sentait véritablement grandir devant cet homme qui lui confiait des secrets d'État et qui ne demandait pas mieux que de l'écouter.

— C'était au manoir du Roz, reprit-il, là-bas, de l'autre côté de la mare Saint-Coulman. Je me trouvais là pour une visite d'amitié que je faisais à la pauvre Simonnette le Priol, la défunte femme de Jeannin. M. Hue tremblait son agonie depuis le matin. Quand le soir tomba, il dit au prêtre :

« — Appelez mon fils Aubry, ma fille Reine et le » petit Aubry leur enfant; appelez M. mon cousin » Morin de Maurever, seigneur du Quesnoy; appelez » Berthe, sa fille; appelez Jeannin le brave homme... » et tous, et toutes, car je vais rendre mon âme à » Dieu, mon créateur. »

» Ils vinrent tous. Et ils étaient beaucoup qui pleuraient, parce que Maurever avait vécu en gentilhomme et en chrétien : doux aux faibles, dur aux

forts. Messire Aubry et madame Reine lui donnèrent la main. Il me semble encore entendre la voix du fier vieillard lorsqu'il se leva sur son séant pour la dernière fois.

« — Mes amis, » dit-il, « mes serviteurs et mes » enfants, voici l'heure de ma mort. Je vais prier » pour vous dans un meilleur monde. Ne me » regrettez pas. J'ai trop vécu.

» Aubry Ier, mon gendre et mon ami, tu me » suivras de près; Reine, ma fille, garde tes larmes: » tu souffriras cruellement et longtemps sur cette » terre.

» Aubry II, mon petit-fils, tu verras la Bretagne » mourir.... »

Pierre Gillot tressaillit comme on fait à un choc violent.

— Si vous voulez, mon compère, s'interrompit Bruno, je n'en dirai pas davantage.

— Si fait, mon frère, si fait! mes nerfs ont cinquante ans bientôt. Ils ne me demandent plus licence pour tressauter ou tirailler mes membres...

— Vrai Dieu, compère, moi, j'ai vingt années de plus que vous. Mes nerfs ne se tiennent que trop en repos !... Mais je continue, puisque c'est votre bon plaisir. M. Hue dit donc ceci :

» — Aubry, mon petit-fils, tu verras la Bretagne mourir ! »

» Il fit un silence, pendant quoi on n'entendit que

le bruit des sanglots contenus. Il regardait le ciel de son lit, où deux lévriers brodés soutenaient l'écusson de Bretagne. Ses yeux éteints revivaient et s'inspiraient.

» — Honte à nous! reprit-il enfin d'une voix
» changée; malheur à nos enfants!

» Honte à nous, qui avons péché contre Dieu !
» Malheur à nos enfants, qui subiront le joug étran-
» ger et qui perdront le nom de leur pays !

» Écoutez ! Nos pères sont venus de Galles et de
» Cornouailles. Mais ce sont des Saxons et des
» Normands qui sont maintenant aux pays de
» Cornouailles et de Galles.

» Ne vous faites pas Anglais!

» Le Français vient. Bretons! ô vieux fils de
» Murdoch! où sont vos lances ?

» Ne vous faites pas Français !

» Mettez plutôt votre sang dans la rivière de
» Couesnon, qui s'élargira comme une mer !

» Écoutez! voici les lances de Bretagne; voici les
» épées de Léon et les épées de Tréguier! voici
» les chevaliers de Kerne! voici les hommes d'armes
» de Quimper! Nantes! Rennes! Vannes! Saint-
» Malo! Dinan! Dol et Pontivy! bonnes villes,
» soldats vaillants! Fougères, Vitré, Morlaix, Lan-
» nion, Guingamp, Redon, Montfort, Lamballe,
» Moncontour, Hennebon ! La France a-t-elle plus
» de cités que nous, et de plus fortes? car j'oublie

» Châteaulin, Combourg, Loudéac, Saint-Pol,
» Brest, le grand port de mer; Pontorson, Quim-
» perlé, Châteaubriant, Ploërmel et Guérande! C'est
» un ancien royaume que notre Bretagne! Com-
» battez et mourez; ne vous faites pas Français!

» Mes parents, mes enfants, mes vassaux, je suis
» content de mourir, puisque ceux qui vivront
» vivront déshonorés.

» Écoutez! Les années ont passé. La France a
« reculé devant le jeu de l'épée. Louis XI est mort,
« mais son esprit cauteleux survit... »

» Eh bien, mon compère! s'interrompit Bruno, qu'avez vous donc? »

Les dents de Pierre Gillot claquaient et il était tout blême.

— Allez toujours! dit-il.

Et il ajouta tout bas :

— Les rois sont mortels, je le sais bien!

— C'est vous qui le voulez, reprit Bruno remarquant son trouble avec étonnement; je continue. Il disait donc tout cela, le vieux seigneur à l'agonie. Il disait... Mais vous m'avez coupé le fil de mon inspiration et je ne sais plus comment le renouer. En un mot comme en mille, M. Hue nous annonça très-clairement qu'après le décès de Louis XI, il y aurait du nouveau; que la Bretagne ne serait point conquise par le fer, mais bien escamotée, qu'un mariage se ferait....

— Un mariage ! répéta Pierre Gillot, dont l'émotion était extraordinaire ; et, par hasard, a-t-il dit le nom des fiancés ?

— Oui bien, il les a dits, répliqua Bruno.

Pierre Gillot tira un petit parchemin de la poche de son surcot.

— Mon bon frère, prononça-t-il d'une voix tremblante, une sainte recluse des bords de la Loire a fait une pareille prédiction,... et les noms qu'elle a dits sont sur ce parchemin bénit. Répétez ceux que prononça M. Hue : nous verrons si ce sont les mêmes.

— Charles et Anne, dit frère Bruno.

Pierre Gillot ouvrit le parchemin et lut :

« Charles et Anne ! »

X

— Comme quoi frère Bruno trouva des noms macédoniens pour le chien du joueur de flûte et différents personnages. —

Le frère Bruno resta un instant bouche béante, considérant le parchemin de Pierre Gillot avec de grands yeux ébahis.

— Ah ! ah ! dit-il enfin, voilà ce que j'appelle une bonne aventure !... Mais, mon compère Gillot, que parlez-vous de madame la reine qui est enceinte ? Il nous faut un Charles et une Anne : vous avez déjà madame Anne de Beaujeu ; c'est à la Bretagne de nous fournir un Charles. Et, par mon salut, Gillot, madame

Marguerite de Foix, femme du duc François, est enceinte aussi ; c'est elle qui fournira le Charles !

— Non pas ! s'écria l'homme au surcot brun avec vivacité ; mon maître ou, pour parler mieux, le maître de mon maître, tient à donner le mâle !

— Eh bien, mon compère, reprit Bruno, j'ai fait plus d'un mariage en ma vie : d'abord, celui de Guino Martelusson, du bourg de la Houle, avec Nielle Baroux, ma nièce, à la mode de Bêtons (qui est dans l'évêché de Rennes, derrière Saint-Grégoire) ; et ce fut une belle noce, assurément, oui ! A telles enseignes que le sire de la Motte, de Vauvert et de Broons, donna dix anges d'or à Nielle pour parer sa maison. C'était ce sire de Broons qui allait en guerre avec une épée de douze pieds, comme Thibaut de Champagne, et qui disait à sa femme, laquelle était une Querhoënt de basse Bretagne : « Madame ma mie.... »

Mais Gillot ne voulait pas savoir ce que le sire de la Motte, de Vauvert et de Broons disait à sa femme, qui était une Querhoënt de basse Bretagne. Il interrompit le frère Bruno d'un air bien honnête :

— C'est surprenant, dit-il, quel plaisir j'éprouve à vous entendre discourir !

— Alors donc, mon compère, laissez-moi poursuivre...

— Je le voudrais, mais je ne suis qu'un pauvre homme, gagé pour obéir... mon maître est sévère.

— Revenons à notre mariage, j'y consens. Dans trois ou quatre mois, Charles de France et Anne de Bretagne naîtront. La première chose à faire, si j'ose vous donner un conseil, c'est de les baptiser. Après quoi on les mettra en nourrice. Au bout d'un an et un jour, on les sèvrera. Madame Anne de Bretagne dira papa en langue gaélique, et Mgr le dauphin de France criera mammammammam ! Ce sera le bon moment pour les accordailles !

— Excellent frère Bruno ! fit l'homme au surcot brun en lui prenant les deux mains et d'un accent pénétré, je n'ouïs jamais âme qui vive plaisanter aussi agréablement que vous ! Et l'on peut dire que les fondements de cette grande affaire d'État auront été jetés avec beaucoup de gaieté.

— Et de légèreté, mon compère ! A six cents pieds au-dessus du sol ! C'est la hauteur de ma cellule.

— De plus en plus ingénieux et spirituel !

— Eh ! eh ! quand on s'y met, voyez-vous !... Cela me fait souvenir d'un bon mot qui m'échappa en l'année de la mort du feu roi, l'avant-veille de la Chandeleur. Donduraine, le tailleur de Villedieu, me disait...

— Écoutez, interrompit gravement Pierre Gillot, je passerais là deux semaines à vous admirer ! Je me connais ! Et je serais châtié, voyez-vous. Je fais donc effort sur moi-même, et je me prive du reste. Voulez-vous m'accréditer, comme votre

ami et compagnon, auprès de l'homme d'armes Jeannin?

Frère Bruno hésita un instant.

— Après tout, pensa-t-il tout haut (car penser tout bas, c'est perdre une bonne occasion de jouer de la langue), il ne peut en arriver de mal à mon ami Jeannin. Et d'ici que M. le dauphin futur et madame Anne de Bretagne, sa femme, qui est à naître, arrivent à l'âge de raison, il coulera bien de l'eau dans la Sée... Je veux bien, mon compère.

— Et que demandez-vous pour prix de ce service?

— Je demande que, si faire se peut, on mette ma cellule au rez-de-chaussée. En bas, on trouve plus de monde à qui parler, et, quoique je sois naturellement taciturne...

— Vous aurez une cellule au rez-de-chaussée.

— Oui-da ! c'est pourtant plus difficile que de créer un chevalier : elles sont toutes prises.

— Maître Olivier le Dain y pourvoira, je vous le promets.

— Voilà donc qui est bien... Maintenant, regardez-moi bien en face, mon compère Gillot, de Tours en Touraine. Ce que je vais vous dire est pour votre salut. Allez vers mon ami Jeannin, puisque c'est votre envie, mais souvenez-vous de ne lui rien demander qui soit contre le devoir d'un chrétien ou l'honneur d'un Breton, car il vous casserait les deux bras, les deux jambes et la tête. Tenez, je

vous prête mon rosaire. Il le connaît bien, par mon saint patron! Vous le lui montrerez, et vous lui direz : « Je viens de la part du vieux Bruno, qui conte de si bonnes aventures! »

— Je n'y manquerai pas, répliqua Gillot en recevant le rosaire à grains d'ébène ; grand merci, mon cher frère, et au revoir!

— Au revoir!

Gillot se dirigea vers la porte et sortit.

— Holà! s'écria Bruno en le rappelant; revenez donc çà un petit peu, mon compère! j'ai oublié la date de l'histoire du chien du joueur de flûte du cousin de la maîtresse du ministre du roi Philippe de Macédoine...

— 340 avant Jésus-Christ, mon frère.

— Bien, bien! cela suffit; un 3, un 4 et un 0... merci!

Gillot descendit les premières marches de l'escalier.

— Dites donc! lui cria frère Bruno, ce Trogue Pompée, abrégé par Justin, était-il d'Église?

— Non pas, que je sache.

— Et le nom du chien, vous avez oublié de me le dire...

Mais le compère Gillot était trop loin déjà, cette fois.

Frère Bruno ne sut pas le nom du chien.

— Voilà comme une aventure perd la moitié de

son prix ! grommela-t-il en rentrant dans sa cellule; j'aurais dû lui demander cela avant de lui donner mon rosaire.

— Mais tu ne te corrigeras donc jamais ! s'interrompit-il avec colère.

— Me corriger, de quoi ?

— Tu sais bien ce que je veux dire !...

— Mais non !

— Voyons ! ne mens pas, au moins.

— Comment ! vieux coquin, mentir ?

— Encore des gros mots !

— C'est toi qui as commencé.

— Bon ! bon ! moi, je t'en préviens, je ne me dispute pas sur ce ton-là !

Bruno fit en même temps un geste plein de dignité, comme pour mettre fin à cette querelle inopportune et malséante. On se tut de part et d'autre. Le fait est que de semblables discussions dégénèrent parfois en luttes acharnées, et que, sans sa louable prudence, frère Bruno se serait exposé à se prendre lui-même aux cheveux.

Il vint s'accouder contre l'appui de sa petite fenêtre. Mais il gardait de la rancune, et le premier venu aurait pu voir qu'il avait quelque chose sur le cœur.

— Une fois pour toutes, dit-il après un silence très-court, mets plus de modération dans tes paroles ! Se fâcher comme cela tout rouge dès les

premiers mots, c'est la mort des discussions! Qu'arrive-t-il? On est obligé de se taire, afin de n'en pas venir à des extrémités toujours fâcheuses. L'habit que nous portons commande une grande réserve... Tu n'es pas méchant au fond, mais tu es inconsidéré...

— Allons, vas-tu nous prêcher un sermon d'une heure?

— Je t'en fais juge! Te voilà qui recommences!

— Si je veux recommencer, moi!...

— Sais-tu ce que je ferai? je ne dirai plus mot!

— Eh bien, tais-toi, voilà!

Frère Bruno haussa les épaules en homme qui ne veut pas pousser à bout un adversaire très-ardent.

En ce moment, son regard, qui parcourait la grève avec distraction, fut attiré par les brillantes étincelles jaillissant des casques et des cuirasses d'une troupe d'hommes d'armes. Cette troupe sortait du mont Saint-Michel et se dirigeait vers le Couesnon. Elle était composée de soldats du roi de France.

A quatre ou cinq cents pas à gauche de cette troupe, un homme chevauchait tout seul sur un bidet de bien humble apparence. Il portait une casquette dont la visière descendait sur ses yeux, un surcot brun et des chausses couleur de poussière.

— Tiens! tiens! se dit frère Bruno; mon com-

père Gillot n'a pas perdu de temps ! Le voilà qui chemine vers le manoir du Roz... Mais où vont les soudards ?

Les soudards suivaient à peu près la même direction que le bon compère Gillot; mais ce dernier n'était évidemment pas en leur compagnie.

Il passa le Couesnon à gué. Bruno le vit entrer dans les terres, sous le village de Saint-Jean.

Les soudards continuaient de suivre la lisière des grèves.

— C'est égal, pensa frère Bruno, je vais piquer une épingle dans la manche de mon froc, afin de songer à lui demander le nom du chien, quand il me rapportera mon rosaire.

Et il ajouta en forme de résumé final :

— Un 3, un 4, un 0..., Philippe, roi de Macédoine, père d'Alexandre le Grand..., son ministre (pas de nom encore, comme c'est incomplet !), la favorite du ministre (de nom pas davantage !), le cousin de la favorite (dans ce pays-là, ils n'avaient peut-être pas de nom !), le joueur de flûte...

Il se frappa le front en homme qui accouche d'une idée.

— Saint-Dieu ! s'écria-t-il, pourquoi ne les baptiserais-je pas moi-même ? Voyons ! j'appellerai le ministre Enguerrand, la favorite madame Fleur-d'Épine, le cousin Artus, le joueur de flûte Jean-Pierre, et le chien Médor... Certainement les Ma-

cédoniens, hommes et bêtes, n'avaient pas de plus beaux noms que cela !

Le soleil brûlait la pelouse maigre de la plate-forme du Roz. Les bestiaux ruminaient à l'étable. Aucune figure ne se montrait aux fenêtres fermées du manoir.

Mais il faisait frais sous les grands arbres dont les bouquets s'étageaient sur la rampe nord-est de la montagne, et descendaient en masses ondulantes et confuses jusqu'aux premiers chaumes du marais. La forêt était déserte. A peine saisissait-on dans le lointain les notes perdues de quelque complainte bretonne, laissant tomber lentement la mélodie somnifère de ses cent cinquante couplets.

— Messire, disait une voix bien douce sous la feuillée, et la douce voix tremblait ; messire, c'est la dernière fois que je viens à votre rendez-vous. Hier, j'étais une enfant, et il me semblait que je pouvais sans faute deviser avec vous...

— Eh bien, Jeannine, ma belle Jeannine ?

— Eh bien, messire, aujourd'hui, la noble dame de Kergariou, ma maîtresse chérie et respectée, m'a fait voir que je me trompais.

— Tu ne m'aimes donc plus, Jeannine ?

— Hélas ! messire Aubry, je voudrais bien ne plus vous aimer !

Il y avait deux énormes châtaigniers dont les troncs jumeaux se reliaient par un banc de mousse.

Jeannine était assise sur le banc. Messire Aubry se tenait debout devant elle, les mains jointes et les larmes aux yeux.

C'étaient deux enfants, Aubry plus enfant que Jeannine.

Ils étaient beaux et bons, Jeannine disait vrai, la pauvre fille. Hier, elle ne savait pas !

Hier, elle ne prenait pas même souci d'interroger son petit cœur. N'avait-elle pas été élevée avec Aubry? Qui donc eût-elle aimé, sinon lui, son compagnon d'enfance, son frère, son seigneur?

Mais, depuis hier, elle avait appris bien des choses. Elle avait appris qu'Aubry était le fiancé de sa belle cousine, Berthe de Maurever. Elle avait appris que madame Reine craignait sa fenêtre ouverte, sa fenêtre à elle, Jeannine. Hélas ! hélas ! sait-on bien la route que fait le cœur avant que l'esprit s'éveille ?

A son insu, Jeannine avait espéré hier, puisqu'elle souffrait aujourd'hui.

Ses beaux yeux baissés avaient un peu de rouge à la paupière. Elle essayait de sourire ; mais, quand un rayon de soleil perçait la feuillée épaisse, on voyait bien qu'elle avait pleuré.

— Écoutez-moi, messire Aubry, reprit-elle, il n'y a point au monde de jeune fille plus belle ni meilleure que Berthe de Maurever...

— Il y a toi, Jeannine ! interrompit Aubry.

— Oh! moi, dit la fillette en souriant, je ne suis qu'une vassale, messire.

— Et si je veux te faire dame? demanda Aubry en lui prenant la main.

Un incarnat plus vif vint à la joue de la jeune fille.

Je vous dis qu'elle était bonne. Mais où est le cœur dépourvu d'ambition?

Elle baissa ses grands yeux humides et ne répondit point.

Aubry lui pressait la main doucement et la contemplait en extase.

Jeannine était orgueilleuse un petit peu; elle était coquette juste ce qu'il faut. Et, croyez-nous, elle était sincère, digne, dévouée, pure comme les anges et pieuse ardemment.

— Et si je veux te faire dame? répéta Aubry après un silence.

Pourquoi non? Il l'eût fait, certes, comme il le disait. Il n'avait pas vingt ans.

Oh! le rêve délicieux qui passa devant les yeux de Jeannine! Être dame, et heureuse! enviée! et bien aimée!

Elle regarda Aubry tendrement, puis elle lui retira sa main blanchette.

— Moi, je ne veux pas! dit-elle d'un accent résolu, tandis que sa paupière se baissait et qu'une larme perlait à ses longs cils.

XI

— Où le nain siffle mieux qu'un merle. —

Le pauvre Aubry resta si triste, que Jeannine lui rendit bientôt sa belle main blanche. Mais ce n'était pas pour capituler.

— Berthe de Maurever est votre cousine, murmura-t-elle ; vous l'aimerez parce qu'elle mérite d'être aimée.

— Sur mon honneur, s'écria le jeune homme, je n'aimerai jamais que vous !

Comme Jeannine allait répondre, un petit bruit

se fit sous la feuillée. En même temps, un sifflet aigre et perçant modula le vieil air du pays de Combourg :

« Le page dit à la donzelle :
Toujours !
Toujours !... »

— Il y a quelqu'un dans le fourré ! dit Jeannine effrayée.

Le sifflet se taisait.

— Quelque pastour qui passe... dit Aubry.

— Non, non !... Il n'y a qu'un être au monde pour siffler ainsi !

— Écoutez-moi, Jeannine, je vous en prie !...

— Écoutez-moi vous-même, messire Aubry, interrompit la jeune fille, dont la voix était tremblante et basse, je ne veux pas rester longtemps avec vous désormais, et il faut que vous lisiez au fond de mon cœur. Je suis venue pour cela, rien que pour cela ! Si j'étais une noble demoiselle, je vous dirais : « Je suis à vous ; après Dieu, vous êtes mon maître et mon seigneur, car je vous aime... »

Aubry voulut baiser sa main. Elle la retira doucement.

— Mais je ne suis qu'une vassale, reprit-elle ; je ne puis pas devenir votre femme.

— Pourquoi cela ? se récria Aubry ; mon père est mort, je suis chef de la maison...

— Je ne puis pas, interrompit la jeune fille, parce que je ne veux pas susciter un fils contre sa mère.

— Ma mère consentira...

— Jamais ! prononça Jeannine en secouant la tête tristement.

— Quand je lui dirai qu'il s'agit du bonheur de ma vie...

Le sifflet chanta la ballade du Huelgoat :

« Jouvenceau pâle à fière suzeraine
Disait : « Je l'aime, ô ma mère, et je meurs ! »
Que répondit la châtelaine ?... »

— C'est le nain maudit ! s'écria Aubry en colère.

On put entendre comme un écho étouffé de ce petit rire strident et sec que nous avons déjà ouï plusieurs fois. Puis le sifflet acheva la première strophe de la ballade :

« Fillette, va cueillir les fleurs,
L'aubépine et la marjolaine ;
La châtelaine
Répondit : « Meurs ! »

Aubry et Jeannine savaient tous deux la poésie de la ballade. Pour eux, le sifflet parlait. Jeannine rajusta son voile et se leva.

— Adieu, messire Aubry ! dit-elle.

— Quoi ! pas même au revoir ? fit le jeune homme avec tristesse.

— Non, pas au revoir ! répéta Jeannine. Ma grand'mère Fanchon le Priol habite la ville de Dol ; je vais demander, dès ce soir, à madame Reine la permission de quitter sa maison pour aller demeurer avec ma grand'mère. Je prierai Dieu pour vous, messire Aubry... et pour Berthe, votre cousine... afin qu'elle vous aime et que vous soyez bien heureux !

Il y avait deux grosses larmes sur les joues de la pauvre Jeannine. Aubry la pria et la supplia de changer de résolution, mais tout fut inutile. A bout d'arguments, il se mit à genoux sur la mousse. A cet instant, le sifflet fantastique jeta un appel aigu et entonna l'air de l'écuyer Ronan de Pierrefonds, qui tua sa fille Yolande et le gentil Olivier, dans la forêt d'Alençon :

« Ronan ceignit sa longue épée
Et mit son chapel à l'envers,
Criant à tort et à travers :
« Vîtes-vous ma fille échappée?... »

Jeannine comprit et s'esquiva, légère comme une biche. Au bout de quelques secondes, elle avait disparu derrière les pousses drues des chênes et des châtaigniers. Aubry fit machinalement

quelques pas pour s'éloigner du lieu du rendez-vous. Il se trouva face à face avec le bon Jeannin.

Celui-ci n'avait point mis sa toque à l'envers et n'avait garde de chercher sa fille échappée.

— Holà! dit-il gaiement, voilà messire Aubry qui prend goût aux promenades solitaires! Vertudieu! nous verrons gravé bientôt sur l'écorce des hêtres le joli nom de Berthe de Maurever!

Aubry demeurait devant lui, tout décontenancé.

— Je vais... balbutia-t-il, j'erre; est-il défendu de chercher l'ombre quand il fait grand soleil?

— Non pas, non pas, messire! Vous allez, vous errez, vous rêvez : tout cela est bien fait et finira, s'il plaît à Dieu, comme il faut!... Quand Jeannine, ma petite fille, sera d'âge à aimer, j'espère qu'il se trouvera aussi quelque vaillant homme d'armes pour la servir et demander sa main... Elle n'est pas mal venue, ma petite Jeannine, n'est-ce pas?

— Elle est belle comme un ange! s'écria Aubry.

— La! la! voici bien les amoureux! Vous êtes si accoutumé de songer à votre perle de beauté, messire Aubry, que vous voyez partout des anges!... Mais Jeannine ne se promène pas encore dans les bois et nous avons du temps devant nous...

Le sifflet, pointu comme une aiguille, lança le refrain si connu :

« Je t'en ratisse,
Mon ami Bertrand,
Je t'en ratisse !... »

Messire Aubry devint plus rouge qu'une cerise.

— Oh ! oh ! dit Jeannin ; il paraît que Fier-à-Bras se promène, lui aussi, mais il est trop grand seigneur pour suivre le chemin battu. Je gage qu'il est tout en haut de quelque châtaignier...

Il leva la tête et la baissa aussitôt comme on fait pour éviter un objet qui tombe. L'objet, c'était le nain, qui avait trouvé bon de se laisser choir d'une branche où il s'asseyait. Il tomba sur la nuque de Jeannin, à califourchon, et se mit à rire de tout son cœur.

— Non, non, dit-il, notre fille Jeannine ne court jamais dans les bois !... Oui, oui, ajouta-t-il en regardant Aubry, qui détournait la tête, messire Aubry songe à sa belle parente depuis le matin jusqu'au soir ! Voilà des vérités, Jeannin, mon ami !

— On laisse ce nain prendre trop de libertés, murmura le jeune homme, dont les sourcils se fronçaient.

— Oui-da ?... répliqua Fier-à-Bras effrontément ; eh bien, messire, ce nain est plus discret que bien des hommes, car il retient sa langue à l'heure même où on le pique !

— Que veux-tu dire ? demanda Jeannin ; tu parles toujours en paraboles.

— Je veux dire que vous vous entendez bien à enlever la quintaine, mais...

Jeannin le prit dans ses bras et le regarda en face.

— Il y a donc quelque chose qui m'échappe ? demanda-t-il.

Aubry était à la gêne.

— Il y a, répondit le nain, que, sur la route de l'Islemer, un bonhomme chevauche en ce moment sur un pauvre méchant bidet du pays avranchain. Cet homme-là demande tout le long du chemin par où il faut passer pour gagner le manoir du Roz. Il a des éperons d'or, non point à ses talons, mais dans sa poche... des éperons d'or qui pourraient bien s'attacher aux brodequins de maître Jeannin, si maître Jeannin voulait !

Aubry haussa les épaules avec humeur.

— Par le diable ! tu t'expliqueras, cette fois ! s'écria Jeannin, qui lui serra les poignets.

— Mon brave compagnon, répondit le nain, la lisière de la forêt est ici, à vingt-cinq pas, sur la droite. Vas-y. Tu verras la route de l'Islemer, le bonhomme et son méchant bidet !

Jeannin, sans lâcher Fier-à-Bras, se dirigea vers la lisière du bois. A peine dépassait-il les derniers arbres, qu'il aperçut, au bas de la montée, un

voyageur vêtu d'un pauvre surcot de drap brun et coiffé d'une casquette à bateau.

— Holà! mon maître! cria le voyageur; pour aller au manoir du Roz, s'il vous plaît?

Dans sa surprise, Jeannin ouvrit ses deux mains. Le nain sauta sur le gazon et se prit à gambader sur la mousse.

— Messire, messire! dit-il à l'oreille d'Aubry, qui s'avançait pensif et soucieux, nous en verrons bientôt de belles! Mais je suis un homme et je m'intéresse à vous; n'ayez pas peur!

Aubry ne put s'empêcher de sourire.

Le nain mit sa tête rouge dans une haie, qui garda bien quelques cheveux crépus, et passa de l'autre côté.

— Le manoir du Roz est là, au bout de cette avenue, mon homme, disait Jeannin au voyageur. Je vous prie, qu'y venez-vous chercher?

— J'y viens chercher un homme d'armes nommé Jeannin, natif du bourg des Quatre-Salines en Grève.

— De quelle part?

— De la part d'un bon religieux qui est son compère, et qui m'a remis son chapelet, afin que j'aie créance auprès dudit Jeannin.

L'homme d'armes examina le rosaire et le reconnut. Il prit le cheval du voyageur par la bride.

— Venez donc, dit-il, mon compagnon... Je vais vous conduire au manoir et vous donner la collation de mon mieux, car je suis ce Jeannin que vous venez querir.

Maître Pierre Gillot, de Tours en Touraine, valet d'Olivier le Dain, barbier du roi Louis onzième, fit un salut honnête et tout plein de décente réserve. Après quoi, il se prit à considérer Jeannin.

Aubry avait profité de l'occasion pour s'enfoncer dans la forêt. Mais les hêtres pouvaient végéter tranquilles. Le nom de la belle Berthe de Maurever ne menaçait point leur écorce.

Pierre Gillot, cependant, poursuivait son examen sans mot dire.

— Voilà donc, pensait-il, ce qu'on fait des braves gens au pays de Bretagne ! Cet homme-là est connu du duc François, connu de M. Tanneguy, connu de tous les grands vassaux de Bretagne ! On le laisse, parce qu'il n'est point gentilhomme, tenir le manchon d'une douairière de petite noblesse et apprendre le métier de casseur de bras à quelque héritier de hobereau, niais comme toute une nichée de buses ! Ah ! Pasques-Dieu ! Pasques-Dieu ! le monde est fou ! et le jour viendra où la roture en colère inventera quelque bon engin pour remplacer la corde de mon compère Tristan l'Ermite, laquelle besogne va lentement et péniblement à mon gré !

Jeannin tourna un coude de la route, et le manoir du Roz apparut aux regards de Pierre Gillot.

— C'est cela! c'est cela! songea-t-il encore, pendant que sa lèvre tombante se plissait en un sarcastique sourire; on connaît la taupe à son trou, l'hidalgo à sa poivrière! Notre-Dame de Tours! ces pignons gris et ces girouettes qui crient au vent comme des fresaies ont mauvaise odeur de gentilhommerie! Croquant, sieur de Pantoufle, Gorge-Chaude, Pichenette et autres lieux. Cousin du roi, pardieu!... Ah! monsieur saint Michel me soit en aide! je leur lâcherai dame Bourgeoisie aux trousses! Et, si dame Bourgeoisie fait la rogue, d'autres viendront qui aiguiseront les dents de Jacques Bonhomme!

Il se prit à rire et ajouta :

— Qui vivra verra! Ce Tarquin coupait avec sa baguette les hauts pavots qui rompaient l'équilibre dans son champ. C'est toute la science de régner... Pasques-Dieu! les petits sont toujours les amis du roi! les grands s'agitent, grondent et mordent... Seulement, si vous tranchez au pied du chêne, à la souche, dix autres chênes poussent. Il s'agit d'arracher la souche... Tarquin avait-il songé à cela?

— Veuillez mettre pied à terre, mon compagnon, dit Jeannin, qui arrivait au bas du perron.

Pierre Gillot lâcha incontinent la bride et vida les étriers. Jeannin donna son cheval au palefre-

nier, mit la toque à la main et introduisit son hôte dans la salle à manger du Roz.

Il fit mettre sur la table du vin et des confitures.

Pierre Gillot le considérait toujours.

Et il pensait :

— Y a-t-il donc de la cervelle sous ces belles boucles blondes ? Joli écuyer, vraiment, pour châtelaine entre deux âges ! Bras d'acier ! tête de soie !... Est-ce bien là mon homme ?

— Et comment se porte mon digne compère Bruno ? demanda Jeannin en prenant place.

— Assez bien... assez bien... la langue un peu fiévreuse... Savez-vous, mon maître, qu'il raconte de vous de fins exploits, ce bon frère ?

— Que ne conte-t-il pas ! dit Jeannin.

Il remplit deux verres et leva le sien.

— A votre santé, mon compagnon, dit-il.

— A la vôtre, mon digne maître ! riposta Pierre Gillot, qui ne fit que tremper ses lèvres dans le breuvage.

Ils étaient attablés au milieu de la salle.

Par une fenêtre ouverte, la tête ébouriffée et sanglante du nain Fier-à-Bras se montra. Gillot et Jeannin lui tournaient le dos. Le nain riait tout bas et ses yeux petillaient de malice. Il ne pouvait voir le visage de l'étranger sous la longue visière de son chaperon. Son petit corps se guinda en équilibre sur l'appui de la croisée. Puis, sans bruit aucun,

il descendit, glissa sur les carreaux humides, et disparut derrière la porte du buffet, que Jeannin avait laissée entre-bâillée.

L'écuyer et son hôte ne l'avaient point aperçu.

— Or çà, dit Jeannin, mon compagnon, vous plairait-il m'apprendre ce que vous désirez de moi ?

XII

— Où Fier-à-Bras se montre gourmand. —

Pierre Gillot prit son air le plus aimable et fit à Jeannin un petit signe d'intelligence.

— Mon compagnon, dit-il, je vais m'expliquer et m'expliquer clairement, ainsi qu'il convient entre deux bonnes gens. Mais je n'aime pas beaucoup à parler comme cela, portes et fenêtres ouvertes. Souffrez que je ferme la croisée.

— Fermez tout ce qu'il vous plaira, repartit Jeannin.

Pierre Gillot se leva et fit basculer le lourd châssis de la fenêtre dans sa rainure poudreuse.

— De cette sorte, reprit-il, les oreilles curieuses, s'il y en a, seront bien attrapées !

— Oh ! que oui-da ! pensait Fier-à-Bras l'Araignoire dans son buffet, où il détachait avec soin le couvercle d'un pot de conserves.

Pierre Gillot vint se rasseoir et croisa ses jambes mal chaussées l'une sur l'autre.

— Donc, commença-t-il, voici ce qui m'amène. Vous avez été à la cour de Nantes, n'est-ce pas, maître Jeannin ?

— Plusieurs fois. Pourquoi ?

— Vous allez voir... Vous étiez de l'armée du Bien public, sous Montlhéry ?

— J'en étais.

— Vous êtes fidèlement attaché à votre seigneur le duc François de Bretagne ?

— Si vous ne veniez de la part d'un vieil ami, mon camarade, je ne vous permettrais pas cette question-là.

— A la bonne heure ! s'écria Gillot, qui tâchait de prendre des allures de brusquerie carrée ; à la bonne heure ! Eh bien, maître Jeannin, nous allons nous entendre ! Le vieux Bruno savait que j'avais dans la main une entreprise à gagner de l'honneur et de l'argent. Il est descendu jusqu'au quartier des serviteurs du roi, desquels je suis, et m'a dit : « S'il

vous faut un homme brave, sûr, fort, intelligent, dévoué, prenez Jeannin. »

— Sauf la finesse, dit le bon écuyer simplement, je crois avoir, en effet, toutes ces qualités-là. Mais à quoi vous peuvent-elles présentement servir, mon camarade?

Gillot baissa la voix.

— Je suis Olivier le Dain, barbier du roi, dit-il.

Jeannin releva sur lui ses grands yeux bleus pleins de franchise et ne cacha point son étonnement.

— Tiens! tiens!... faisait le nain dans son armoire.

Olivier le Dain était aussi connu que son maître Louis XI, le souverain le plus populaire qui fût alors au monde.

— Ah! dit le bon écuyer, vous êtes Olivier le Dain! Peste! je n'ai point accoutumé de voir de près de si grands personnages... et j'aimerais mieux, s'il faut le dire, un autre compagnon... Mais parlez, maître Olivier, peut-être voulez-vous faire le bien une fois en votre vie. Je vous écoute.

Pierre Gillot souriait et jouait avec la chaîne de fer qui soutenait sans doute sa boîte à rasoirs.

— Je vois, reprit-il, que ma réputation ne vaut pas grand'chose de ce côté-ci du Couesnon. Mais j'ai le cœur humble et ne me soucie point des mé-

chants propos... Maître Jeannin, je viens vous apporter la fortune.

Depuis une minute, Jeannin se doutait de ce qu'on allait lui proposer. Il s'en doutait à cause du choix qu'on avait fait d'Olivier le Dain. Ce n'était pas un diplomate. Il laissa échapper sa pensée.

— Je croyais, dit-il, que Sa Majesté s'était adressée au comte allemand Othon de Béringhem...

— Oh ! oh ! fit Gillot, qui se dérida tout à fait, nous avons donc deviné, mon compère ? Nous savons que je viens ici de la part de Sa Majesté pour l'affaire du duc François, qui a insulté son seigneur?

— Le duc François a un suzerain ; il n'a pas de seigneur ! répliqua Jeannin vivement.

— Son suzerain, voulais-je dire, reprit Pierre Gillot avec docilité, bien que François de Bretagne ait fait hommage lige, tête nue et à deux genoux, pour ses domaines de Poitou et Saintonge. Mon compère, le roi ne s'est pas adressé au comte Othon Béringhem, qui est hérétique et païen. Le roi ne s'adresse à de pareilles engeances que pour les donner à son prévôt de corde, M. Tristan l'Ermite, qui les donne, lui, au grand diable d'enfer. Le roi, que les têtes folles et les traîtres barons, ennemis du pauvre peuple, calomnient malement du matin au soir, veut la paix, et il l'aura. Le roi aime mieux pardonner que punir...

— On ne dit pas cela, objecta Jeannin.

— On a trop d'intérêt à dire le contraire! Le roi n'a qu'un désir : prêter l'accolade sincère et loyale à son bon cousin de Bretagne, qui le chérirait bien s'il le connaissait mieux!

Dans l'armoire aux conserves, le nain résolvait ce problème de bâiller la bouche pleine.

— Voilà un prêcheur ennuyeux! pensait-il; et pourtant les confitures sont bonnes.

— Eh bien, dit Jeannin, que le roi monte à cheval et qu'il aille rendre visite à son noble cousin.

— Le roi ne peut pas faire cela.

— Parce que?...

— Parce que Dieu lui a mis sur la tête le cimier de fleurs de lis, et que la première couronne du monde ne peut pas s'abaisser devant la petite couronne d'un vassal.

— La première couronne du monde a salué pourtant le cimier ducal de Charles de Bourgogne! fit Jeannin en souriant.

— C'est vrai, cela! dit vivement Olivier le Dain ou Pierre Gillot; c'est vrai, trop vrai! On m'avait assuré que tu étais un homme simple, ami Jeannin, et tu me réponds comme un clerc de chancellerie... C'est vrai, de par Dieu! oui! Ce jour-là, la première couronne du monde voulut se montrer courtoise, mais d'un coup de sa tête, cornée de fer, le taureau

de Bourgogne faillit briser la première couronne du monde. C'est assez d'une fois. Le roi se souvient.

— A cause de cela, reprit encore Jeannin, le roi veut amener à ses pieds, de gré ou de force, son cousin de Bretagne.

— Non pas à ses pieds, mon digne compagnon, répliqua Pierre Gillot avec attendrissement; dans ses bras... dans ses bras!

— Et l'on a choisi un pauvre homme de ma sorte?

— Un soldat vaillant qui sera chevalier demain, s'il le veut!

Jeannin se leva. Il ne répondit pas tout de suite.

Nous n'aurions pas réussi le moins du monde dans la peinture morale de ce brave homme, si le lecteur pouvait penser qu'en ce moment Jeannin fût fortement décidé à repousser l'offre de Pierre Gillot. Ce qu'on lui disait, Jeannin penchait à le croire. Pierre Gillot avait pris plus d'un renseignement sur sa personne. Il venait à lui presque à coup sûr.

Jeannin savait qu'une guerre entre la France et la Bretagne serait mortelle à ce dernier pays. C'était l'opinion de M. Tanneguy du Chastel et de tous les esprits sages. Jeannin savait qu'il y avait cependant, à la cour de François, un parti qui poussait à la guerre. Outre la considération qui lui était

personnelle et qu'il avait certes bien gagnée, Jeannin était traité, pendant la minorité d'Aubry, comme le représentant d'une famille noble. Il n'ignorait rien des faits politiques.

Était-ce une simple entrevue qu'on désirait? Jeannin n'y voyait point de mal, au contraire.

Néanmoins, le caractère que la renommée prêtait à Louis de France offrait si peu de garantie! En outre, cet Olivier le Dain passait pour un coquin achevé.

Au demeurant, Jeannin se défiait trop de lui-même pour vouloir ou ne pas vouloir.

Il se promenait à grands pas dans la salle, et Pierre Gillot le suivait d'un regard sournois, sans plus mot dire.

Il y eut une chose étrange, pendant que Jeannin se promenait. Chaque fois qu'il passait devant la croisée, une voix mystérieuse, qui semblait parler au fond même de sa pensée, prononçait ces trois mots :

— C'est le roi!... c'est le roi!

Jeannin se demandait à lui-même s'il devenait fou.

Il ne savait pas que Fier-à-Bras était dans le buffet, où ce nain spirituel et friand achevait avec plaisir son pot de conserves.

— C'est le roi!... c'est le roi! disait-il après chaque bouchée.

Jeannin fut longtemps avant de saisir le sens de cette phrase si claire.

Pierre Gillot, lui, était toujours assis à l'autre bout de la chambre et n'entendait pas.

Jeannin s'ennuyait fort du combat engagé au dedans de lui-même, combat sans résultat possible.

— Or çà, s'écria-t-il tout à coup, pourquoi me parles-tu de me faire chevalier, l'homme? Puisque tu me proposes un prix si fort, c'est donc que l'action est méchante et déloyale? J'ai envie de mettre la main sur toi et de t'envoyer à M. le sénéchal.

— C'est une idée, cela, pensa le nain.

Jeannin s'était arrêté brusquement devant Pierre Gillot. Il avait les sourcils froncés et les bras croisés sur sa poitrine. Le bonhomme de Tours en Touraine n'était pas Olivier le Dain, car Olivier le Dain fût mort de peur sur le coup.

Il eut un petit tressaillement tôt réprimé. Sa main se glissa sous le revers de son pourpoint. Jeannin pensa qu'il en allait tirer une dague et mit la main à sa miséricorde.

Mais Pierre Gillot attira tout bonnement l'objet qui pendait au bout de la chaîne de fer passée à son cou. Cet objet était une orfévrerie d'or, travaillée d'un art merveilleux et représentant saint Michel à cheval, terrassant le dragon.

Pierre Gillot l'approcha de ses lèvres et le baisa dévotement.

— Qui m'a donc parlé de chose semblable? se demanda Jeannin.

Un écho mystique et comme insaisissable se jouait dans son oreille et disait :

— C'est le roi!... c'est le roi!

Il se souvint alors de l'histoire racontée à cette même place par le nain Fier-à-Bras. Cet homme au surcot brun qui était descendu dans la cour du monastère et qui avait baisé une image d'or de saint Michel quand Jean, bâtard d'Armagnac, comte de Comminges, était venu lui apporter le refus du duc de Bretagne.

Cet homme que le comte de Comminges avait appelé *Votre Majesté*.

Jeannin ouvrit de grands yeux et regarda Pierre Gillot d'un air ébahi.

Celui-ci ne comprenait trop rien à ces changements qui avaient lieu depuis quelques secondes sur la physionomie du bon écuyer. L'inquiétude lui venait parce que Jeannin ne parlait plus.

— Je me suis présenté à vous, l'ami, dit-il, avec un signe de votre compère Bruno. Je suis assuré que vous ne me ferez point de mal.

— Qu'arriverait-il, qu'arriverait-il, pensa Jeannin, si le roi de France était prisonnier dans quelque château fort comme la Tour, le Bat de Rennes ou le donjon d'Hennebont?

Ma foi! le nain entama un second pot de conserves.

— Le digne frère vous a donné à moi, reprenait Pierre Gillot, comme un modèle d'honneur et de loyauté. Il m'a certifié...

Jeannin l'interrompit d'un geste péremptoire.

— Ne mentez pas, dit-il; êtes-vous, oui ou non, Louis de Valois, roi de France?

— Enfin, nous y voici! pensa Fier-à-Bras dans son armoire; Bruno la Bavette fera une relique de son rosaire... Tudieu! la bonne aventure!

XIII

— Où le faux Pierre Gillot confesse qu'il n'est pas le véritable Olivier le Dain. —

On chercherait en vain dans l'histoire du monde un homme comparable à Louis XI. Étrange amalgame des vertus et des vices les plus opposés, unissant la puissance à la faiblesse, la grandeur à la petitesse, le courage à la poltronnerie, le cagotisme à l'impiété, ce prince, qui eut sur son siècle et sur l'avenir, sur la France et sur l'Europe la plus considérable influence, restera comme une énigme historique éternellement insoluble.

Mauvais fils, mauvais père, mauvais roi, disent les abrégés de biographies. C'est juger lestement. On a fait sur lui des drames et des romans, de beaux vers, en vérité, et de belle prose. *Quentin Durwart* et *Notre-Dame de Paris!* Walter Scott, Victor Hugo, Casimir Delavigne nous ont montré les saints de plomb qui pendaient autour de son chaperon. Les recueils d'anecdotes nous affirment qu'il avait douze chambres à coucher pour tromper les efforts de ses assassins présomptifs.

Et des trappes, et des potences, et des fioles de poison !

Au fait, était-il lâche, le héros de Dieppe? était-il brave, le fuyard de Montlhéry?

Bien des princes tombèrent autour de lui, foudroyés par la mort mystérieuse. Il fit jaillir le sang des grands vassaux décapités jusque sur le front innocent de leurs fils; mais il eut un règne laborieux : la France agrandie lui dut plusieurs provinces ; il brisa l'opposition tyrannique des hauts barons; il fut roi.

A l'époque où se passe notre histoire, Louis XI était dans la force de l'âge. Il avait quarante-sept ans et régnait depuis dix-huit ans.

Chose terrible et belle, alors, que de régner ! Autour du trône, il y avait un cercle de grands vassaux dont chacun était parfois plus puissant que le roi. Louis XI avait pris pour mission de donner

un peu d'air au trône et d'élargir ce redoutable cercle qui gênait les mouvements du souverain. Charles de Bourgogne et François de Bretagne eurent de ses nouvelles, mais ils lui rendirent coup pour coup.

Dans cette lutte acharnée, Louis XI resta vainqueur par lui et par sa race. Ce que la civilisation a gagné de son fait, les plus simples le savent. Mauvais fils, mauvais père, c'est vrai ; mauvais roi, c'est faux. La France, grande et une, date de Louis XI.

Maître Pierre Gillot, de Tours en Touraine, fit bonne figure à l'interrogation de Jeannin, qui lui demandait de but en blanc s'il était le roi. Il se redressa si haut, que Jeannin fit un pas en arrière ; puis il répondit sans chercher de faux-fuyants :

— Oui, mon homme, je suis le roi.

Ce grand titre de roi n'avait peut-être pas alors tout le prestige qui l'environna plus tard. Entre le roi et la nation il y avait des seigneurs, et vis-à-vis de certains seigneurs, la suzeraineté royale n'était véritablement qu'un vain mot. Ainsi, le duc François, par exemple, était maître sur sa terre de Bretagne autant et plus que Louis XI à Paris.

Et cependant, autour de cette couronne de France, il y eut toujours une si belle splendeur, que les brouillards féodaux ni les mille complications de l'écheveau politique n'en purent jamais

obscurcir l'éclat. Jeannin porta la main à sa toque et se découvrit avec respect.

— Je suis tout entier à mon seigneur le duc, dit-il ; mais que Votre Majesté m'ordonne quelque chose contre un autre que lui, je crois que j'obéirai.

— Ah ! ah ! tu crois cela, mon homme ! murmura le roi en souriant ; voyons ! assieds-toi là, vis-à-vis de moi, et trinquons, si tu veux.

Jeannin s'inclina, mais ne s'assit point.

Nous ferons remarquer qu'auprès de Jeannin, Pierre Gillot ne parlait plus de ce fantastique mariage entre deux enfants qui étaient encore dans les flancs de leurs mères : Charles et Anne.

Louis XI, le plus fin diplomate de son temps, mentait volontiers le long de la route; mais, quand il arrivait au but, il parlait droit. Ses négociations orales avec Charles le Téméraire, dénaturées pour le besoin des fictions dramatiques, sont des modèles de franchise et de précision. Ce mortel ennemi de la chevalerie fut un aventurier à sa manière. Il allait de l'avant, et l'histoire, qui le fait si cauteleux, est obligée d'avouer à chaque instant ses étranges hardiesses.

— Ne t'assieds pas si tu ne veux pas, ami Jeannin, reprit-il. C'est beaucoup cela! c'est beaucoup de croire que tu m'obéirais! Au pays de Bretagne, sur dix hommes portant la lance ou l'épée,

il en est neuf qui me regardent comme un prince étranger, c'est-à-dire ennemi. On ne peut rien contre ce malheur des temps! D'autres jours viendront, et tu le sais bien, puisque ton maître vaillant, le saint Maurever, l'a dit à l'heure où les hommes sont prophètes.

— Oui, prononça Jeannin à voix basse et d'un air sombre. M. Hue l'a dit à l'article de la mort. Comment le savez-vous? peu m'importe!... M. Hue a dit : « La Bretagne va mourir!... »

— La Bretagne va vivre! interrompit le roi, dont les yeux s'animèrent. Verrons-nous cela, toi et moi? Je ne sais. Je demande à Dieu, pour mon compte, de vivre jusque-là, et je mourrai content. Mais Moïse ne vit que de loin la bienheureuse terre de Chanaan, promise à son peuple, et il est donné rarement à celui qui plante le jeune chêne de se reposer sous son ombrage. Maître Jeannin, je ne connais pas beaucoup de seigneurs à qui je voulusse parler comme je vais vous parler. Vous êtes de roture : la cause des pauvres et des faibles est votre cause. La souffrance de tous est dans la division de l'autorité : me comprenez-vous?

— Non, sire.

— J'ai vu, en passant, un vaste et beau champ de blé qui est au bas de la montagne, dit le roi en changeant de ton tout à coup.

— A la lisière de la forêt ? demanda Jeannin.

— A la lisière de la forêt.

— Il appartient à ma noble maîtresse madame Reine de Kergariou.

Le roi sourit.

— Ami Jeannin, reprit-il, ce beau champ ne perdrait-il pas de sa valeur si on le coupait de haies et de clôtures ?

— Si fait, assurément.

— Dieu a fait un champ plus vaste et plus beau. Ce champ est présentement gâté par des clôtures et des haies qui avilissent son inestimable prix. Les divers lambeaux de ce champ ont des noms : ils s'appellent Bourgogne, Bretagne, Languedoc, Gascogne, Flandre, Lorraine... Par saint Michel archange ! ami Jeannin, je veux, moi, que ce beau champ, depuis la mer du Nord jusqu'aux Pyrénées, depuis la Manche jusqu'au Rhin et aux Alpes, s'appelle d'un seul nom : *la France*... Comprenez-vous, maintenant ?

— Oui, sire.

Le nain comprenait aussi, et il se disait :

— Par sainte Araignoire ! l'honnête seigneur que voilà ! A moi tout, rien aux autres !... Mais si, au lieu de lui donner Nantes, Toulouse, Lille, Dijon et Péronne la Pucelle, on lui prenait Paris, ce serait tout un ! Je parie que Jeannin le simple ne s'avise pas de cela !

Voilà pourtant comme les nains entendent la politique !

— Si vous comprenez, poursuivit le roi, qui vous retient d'entrer dans cette noble entreprise? Je sais que vous avez accès auprès des plus puissants qui entourent le duc auprès du duc lui-même... Et cependant vous êtes simplement homme d'armes au service d'une femme ! Moi, je vous ferai plus grand que ceux qui vous dédaignent. On me connaît ; on sait que j'attache peu de prix au hasard de la naissance....

— Qui t'a fait roi, pourtant ? nota le nain dans son trou.

— Vaines choses, poursuivait Louis, vaines choses, ami Jeannin, que ces priviléges gagnés au sort ! vaine chose aussi que l'aveugle fidélité du vassal !

— Sire, je ne vous comprends plus, interrompit Jeannin.

— Qu'est-ce que c'est, en définitive, que cette prétendue vertu qui consiste à tendre les dents au mors, le col à la bride, les flancs à l'éperon ? Ce dévouement servile....

— C'est l'honneur, sire.

— Et qu'est-ce que c'est que l'honneur ? demanda le roi.

— Je ne le sais pas, sire, mais je le sens, répondit le bon écuyer.

. . . .
. . . .

Le soleil descendait à l'horizon quand Pierre Gillot quitta son siége.

Il y avait sur son visage, ridé avant le temps, du dépit et de la tristesse.

— Maître Jeannin, dit-il, on ne m'avait pas trompé; vous êtes un digne homme. Mais je me suis trompé moi-même en pensant qu'un fils du peuple entendrait celui qui parle au nom du peuple. Les temps ne sont pas venus. L'épée vaudra mieux que la parole pendant des siècles encore. Cela ne m'empêchera pas d'employer ma vie tout entière à briser les clôtures et à raser les haies qui déshonorent le beau et vaste champ de mon royal héritage. Puisque vous ne voulez pas travailler à ma vigne, adieu, maître Jeannin.

— Adieu, sire.

Jeannin le reconduisit, tête nue, jusqu'au seuil du manoir. Pierre Gillot donna de la houssine à son bidet, qui était cependant bien innocent du mauvais succès de sa négociation.

Il avait proposé à Jeannin d'enlever François de Bretagne et de le conduire au mont Saint-Michel. Jeannin avait refusé. Mais les paroles entendues étaient restées au fond de cet esprit droit et naïf. Ce qu'on lui avait dit revenait à sa mémoire, et l'impression produite était profonde. C'était sa

loyauté inébranlable qui avait refusé; son intelligence était avec le roi.

— Oh ! le sot ! oh ! le baudet ! oh! le triple nigaud lui cria le nain Fier-à-Bras, comme il rentrait pensif dans la salle à manger.

— Tu étais là, toi ? demanda Jeannin, dont les yeux rencontrèrent la porte ouverte du buffet.

— Eh ! oui, j'y étais !

— C'est toi qui disais : « C'est le roi ! c'est le roi ! »

— Eh ! oui, c'était moi ! Ah ! Jeannin ! pauvre d'esprit, tu ne seras jamais chevalier !.. Il fallait accepter !...

— Accepter ! une trahison ?

— Ou bien, continua le nain, mettre ta large main sur l'épaule du finaud et lui dire : « Au nom du duc François, mon seigneur, vous êtes mon prisonnier, sire ! »

— Mettre la main sur le roi ?

— Ah ! Jeannin ! Jeannin ! tu ne seras jamais chevalier !... Et ta fille pleurera tant, qu'elle mourra !

— Ma fille !... s'écria Jeannin qui tressaillit et le regarda en face.

A ce moment, Jeannine passa le seuil de la salle. Elle était pâle et bien changée. Elle portait un costume de voyage.

— Mon père, dit-elle, je pars pour Dol, sous votre bon plaisir.

— Et quand reviendras-tu ?

— Je ne sais... ma grand'mère le Priol veut bien que j'habite avec elle.

Jeannin la regarda avec étonnement. Sa fille était née au manoir du Roz. Pourquoi ce départ ? Pour la première fois, la lumière essaya de se faire dans l'esprit du bon écuyer. Il regarda du côté de Fier-à-Bras, mais Fier-à-Bras tourna la tête.

— Tu ne veux donc plus demeurer au manoir, ma fille? demanda-t-il avec une sorte de timidité.

La voix de Jeannine devint plus basse et trembla légèrement.

— Je ne le peux plus, mon père, répondit-elle.

— Oh! oh! oh! s'écria en ce moment le nain, qui se guinda sur l'appui de la croisée; voyez ! voyez !

Jeannin et sa fille regardèrent au dehors. Dans le chemin qui descendait au marais de Dol, les derniers rayons du soleil couchant mettaient de rouges reflets aux casques et aux cuirasses d'une troupe d'hommes d'armes. Au centre de la troupe, l'homme au surcot brun chevauchait sur son humble bidet.

Maître Pierre Gillot n'était pas entré à l'étourdie sur le domaine de son cousin de Bretagne !

Jeannin détourna les yeux de ce spectacle et les reporta sur sa fille.

— Enfant, dit-il en la baisant au front, tu es comme

ta mère ; ce que tu penses est bien pensé. Va demeurer avec ton aïeule, et que Dieu nous protége !

— Dame Fanchon le Priol, grommela le nain, loge vis-à-vis de l'hôtel de Maurever. Vous verrez que désormais messire Aubry ne se fera plus prier pour rendre visite à sa belle cousine Berthe !

XIV

— Le logis de Berthe. —

A la place où fut commencée, quelques années plus tard, cette magnifique cathédrale de Dol, qui tombera en poussière avant d'être achevée, la rue Miracle descendait tortueusement vers le champ de foire. C'était le quartier noble. Il y avait jusqu'à cinq hôtels projetant leurs pignons pointus sur l'étroite voie, et ces cinq hôtels faisaient l'achalandage principal de dame Fanchon le Priol, autrefois métayère du bourg de Saint-Jean, présentement mercière.

Dame Fanchon ouvrait sa boutique, bien fournie de rubans, lacets, agrafes, cordonnets de soie et touffes de laines tressées, juste en face de l'hôtel de Maurever. Elle avait de l'âge, la bonne femme, mais elle gardait honnête mine et buvait encore son écuellée de cidre d'une seule haleine, Simon le Priol, son mari, s'en étant allé au cimetière.

L'hôtel de Maurever était un édifice assez grand, qui abritait son massif portail dans un enfoncement en forme de quinconce. La vierge Marie et sainte Anne étaient dans deux niches grillées, aux deux côtés de l'huis. Le soir, on allumait deux petits cierges de résine sous les images bénites, et c'était l'unique éclairage de la plus belle rue de Dol.

Nous penchons même à croire qu'on l'appelait la rue Miracle à cause de ses deux lampions protecteurs, car c'était vraiment merveille qu'une lumière brillant dans la nuit d'une ville bretonne.

Deux petites tourelles, de hauteur et de forme inégales, avançaient sur la rue aux deux cornes du quinconce; celle de droite avait un balcon de fer qui faisait saillie sous son dais de granit festonné. Sur ce balcon s'ouvrait la fenêtre de Berthe-Mathilde de Maurever, demoiselle de Montfort, fille d'Enguerrand de Maurever, seigneur de Montfort et du Bosc, cadet de feu M. Hue.

Berthe avait un grand héritage du chef de sa mère, qui était Combourg, et n'avait pas de frère.

La fenêtre de Berthe coupait son cintre en ogive très-évasée. Les carreaux s'enchâssaient dans des trèfles d'ébène, reliés par des couronnes ovales et ouvertes comme celles qui se tiennent suspendues sur la tête des saints. La chambre était hexagone. Le pan qui faisait face à la croisée rentrait dans le corps de logis et formait une énorme alcôve, au fond de laquelle se dressait un prie-Dieu entre deux chandeliers d'argent à branches. A droite de l'alcôve une porte vitrée donnait issue sur un jardin suspendu, communiquant par des terrasses tournantes avec les grands parterres de l'hôtel.

A gauche, c'était le *réduit pour s'ajuster :* la toilette.

Berthe avait dix-huit ans. Il lui fallait peu de soins pour se faire belle. Elle n'avait qu'à ne point trop cacher ses brillants cheveux blonds à reflets perlés sous le cylindre rigide que la mode imposait aux têtes des nobles dames ; elle n'avait qu'à montrer sa taille hardie et flexible, ses belles mains blanches et son petit pied de fée ; elle n'avait qu'à relever les longs cils de sa paupière, voilant la fierté douce et tendre de ses yeux bleus; elle n'avait qu'à sourire.

Elle était grande; il y avait un peu de hauteur dans sa grâce, mais beaucoup de naïveté. Les pauvres gens de Dol savaient si elle était charitable et bonne !

Elle avait perdu sa mère dès l'enfance. Son père, qui l'avait élevée, était un assez beau portrait de famille. Il suivait la cour de Nantes. Au temps de la Praguerie, ç'avait été un superbe homme de guerre. Voilà tout.

Nous entrons à l'hôtel de Maurever quinze jours après la visite que fit Pierre Gillot, de Tours en Touraine, au manoir du Roz. Il n'était pas encore midi. Berthe achevait sa toilette.

Javotte, sa fille de chambre, grosse brune aux yeux rieurs, étageait le long de ses joues les tresses lustrées de sa coiffure et bavardait comme il convient à une caméristé doloise. Les caméristes doloises ressemblent aux filles de chambre des autres pays.

— Pour quant à ça, qu'il est gentil, oh! Seigneur Dieu du ciel! disait-elle en supprimant les virgules pour ne rien perdre, c'est la vérité vraie, je ne mens pas! Quand il chevauche dans la rue avec Jeannin, son écuyer (encore un qui est beau comme tout, c'est sûr!), toutes les demoiselles se mettent aux fenêtres pour le voir passer. Que c'est même effronté, on peut le dire, de se mettre aux croisées pour dévisager les hommes d'armes!... Tournez voir un petit peu votre tête, mademoiselle Berthe... La!... Quoique ça, la Raoulette Guennec (depuis qu'il est échevin, son père a tant grossi, qu'il se tient de côté pour passer à la porte du Champ-

Dolent!), la Raoulette lui fait les doux yeux, à l'écuyer Jeannin...

— Tu es médisante, petite Javotte, dit Berthe doucement.

— Moi, médisante, mademoiselle! ah! mi Jésus! Croyez-vous que ça ne m'est pas bien égal que la Raoulette, et même Fanchon du Haut-Lieu, sans parler d'Yvonne la Rousse, fassent les doux yeux au Jeannin. Mais dame si! mais dame si! ça m'est bien égal! Tout ça c'était pour vous dire que messire Aubry perd la tête à l'amour de vous! Depuis quinze grands jours, il vient en la ville de Dol matin et soir. Il passe, il repasse, bonté des anges! par la rue Miracle, à pied, à cheval...

— Et jamais il ne franchit le seuil de l'hôtel! interrompit Berthe avec tristesse.

— Ah! mais dame! ah! mais dame! s'écria la grosse Javotte; depuis que le monde est monde, les jeunes gars sont plus timides que les demoiselles. Ça tient à la différence des sexes, comme dit mon oncle Bruno, qui est moine et savant.

Voilà donc pourquoi Javotte était si bavarde! Elle avait un peu de sang du bon Bruno dans les veines!

— De quoi! reprit-elle, faudrait-il pas que messire Aubry fût gaillard comme s'il portait des jupes? Allez! il n'a pas besoin d'entrer à l'hôtel... à moins que ce ne soit pour moi ou pour la petite

Jeannine de chez la le Priol qu'il passe et repasse dans la rue Miracle...

Elle éclata en un bon gros rire franc et joyeux.

Les longues tresses de Berthe tombaient en désordre sur son cou blanc et flexible. La main de la fille de chambre, un peu rude, un peu rouge, faisait ressortir l'adorable carnation de ces épaules si jeunes et si belles. Certes, ce n'était pas, en effet, pour Javotte que messire Aubry passait et repassait dans la rue Miracle.

— Tu sais, dit Berthe, fais que mes tresses se renflent et descendent en s'arrondissant... Un jour que j'étais coiffée ainsi, je me souviens qu'il regarda longtemps mes cheveux.

— Oh! comme vous vous aimez tous deux, ma chère maîtresse! et le joli ménage que vous ferez!

Berthe baissa les yeux et un incarnat fugitif vint animer sa joue trop pâle. Elle avait presque un sourire.

— C'est étrange, murmura-t-elle, tu me dis toujours qu'il m'aime, toi, Javotte; mon père me l'assure, madame Reine me l'écrit, le bon écuyer Jeannin m'en jure ses grands dieux... Et lui... oh! lui ne m'a jamais rien dit de semblable!

— Son sexe, mademoiselle Berthe! son sexe! s'écria la rustique camériste, songez à son sexe! J'ai ouï dire qu'à Paris c'était autrement. Mais messire Aubry est de Bretagne. Mi Jésus! moi,

qui vous parle, Julien Moutonnet, mon promis, a été deux ans avant d'oser me donner des coups de poing dans le dos !... Regardez voir si vos tresses vous conviennent !

Berthe jeta un regard distrait au petit miroir qui basculait entre deux colonnettes de bois sculpté.

Elle était si charmante, que sa tristesse ne put tenir. Un éclair de naïf orgueil s'alluma dans ses beaux yeux. Elle avait confiance.

— Oui, ma fille, dit-elle, mes tresses me conviennent. Mais tu parlais de Jeannine tout à l'heure ; pourquoi ne me vient-elle plus visiter ?

— Oh ! quant à cela, sur ma foi, je n'en sais rien ! répliqua Javotte ; je ne m'occupe pas beaucoup de ce petit monde. Mais que je vous raconte donc quelque chose qui va bien vous divertir, une histoire de l'Ogre des Iles !

Javotte, qui s'était éloignée de sa maîtresse pour voir à distance l'effet de la coiffure, ne s'aperçut point qu'un tressaillement faible agita tout à coup les dentelles de sa guimpe et qu'une nuance de pâleur plus mate remontait à son front. S'en fût-elle aperçue, que rien ne lui eût semblé plus naturel, car il suffisait de prononcer le nom terrible du comte Otto Béringhem, l'Homme de Fer, pour faire pâlir et trembler les jeunes filles.

C'était le grand épouvantail des côtes normandes et bretonnes. Le peu de mots que nous en avons

dit dans les premiers chapitres de cette histoire, l'ont montré déjà sous ce jour fantastique et mystérieux qui grandit héros et coquins au-dessus de la taille humaine.

Mais nous n'avons pu dire l'innombrable quantité de versions, changeant de lieue en lieue, le long de la côte, qui prêtaient cent figures diverses au même personnage et le chargeaient d'un fardeau de péchés que n'eussent pu porter cent larges consciences de réprouvés.

Le fond de tout cela était manifestement une réminiscence des horreurs idiotes et sauvages révélées par le récent procès du maréchal de Raiz. L'esprit public avait été violemment frappé. On voyait partout des crimes contre nature, des massacres d'enfants et de jeunes filles, des évocations diaboliques et de ces miracles que la science du moyen âge promettait toujours pour ne les produire jamais.

Chaque forêt était alors peuplée d'esprits malfaisants. Le plus clair taillis avait son petit diable qui égratignait les passants, lorsque sa faiblesse ne lui permettait point de leur tordre le cou.

Les épouvantables fêtes du château de Tiffauges, les sépulcres violés, les autels de marbre tachés de sang humain, les caves pleines d'ossements qui n'avaient pas voulu se changer en or, la chapelle bizarre et sacrilége où un damné avait officié en

costume archiépiscopal, le grand chêne creux de Pousauges mutilé d'en haut par le feu céleste, brûlé d'en bas par l'haleine de l'enfer, le puits de Craon où bouillonnait l'eau chaude et rouge, enfin ces sombres et magnifiques galeries où l'infâme Prélati s'entretenait à l'heure de minuit avec le roi du mal, tout cela était authentique, tout cela avait été consacré par jugement solennel.

Et les juges étaient Jean de Malestroit, évêque de Nantes, chancelier de Bretagne, et Pierre de l'Hospital, sénéchal de Rennes, président de Bretagne.

Ils avaient recueilli l'aveu des coupables en séance publique.

Et chacun se souvenait de l'échafaud tendu de noir, où Gilles de Raiz, le fils du grand comte Brémor de Laval, était monté, les mains jointes, la tête rase, les larmes aux yeux.

Des années s'étaient écoulées depuis lors; mais les choses sombres et terribles ne s'oublient pas en Bretagne.

Ce peuple, ami de la mort et de la nuit, se complaît dans les imaginations lugubres.

Les veillées répétèrent le nom maudit de Gilles de Raiz pendant bien longtemps, et la poésie, qui est l'âme des chaumières bretonnes, s'empara de la légende pour la perfectionner, pour l'exagérer, pour la diviser à l'infini, et faire de chacun de ses tronçons un conte à dormir debout.

Le diable a toujours été grandement à la mode chez nos bonnes gens de l'Ouest. Il était alors plus à la mode que jamais. Chacun savait bien qu'il y avait dans les roches de Pen-March des hommes à longues barbes bleues, nourris de l'écume des mers, qui savaient le mot formidable auquel obéit la tempête.

Au fond des grottes druidiques de Sen, parmi les troncs sacrés qui abritaient jadis les prêtresses (ceux qui ne croyaient pas pouvaient y aller voir), un Gaulois, plus âgé que le monde, écrasait de son souffle les navires en détresse dans la baie des Trépassés.

Carnac, chaque nuit de Noël, voyait une pierre de plus grossir l'armée de ses mystérieux *menhirs*. Et vingt-quatre vierges de la ville de Carentoir, égarées dans la forêt de Rïeux, alignaient, sous les roseaux de l'Oust, leurs pauvres squelettes, disséqués par la femme blanche des marais.

Pourquoi? Hélas! jeunes et vieux pouvaient répondre : Parce que tout était confusion et impiété sur la terre; parce que Dieu abandonnait le pays de Bretagne, parce que la sainte croix des paroisses désertées n'avait plus le pouvoir de protéger les alentours!

Il eût été bien singulier que, dans ce déluge de croyances surnaturelles, les grèves du mont Saint-Michel, si fertiles en malheurs, les côtes brumeuses

et ces îles que l'œil devine au loin, par delà Tombelène, restassent sans légendes. Aussi en eurent-elles plutôt dix qu'une seule, et l'Homme de Fer, l'Ogre des Iles, fut comme le Jupiter de cette obscure et fantasque mythologie.

Le comte Otto Béringhem était dans le pays depuis quatre ans. Le motif apparent de sa venue avait été un pèlerinage à la basilique du mont Saint-Michel; mais il n'y était entré qu'une fois, armé, visière baissée, et on l'avait emporté à bras hors de la chapelle, où il était tombé dès l'introït de la messe, comme si la foudre de Dieu l'eût atteint.

Une chose étrange parmi tant de bizarreries, c'est que personne n'avait aperçu le visage du comte Otto. La galerie de son casque, couronné de perles, était toujours fermée.

Les uns prétendaient qu'il était noir comme les sauvages des sources du Nil; les autres disaient que la visière de son brillant casque d'or recouvrait le visage d'un squelette. Les premiers approchaient peut-être davantage de la vérité, car le comte Otto avait toujours à sa suite deux écuyers et quatre servants d'armes qui, tous les six, étaient de race nègre.

Il les habillait de soie blanche brodée d'argent.

Maintenant, comment exprimer cela? le comte Otto était triple : il y avait en lui l'Homme de Fer, l'ogre et le fantôme des légendes allemandes, ap-

portées en Bretagne par les pèlerins du mont. Les gens de la campagne bretonne conçoivent et rendent parfaitement ces prodigieuses multiplications de l'être. En thèse générale, leur esprit, saturé de récits merveilleux, n'a besoin d'aucun effort pour admettre l'impossible. Le comte Otto Béringhem, sous sa première espèce, l'Homme de Fer, était un guerrier armé de toutes pièces, monté sur un grand cheval noir, et suivi de six Éthiopiens couleur d'ébène qui portaient des tuniques blanches. L'Ogre des Iles, au contraire, était un monstre velu, courant la nuit, à poil sur un cheval sauvage, tout nu, avec une hache dans la main, de la fumée entre les dents, du feu dans le creux de ses yeux.

Et pourtant l'Ogre et l'Homme de Fer étaient bien la même personne, qui se transformait au besoin et prenait une troisième apparence. Celle-ci était le rêve germanique : un beau jeune homme, pâle comme le linceul des morts, froid, triste, muet, des cheveux noirs soyeux sur un front désolé, des mains plus blanches et plus efféminées que les mains d'une fille noble, un regard doux, une voix grave et tendre...

Or, choisissez entre les trois!

Et ne vous étonnez plus s'il y avait un peu d'émotion chez la jolie Berthe de Maurever quand Javotte, sa camériste, lui annonça qu'elle allait conter une histoire du comte Otto Béringhem.

XV

— A la plus belle! —

Javotte commença ainsi cette histoire qui devait tant divertir Berthe de Maurever :

— Voilà donc que hier, à la brune, on a fermé les portes de la ville, à cause des soudards du roi de France qui campent là-bas, de l'autre côté du Couesnon, au bord de la grève. C'est bon. Mais il y a des êtres qui passent par les portes fermées, pas vrai? Et à propos des soldats du roi de France, j'espère que nous allons en avoir, des fêtes, en veux-tu en voilà!...

» Tenez! s'interrompit-elle en comptant sur ses doigts, nous avons d'abord *l'assemblée* [1] de Pontorson, d'ici et delà du Couesnon : Bretagne et Normandie, avec les milliers de pèlerins des grèves. Oh! mi Jésus! ce sera beau, par exemple! Voilà pour une. Nous avons ensuite la grande cérémonie où le roi consacrera ses nouveaux chevaliers de Saint-Michel : tournois, joutes, bagues et le tra déri déra la la! Vous en serez, si vous voulez; pas moi. Nous avons enfin la réception de notre seigneur le duc, qui va venir en sa bonne ville de Dol avec toute la cour nantaise...

— Mais ton histoire, ma fille! dit Berthe.

— C'est vrai,... mon histoire... Il y a donc des êtres qui passent par les portes fermées, je dis, pour sûr... Et ça n'est pas si rare que le merle blanc ou le trèfle à quatre feuilles. Quoi! on ne parlait que de ça au marché! L'histoire, la voilà : Vers onze heures de nuit, l'homme du guet, et n'est-ce pas une honte qu'il n'y ait pour garder la ville de Dol qu'un pauvre écloppé, sans dents, qui boite des deux jambes et qui porte sa hallebarde de la main gauche, pour cause qu'il est manchot de la droite? Oui bien! vers onze heures, Renot, l'homme du guet (est-ce un homme, cette pauvre

[1] On nomme ainsi les fêtes patronales dans la haute Bretagne. Dans le Morbihan, le Finisterre et les Côtes-du-Nord, ce sont les PARDONS.

créature?), Renot crut entendre au loin, du côté de la chapelle Sainte-Anne, un bruit de chevaux qui marchaient dans la boue. Dieu sait qu'il y en a de la boue dans notre bonne ville ! Assez comme cela : été comme hiver, quoi ! Le gardien Renot eut peur. Il mit sa hallebarde contre un mur et se cacha sous une porte. Il le fit; c'est lui qu'il l'a dit. Vous cacheriez-vous, si vous portiez une hallebarde ? Nenni moi ! Que vit-il, Renot ? Ah ! dame ! voilà qui est drôle ! Il vit l'Homme de Fer, dont personne ne découvrit jamais le visage. Il vit les six noirs habillés de robes blanches ; tous les sept à cheval. Pas un de plus ni de moins : Renot les compta. Les chevaux des noirs, blancs, le cheval de l'ogre noir avec son étoile d'argent entre les yeux. Je voudrais voir l'étoile. On ne meurt pas de peur. Ils allaient au pas tous les sept et ils chantaient je ne sais quelle antienne du démon. Voire ! les antiennes luronnes ne manquent pas ! Quand ils furent passés, Renot, le garde de nuit, sortit tout doucement de sa cachette et les suivit en tremblant déjà la fièvre. Pauvre créature ! il est au lit, ce matin... Mais l'Homme de Fer et ses noirs, où pensez-vous qu'ils allaient, mademoiselle Berthe ?

Berthe ne répondit point. Elle affectait l'indifférence, mais son sein agité soulevait la riche étoffe de sa robe, et ses joues avaient changé plusieurs fois de couleur.

Javotte reprit :

— Mi Jésus ! on dirait que vous êtes comme le vieux Renot et que vous tremblez la fièvre ! Dame ! il y a bien un peu de quoi ? Ils allaient, vrai comme je vous le dis, dans la rue Miracle, où nous sommes...

— Ah !... fit Berthe involontairement.

— Je savais bien que ça allait vous divertir ! s'écria Javotte. Et, s'il vous plaît, dans quel endroit de la rue croyez-vous qu'ils se sont arrêtés ? Dites-le, si vous le savez. Se sont-ils arrêtés devant l'hôtel de Coëtivy ? Non point ! Se sont-ils arrêtés en face du logis de maître Postel, le prévôt, dont la fille fait si bellement la demoiselle ? Ah ! non vraiment ! je vous le promets bien ! Se sont-ils arrêtés, les mécréants maudits, sous les fenêtres du baron de Trégoat, dont la nièce relève son voile chaque fois qu'il passe un balourd ? Que non ! que non ! certes, certes ! Non plus devant le logis de madame Ursule de Kermel ; non plus auprès du portail de l'hôtel de Combourg. Alors où donc ? C'est moi qui vais vous l'apprendre. Ils se sont arrêtés sous votre balcon, mademoiselle Berthe.

— Sous mon balcon ! répéta la jeune fille, dont les sourcils délicats se froncèrent.

— Renot les a vus et Renot me l'a dit ;... mais je voulais vous demander cela : n'avez-vous point ouï leurs chansons ?

Berthe tourna la tête et répondit par un *non* à peine intelligible.

—C'est que les rideaux de votre alcôve sont épais, reprit Javotte, et les volets de la croisée en bon bois. Mais ils ont chanté, mi Jésus ! ils ont chanté ! Et l'Homme de Fer a une belle voix bien douce, au dire du vieux Renot. Est-ce drôle ! Oui, oui ! c'est drôle. Trouvez plus drôle ! Ce qu'ils chantaient, Renot ne le comprenait point, car c'était de l'étranger. Mais, à la fin des fins, l'Homme de Fer a pris une viole pour roucouler un tenson en français. Et le refrain du tenson était : *A la plus belle !* Vrai comme j'ai reçu le saint baptême. Voyant quoi, le vieux Renot s'est bien douté qu'il s'agissait de vous.

— Tu es folle, Javotte ! dit Berthe, qui, cette fois, rougit tout de bon.

—Folle ! se récria la camériste. Mi Jésus ! l'Homme de Fer était en plein sous le lampion qui brûle en l'honneur de madame sainte Anne. A cet endroit, c'est certain, on ne peut s'adresser qu'à vous, qu'à moi ou qu'à la petite Jeannine... Mais le plus étonnant, le voilà, sûrement : quand ils ont eu bien chanté, les sept cavaliers ont redescendu la rue et Renot les a encore suivis de loin. Pauvre créature ! de temps en temps il buvait un coup à sa gourde pour se donner un peu de cœur. Les sept cavaliers allaient, allaient. Jamais la ville n'avait semblé si grande au pauvre Renot. Il eût donné sa paye

d'une semaine pour un rayon de lune. Mais la lune ne brillait point. Et devers la porte Saint-Sauveur, les sept cavaliers entrèrent en terre et disparurent comme autant de fantômes...

Javotte se tut. Elle n'avait pas tout dit cependant; car elle regardait sa maîtresse d'un air malin, et tenait ses doigts sous la bure de son corsage.

Berthe rêvait.

— Notre demoiselle, poursuivit Javotte, que pensez-vous de tout cela?

— Je pense, répliqua Berthe, que le vieux Renot avait eu trop souvent recours à sa gourde pour se donner du cœur, et qu'il t'a conté un rêve, ma fille.

Javotte s'attendait à cette réponse, car elle sourit et tira de son sein l'objet qu'elle y caressait depuis quelques secondes.

C'était un ruban de soie, crêpé d'or, au milieu duquel des perles montées traçaient une ligne de caractères.

— Et ça, dit-elle, est-ce un rêve?

Berthe jeta les yeux sur le ruban et lut : *A la plus belle!*

Comme elle gardait le silence, Javotte poursuivit encore d'un accent de triomphe :

— Je vous le dis, cette incomparable garantie est pour vous, pour moi ou pour la petite Jeannine!

Et certes l'inflexion de voix qu'elle prenait pour

prononcer le nom de la *petite Jeannine* ne laissait rien à désirer. Javotte savait garder son rang.

Un page mignon entr'ouvrit la porte qui donnait sur la terrasse.

— La fillette de chez la le Priol demande à entretenir mademoiselle, dit-il.

— Oh! oh! fit Javotte, quand on parle du loup...

— Qu'elle entre! ordonna Berthe vivement.

Elle avait rappelé son charmant sourire, et ce fut d'un ton de gaieté qu'elle s'écria en voyant paraître Jeannine :

— Bonjour, ma rivale!

C'était une allusion aux dernières paroles de Javotte, et Jeannine, qui n'était pas au fait, ne la pouvait point comprendre. Elle entra les yeux baissés, et ce mot, *ma rivale*, la fit tressaillir. Elle demeura auprès du seuil, toute pâle.

— Eh bien, dit Javotte brusquement, est-ce comme ça qu'on salue mademoiselle de Maurever?

Berthe lui montra la porte.

— Laisse-nous, ma fille, murmura-t-elle.

Javotte obéit avec une répugnance manifeste.

— Ah! dame! ah! dame, pensait-elle en se retirant; de quoi! des mercières, ces le Priol! et Jeannin, un domestique! Eh bien, voilà une belle société (mais une belle que je dis! oui, je le dis! après?) pour la fille de Maurever! Ça finira mal...

ça finira mal... et je m'en bats l'œil encore! Ah! mais qu'elles restent ensemble, qu'elles jacassent, qu'elles bavassent, qu'elles fricassent... Oh! le bon sang de frère Bruno la Bavette! Tiens! s'interrompit-elle en arrangeant d'instinct sa devantière, voilà Huel, le valet de pied, qui dit que je chante comme un rossignol. Il est bel homme, ce Huel!

Et, pour donner une occasion de plus à Huel d'admirer sa voix, qui était aigre comme verjus, elle entonna dans le registre des fifres enrhumés la plus jolie chanson qu'elle eût jamais apprise :

Ouais! ouais!
J'ons perdu nos ouais [1] !
Jean!
Jean!
Les as-tu trouvais ?

Ouais! ouais!
Si tu l' zas trouvais,
Jean!
Jean!
Faut m' les ramenais...

[1] *Oies*. Ces désinences criardes du patois normand ont cours dans une partie de l'Ille-et-Vilaine.

Si Huel, le valet de pied, ne fut pas content, c'est donc qu'il était bien difficile !

Pendant cela, Berthe et Jeannine étaient restées seules.

Il y avait du contentement sur le visage de Berthe. Jeannine, au contraire, ne pouvait cacher la gêne qu'elle éprouvait.

— Moi !... balbutia-t-elle, songeant sans doute au motif qui l'avait éloignée du manoir; moi votre rivale, mademoiselle Berthe !...

Berthe éclata de rire et la baisa.

— C'est une folie ! s'écria-t-elle; tu es mon amie et voilà tout. Mais comme il y a longtemps que tu n'es venue, ma petite Jeannine ! je crois que tu ne m'aimes plus...

— Oh !... fit cette dernière, dont les yeux ne se relevaient point.

— Écoute, reprit Berthe, moi, je t'aime, tu le sais bien, comme si tu étais ma sœur. Quand j'ai appris que tu venais habiter avec ta grand'mère, la bonne Fanchon le Priol, j'ai été bien heureuse. Je me disais : Il n'y a que la rue à traverser ; je la verrai tous les jours... Eh bien, méchante que tu es, tu m'oublies...

— Ma mère a de l'ouvrage, dit Jeannine à voix basse; je travaille.

— Mauvaise raison ! ne peux-tu apporter ta broderie et travailler avec moi ?

— Je n'oserais.

— Tu vois bien ! dit Berthe en frappant son petit pied contre terre, tu ne m'aimes plus !

Jeannine prit sa main et l'approcha de ses lèvres respectueusement.

Berthe la retira avec colère.

En ce moment, si vous eussiez eu à décerner à l'une ou à l'autre ce mystérieux ruban qui portait, écrit en lettres de perles : *A la plus belle !* je vous le dis, vous auriez été sérieusement embarrassé.

C'était la même jeunesse chez toutes deux, la même jeunesse riche et fleurie ; c'était une grâce pareille.

Jeannine perdait bien un peu de ses avantages à n'être plus l'espiègle et vive enfant que nous avons vue naguère à la fenêtre du Roz, tandis que messire Aubry s'escrimait si malheureusement contre la quintaine. Mais la tristesse rêveuse qui la tenait depuis quinze jours mettait à son front ce grain de poésie qui peut-être lui manquait autrefois.

Quant à Berthe, la poésie débordait en elle. Elle avait le cœur sur le visage, un cœur tendre et beau.

Berthe avait perdu sa mère alors qu'elle était encore tout enfant. C'était madame Reine qui l'avait élevée. Ses premiers ans s'étaient passés au manoir du Roz, entre Jeannine et Aubry.

Elle aimait Aubry, et c'était un de ces amours qui ne cèdent ni au temps ni à l'absence. Elle se croyait aimée. Tout le monde semblait s'être donné le mot pour affermir cette croyance. Selon l'opinion commune, messire Aubry poussait la passion jusqu'au culte et devenait muet devant elle, tant il était profondément épris !

Il y avait quatre ou cinq ans qu'elle avait quitté le manoir du Roz pour habiter la maison de son père. C'était une maison triste et un peu abandonnée, car le sire de Maurever n'y faisait que de très-brefs séjours. Il suivait la cour de François II. Sa sœur aînée, dame Josèphe de la Croix-Mauduit, veuve d'un gentilhomme normand, était surintendante à son lieu et place : une vieille et discrète personne, droite comme un I, maigre comme un clou, un peu revêche, très-sourde et n'aimant point ce qui fait dépenser de l'argent.

Berthe était libre, car dame Josèphe l'adorait. Mais elle n'avait point d'amies de son âge et de sa condition. Or, il lui fallait, de nécessité, quelqu'un à aimer. Bien que Jeannine ne fût pas la fille d'un gentilhomme, Berthe la traitait en tout comme son égale et son amie.

— Tu ne m'aimes plus ! reprit-elle les larmes aux yeux et le rouge au front; et sais-je ce que j'ai fait, moi, pour que tout le monde me délaisse ? Suis-je donc méchante? suis-je donc?...

— Oh! vous êtes bonne, mademoiselle Berthe! interrompit Jeannine, et tout le monde vous aime.

— Mademoiselle!... Tu m'appelais Berthe autrefois, Jeannine. T'ai-je donc fait jamais sentir la distance que le hasard a mise entre nous? N'ai-je pas dit bien haut et bien souvent que je tenais ton digne père pour noble homme par le cœur et par la vaillance?

— Vous avez été toujours la meilleure, la plus douce, la plus indulgente...

— Tais-toi! s'écria Berthe en marchant vers la fenêtre, que Javotte avait fermée avant de sortir; tu ne sais plus me parler! Il y a quelque chose entre toi et moi. Tout à l'heure, sur un conte de cette étourdie de Javotte, je t'appelais ma rivale.

— Au nom de Dieu! s'écria Jeannine effrayée, ne croyez pas cela, mademoiselle Berthe.

Berthe, qui avait la main sur la targette de la croisée, ne put s'empêcher de sourire. Elle pesa sur le pommeau de la targette et la fenêtre s'ouvrit, laissant passer un clair et vif rayon de soleil. Berthe regardait Jeannine, qui restait toute confuse et dont le sein battait avec force.

— Voilà que je t'ai fâchée! dit-elle doucement et comme on demande grâce; il faut donc que je t'explique cette folie. La rue est entre nous deux et

l'on a trouvé dans la rue un ruban portant ces mots : *A la plus belle !...*

Elle eut la parole coupée.

Une flèche, lancée par une main mystérieuse, passa par-dessus le balcon et vint se ficher dans le plancher, juste entre les deux jeunes filles, à égale distance de chacune d'elles. Il y avait quelque chose d'attaché sur les plumes.

Quand la flèche ne trembla plus, Berthe et Jeannine reconnurent en même temps que l'objet qui pendait au bois était un cœur d'or tout semé de saphirs.

Elles s'approchèrent, curieuses, malgré leur frayeur étonnée.

Les saphirs formaient des lettres entrelacées qui disaient : *A la plus belle!*

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES.

—

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.



